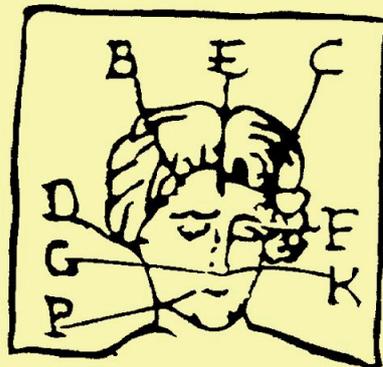


# CORPUS

revue de philosophie

*n° 11/12*



**CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE  
EN LANGUE FRANÇAISE**

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DES MINISTÈRES DE LA CULTURE ET DE LA RECHERCHE  
ET DE LA FONDATION EDF

N° ISSN : 0296-8916



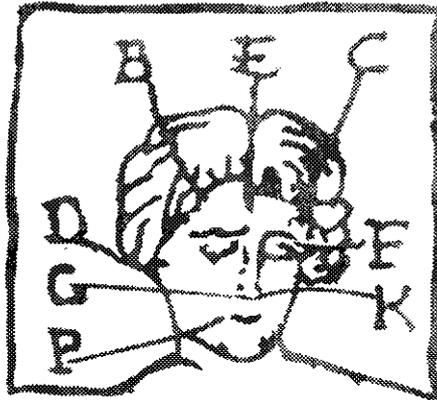
# C.-F. VOLNEY

(1757-1820)

Textes, études, documents et notes réunis et présentés par

Henry DENEYS (Première supérieure, Nice)

et Anne DENEYS (New York University)



---

"Celle assez haute figure de Volney..."  
SAINTE-BEUVE

"Celle République si prompte à se donner des pères  
a, curieusement, négligé les Idéologues"  
CL. NICOLET, (*L'idée républicaine en France*,  
Gallimard, 1982, p. 127-129).

Après les travaux historiques et critiques consacrés aux secondes lumières - de F. Picavet à J. Gaulmier et S. Moravia <sup>1</sup> - après une longue période d'oubli et de refoulement, il était temps de retrouver les Idéologues *dans leurs textes* mêmes, et de faire la part des diverses individualités.

Baptisés sous l'Empire par un sarcasme de Napoléon, leur semblable, leur frère, qui - se réservant le sérieux de la stabilisation politique et du compromis avec la métaphysique - les renvoyait à la belle et impuissante carrière de "l'idéologie", ils restaient presque inconnus du public dans leur projet philosophique, scientifique et pédagogique fondamental.

Les "traits de cette assez haute figure" de Volney se détachent avec netteté - par l'originalité de la carrière, par la mythologie de la Révolution des Ruines - sur le fond de la nébuleuse des Idéologues, desquels Volney se réclame peu... Sa carrière, à l'articulation du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, ne relève pas seulement de l'histoire politique des Etats généraux, de la Constituante, du Directoire, des relations ambivalentes avec l'Empereur, de la Restauration. Avec ses deux Voyages, en Orient et en Amérique, l'œuvre a d'autres ambitions que la littérature de dépaysement et l'exotisme, encore qu'elle comporte

---

1) On doit rendre hommage aux travaux fondamentaux, déjà classiques et contemporains, français et étrangers, grâce auxquels la connaissance et l'évaluation du vaste ensemble diversifié de philosophie française sont désormais possibles : F. Picavet, *les Idéologues*, Paris (1891) - L. Seche, *Volney, 1757-1820*, Paris (1899) - G. Chinard, *Volney, et l'Amérique*, Baltimore (1923) - Gaston-Martin, *la loi naturelle de Volney*, Paris (1934) - l'ouvrage - somme de J. Gaulmier, *l'Idéologue Volney*, contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France, Beyrouth (1951) sans lequel nous n'aurions pas pu nous diriger dans la variété et l'histoire des textes de Volney - S. Moravia : *Il tramonto dell'Illuminismo. Filosofia e politica nella società francese (1770-1810)* Bari (1968) ; *Il pensiero degli Ideologues. Scienza e filosofia in Francia (1770-1815)* Firenze (1974) G. Gusdorf, *La conscience révolutionnaire, les Idéologues*, Paris, 1978 - E. Kennedy, *A Philosopher in the Age of Revolution : Destutt de Tracy and the origins of "Ideology"*, Philadelphia (1978) - M.S. Staum, *Cabanis, Enlightenment and Medical Philosophy in the French Revolution*, Princeton (1980)...

son lyrisme propre : Volney a pensé que "le genre des voyages appartenait à l'histoire, non au roman" ; le Voyage est le moyen philosophique et épistémologique de la constitution d'une anthropologie culturelle et d'un certain discours historique.

L'édition de deux tomes d'Œuvres de Volney au *Corpus des œuvres de philosophie en langue française* met à la disposition du public des textes peu accessibles, dispersés, ou que l'auteur lui-même n'avait pas voulu ou pu comprendre dans l'édition de ses *Œuvres complètes*, en 1820, sous la Restauration (tels les pamphlets de la *Sentinelle du peuple* de 1788), ou un état de textes restés inédits (comme la première édition des *Ruines* d'août 1791, une 7<sup>e</sup> séance inédite des *Leçons d'histoire*) ainsi que les textes majeurs "d'étude philosophique des langues" de la fin de sa vie. L'édition dont nous avons assuré la conception et la réalisation cherche à restituer, selon un ordre chronologique et logique - *dans leur unité* - les diverses directions de cette "anthropologie physiologique et pragmatique" (comme aurait dit Kant) qui cherchait son accomplissement dans une politique décevante...

A l'occasion de cette exhumation de textes de Volney, nous sommes heureux de publier, dans le présent numéro spécial de la revue *Corpus* consacré à Volney : des Etudes concernant la satire politique, la théorie de l'histoire, la géographie américaine, "la simplification des langues orientales" et en général "la méthode" philosophique, ou concernant la réception de l'œuvre - et surtout un choix de Textes rares, inconnus ou inédits, tels *la Confession d'un pauvre roturier angevin* (1789), les articles du *Moniteur* à la gloire du général Bonaparte (l'Egyptien), le *Rapport fait à l'Académie celtique sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas* (1805)... Avec ses notes, ce numéro de la Revue *Corpus* se veut un instrument de travail autant qu'un recueil de textes.

Henry DENEYS et Anne DENEYS

## Le Comité de Salut public et la première grammaire arabe en France\*

A l'heure où les problèmes du monde musulman s'imposent à l'attention de nos gouvernements avec une acuité croissante et font souhaiter que se développe en France l'enseignement de l'arabe, il peut paraître piquant de rappeler que la Convention, au milieu des difficultés sans nombre qui l'assaillaient, trouva le temps de s'occuper de l'Orient de la manière la plus efficace.

Ce n'est pas seulement la création de l'Ecole nationale des Langues orientales qu'on lui doit, mais aussi la publication en 1795 de la première grammaire arabe rédigée en français. Le second fait est peut-être plus important encore que le premier : en effet, des chaires d'arabe, de persan et de turc existaient à Paris, avant la fondation de l'Ecole, au Collège royal et à l'établissement des « Jeunes de Langues », où enseignèrent des maîtres parfois excellents<sup>1</sup>, mais les étudiants, démunis de tout instrument de travail clair et attrayant, ne pouvaient utiliser que la vieille grammaire arabe d'Epernius parue à Leyde en 1631, monument d'érudition, peu abordable pour des débutants malgré l'abrégé qu'en avait donné Michaelis<sup>2</sup>. Vergennes avait senti dès 1782 la nécessité « d'un ouvrage élémentaire » pour que les « négociants, les consuls, les jeunes interprètes » puissent s'initier à l'arabe<sup>3</sup> et préconisé la publication d'un vocabulaire arabe-français et d'une grammaire arabe préparés par Savary<sup>4</sup>. Ses efforts demeurèrent vains et il fallut attendre la Pre-

---

\*M. J. Gaulmier nous a aimablement autorisés à reproduire cette étude ancienne, parue dans la Revue « L'Orient », devenue peu accessible, Paris, n° 15, 3<sup>e</sup> trimestre 1963, p. 11-20.

Rappelons seulement que Volney, qui avait fait très tôt l'effort d'apprendre l'arabe et également l'hébreu, n'a cessé de se préoccuper de l'enseignement des langues orientales, depuis la « *Simplification des langues orientales* » de 1795, jusqu'au tome VIII des *Œuvres complètes* (posthume) de 1821, contenant, outre des « *Vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales* », une reprise de la « *Simplification* » de l'an III, sous la forme d'une « *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turke avec des caractères européens* », d'une « *Grammaire de la langue arabe* » et de « *l'hébreu simplifié par la méthode alphabétique* ». (J. Gaulmier critique, dans *l'Idéologue Volney*, p. 542, note 2, la disposition de ces œuvres par Bossange dans l'édition des *Œuvres complètes* de 1821, qui empêche de saisir « l'évolution de la pensée de Volney en matière de transcription ». La présente étude, dans ces matières difficiles, n'en est que plus précieuse.

mière République pour aboutir à un résultat, avec le manuel de Volney, *Simplification des langues orientales*.

Les archives du Quai d'Orsay permettent de retracer cet effort d'une politique clairvoyante et très neuve de « relations culturelles<sup>5</sup> ».

On sait que Volney avait constaté, pendant son voyage en Egypte et en Syrie de la fin 1782 à début mars 1785, la nécessité de bien connaître l'arabe pour toute étude sérieuse des réalités sociales dans le Proche-Orient : il s'était préparé avec soin à son voyage, il avait fait de l'arabe avec Leroux des Hautesrayes à Paris, mais, s'étant aperçu, arrivé en Egypte, que ses connaissances linguistiques trop théoriques étaient dépourvues d'efficacité, il avait passé quelques mois au monastère de Mar Hanna, près de Choueir, au Liban pour les compléter<sup>6</sup>.

De retour en France, il fut absorbé par la rédaction de son *Voyage en Egypte et en Syrie* (2 vol., 1787) puis par une intense activité politique à l'Assemblée Constituante : c'est donc seulement en janvier 1794, dans les loisirs forcés que lui procure son emprisonnement « dans les géôles de Robespierre », qu'il trouve le temps de composer « un travail précieux pour notre diplomatie et notre commerce du Levant », comme il l'écrit lui-même, de sa prison, au Conventionnel Barrère, le 10 pluviôse an II.

Libéré par le 9 thermidor, Volney songe à publier cette *Simplification des langues orientales*, mais ses affaires « arriérées par la Révolution » ne lui permettent pas d'assumer les frais d'impression. Le 3 brumaire an III (24 octobre 1794), il s'adresse à l'abbé Grégoire, membre influent du Comité d'Instruction de la Convention :

*...Vous vous effrayez de la disette des drogmans, bien plus grande encore que vous ne pensez, de la nécessité d'en faire et de la difficulté, tant par rapport au temps qu'aux personnes...*

*Je sais que les savants et les dogmans pratiques traiteront mon plan d'innovation et de chimère. Mais je vous prie de vous rappeler que j'en use pour moi-même, et je ne me repais pas d'illusion. Il est vrai qu'aussi je ne me paie pas de raison d'usage, et que je me moque du pont aux ânes et de la routine. Je demande une seule chose au Comité et à vous : entendez mon plan, discutez-le ; faites imprimer la très courte grammaire arabe que j'ai faite, afin de lui faire subir l'épreuve des objections ; ce n'est pas l'affaire*

*de 100 pistoles ou 1200 francs, malgré trois planches gravées ; et soyez sûr que vous verrez s'opérer dans les langues d'Asie une telle simplification qu'avant 50 ans, l'on n'entendra plus parler de toutes ces bigarrures grotesques et barbares d'alphabets arabes, éthiopiens, chinois et tartares ; qu'un même canon de signes régira une même série de sons ; et, ce qui mérite votre attention, que vous ne dispenserez pas à réimprimer des dictionnaires, à fondre des caractères, à renouveler des livres, la vingtième partie des fonds dont je sais qu'on vous dresse déjà les états. Entendez-moi, et mettez-moi en face de tous les orientalistes passés et présents.*

Sur ces entrefaites, Volney est attaché à la Commission des Affaires extérieures, où il est chargé de la correspondance relative aux pays de l'Empire ottoman et du recrutement des interprètes<sup>7</sup>. Il remet à son chef, André Miot, un long rapport — que celui-ci transmet sous sa signature au Comité de Salut public — et dont voici les principaux passages :

« RELATIONS EXTÉRIEURES

Simplification  
des langues orientales

*Au Comité de Salut public*

Le gouvernement veut ranimer l'étude des langues orientales. Son intention dispense d'insister sur leur utilité. Il a senti qu'au sort de ces langues est attaché celui de nos relations politiques et commerciales dans toute l'Asie, relations qui de jour en jour acquièrent une plus grande importance : car si désormais l'Amérique échappée au despotisme de l'Europe annonce et présente de nouveaux Etats sur la scène du monde, la France doit s'attendre à voir se multiplier le nombre de ses rivaux sur les mers. Bientôt même, l'Europe entière, concentrée dans ses limites, sera contrainte d'y trouver tous ses moyens de jouissance, d'y resserrer son théâtre d'activité, et pour le peuple français, il n'en est pas de plus avantageux sous le rapport de l'industrie que le bassin de la Méditerranée. C'est de la côte barbaresque que tout notre midi tire et doit de plus en plus retirer ses grains. L'Egypte pourrait nous en fournir encore davantage et y joindre tout ce que les Antilles et les Moluques ont de plus précieux<sup>8</sup>. C'est dans la Syrie et dans tout l'empire turc que nous faisons un commerce d'échanges plus réellement riches que la possession de vastes terrains, et ce commerce est encore susceptible d'améliorations et d'accrois-

sements. Ces considérations ont été présentées au Comité de Salut public lorsqu'il a récemment établi une branche particulière pour la correspondance des Sciences et Arts dans l'Orient et pour la direction des études des langues de ces contrées. Il reste à lever les obstacles qui jusqu'à ce jour ont entravé ces études dans leurs premiers éléments même, et pour cet objet, je lui adresse aujourd'hui un premier travail, résultat de plusieurs années d'expérience...

...Plusieurs questions se sont succédé et on a recherché :

1/ Pourquoi les langues orientales ont été si peu connues parmi nous, si peu pratiquées ?

2/ Si les langues orientales sont essentiellement plus difficiles que nos langues d'Europe ?

3/ En quoi consistent leurs véritables difficultés ?

4/ Quels sont les moyens d'en simplifier l'étude et l'usage pratique ?

Il serait trop long pour un exposé tel que celui-ci<sup>9</sup> de développer la discussion de tous ces articles. Il suffira au Comité de Salut public d'en connaître les résultats, et ces résultats sont :

1/ Qu'il n'est pas vrai que les langues orientales soient essentiellement plus difficiles que les nôtres ; que l'arabe par exemple, quoique pénible dans sa prononciation, a dans son mécanisme (*sic*) une régularité qui le simplifie et le facilite ; que le persan est plus aisé et plus agréable qu'aucune langue d'Europe ; que le turc seul, embarrassé de ses constructions par la hardiesse de ses inversions et la longueur de ses phrases, offre une difficulté que ne compense pas la beauté de sa prosodie.

2/ Que tout comparé, les trois langues dont nous venons de parler ne sont pas plus difficiles que l'espagnol et l'allemand.

3/ Les difficultés qu'on leur reproche ne sont point essentielles mais accessoires. Elles ne consistent point dans le fond, mais dans la forme, c'est-à-dire dans les signes représentatifs, vrai levier du système alphabétique.

4/ Qu'un premier inconvénient, un premier abus est la figure elle-même de leurs lettres qui effrayent les yeux et imposent à la mémoire des efforts au moins inutiles, qu'en effet, il est inutile de multiplier les signes d'un même son et que par exemple les prononciations B, D, T, étant les mêmes chez les Arabes, les Chinois, les Européens, il est inutile de les représenter par des signes divers chez chaque peuple.

5/ Qu'une autre difficulté plus grave est la manière incomplète dont le système arabe et tous ses analogues peignent la prononciation. Dans ce système, l'on n'écrit réellement que la moitié des mots, que les consonnes et voyelles majeures considérées comme seules lettres ; tandis que trois

voyelles brèves, qui jouent le plus grand rôle dans la prononciation, qui forment partie intégrante des mots, sont perpétuellement supprimées, qu'il faut les suppléer en inpromptu et d'imagination...

...Sans compter que le bon goût est de n'avoir ni points, ni virgules, de manière que la lecture est une divination perpétuelle, à tel point qu'il n'est aucun érudit arabe, persan ou turc capable de lire couramment un livre sans préparation.

Tel est le nœud radical des difficultés de la langue arabe et de ses analogues... Il faut abroger ce système et lui en substituer un plus simple, plus parfait. Or comme le système alphabétique d'Europe réunit une partie de ces conditions, comme il nous est déjà familier, c'est faire tout d'un coup un grand pas dans l'étude des langues asiatiques que de le leur appliquer et de peindre leur prononciation par nos caractères. C'est une sorte de transposition d'une clef sur une autre, et les orientaux eux-mêmes nous en donnent l'exemple dans l'écriture qu'ils appellent *Kerchouni*, qui consiste à écrire par exemple de l'arménien en lettres arabes. Dès lors, la lecture de l'arabe, du persan et du turc, maintenant si rebutante, devient toute acquise. L'espèce de voile hiéroglyphique qui la couvre disparaît...

...Une seule objection se présente : l'on ne manquera pas de dire qu'en écrivant les langues orientales en caractères d'Europe, partie connus, partie modifiés, l'on ne saura point écrire ni lire ces langues dans leurs propres lettres et qu'alors on restera privé de leurs livres et des moyens de correspondre avec les naturels du pays. On admet cette objection dans toute sa force, mais l'on soutient qu'ayant à choisir entre divers inconvénients, ceux que l'on évite sont infiniment plus considérables que ceux auxquels on se soumet... Il ne s'agit pas de former des sçavants, mais des marchands et des négociants ; l'on ne veut pas traduire des livres mais parler et entendre parler, et rien n'empêchera d'ailleurs de composer dans l'alphabet adopté ; de plus, les principes de la transposition une fois établis, les orientaux eux-mêmes pourront lire leur langue à notre manière. Ils y trouveront des avantages qui finiront par la leur faire adopter. A cet inconvénient unique, on oppose une foule d'avantages majeurs :

1/ La facilité subitement acquise d'une lecture ci-devant énigmatique et pénible.

2/ La suppression d'une foule de règles de grammaire qu'anéantit cette méthode.

3/ L'avantage d'écrire avec un caractère bien plus expéditif que l'arabe<sup>10</sup>.

4/ Enfin la facilité et l'économie pour l'impression des livres, économie telle que le dictionnaire de Meninski, par exemple, qui a coûté 500 000

livres, qui en coûterait maintenant 1 500 000<sup>11</sup>, ne coûtera pas dans la méthode proposée la dixième partie de ce qu'il coûtera toujours dans le système arabe...

5/ Enfin la facilité de former presque sans frais des interprètes. Il faudrait un mémoire entier, et ce mémoire a été fourni par un homme digne de confiance<sup>12</sup>, pour détailler tous les vices, toutes les insuffisances de l'école actuelle des Jeunes de Langues. Il est prouvé que sur vingt sujets dispenseusement élevés, il n'en réussit pas quatre, en sorte qu'un bon interprète coûte réellement plus de 100 000 livres. Au contraire dans la méthode proposée, l'on n'a plus besoin de prendre dès le bas-âge des sujets de dispositions inconnues : les interprètes se formeront naturellement par le besoin des affaires et par des goûts personnels ; nos navigateurs et nos négocians apprendront l'arabe, le persan et le turc comme ils apprennent l'espagnol, l'anglais, et leur intérêt particulier combiné avec leur aptitude deviendra la mesure de leur fortune et de leur succès.

Sans doute l'annonce même de ce changement pourra susciter des obstacles au plan proposé<sup>13</sup>, mais il se défendra par ses propres forces. Il suffit que le gouvernement lui donne les moyens de se produire, d'être publié, et les moyens ne sont rien moins qu'effrayants. La totalité des dépenses nécessaires n'embrasserait d'abord que la confection d'une grammaire et d'un dictionnaire arabe et persan. La grammaire arabe existe déjà faite ; pour ne rien hasarder, l'on peut se borner à la faire imprimer seule ; il paraît qu'avec son discours préliminaire, elle ne comportera pas un volume in-12 et 12 feuillets. L'on sent combien cette dépense est modique. Les seuls frais un peu importants seront la gravure de 10 à 12 poinçons nouveaux avec la fonte de leurs caractères réduits d'abord au strict nécessaire, et la gravure de quelques planches de tableaux pour la transposition des alphabets. L'on ne présume pas que la totalité de ces deux dépenses puisse jamais atteindre 6 000 livres. Mais s'élevât-elle à 10 000, il est impossible que le gouvernement regrette cette avance quand il considérera qu'il jette les bases d'une révolution morale qui offre les plus vastes conséquences en ce qu'elle établit entre les asiatiques et le peuple français une communication particulière et spéciale qui promet dans un avenir très prochain des lettres de naturalisation, si l'on ose le dire, à nos arts, à nos sciences et nos opinions (*sic*) dans les contrées si vantées et si justement célèbres de l'Orient.

L'on se résume à prier le Comité de Salut public d'ordonner qu'il sera mis à la disposition du Commissaire des Relations extérieures une somme de dix mille livres pour l'impression d'un ouvrage intitulé : *Simplification*

*des langues orientales ou méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe et turque sans l'usage de leurs caractères.»*

signé : A. Miot<sup>14</sup> »

Quelques semaines suffisent à faire aboutir le projet, puisque dès le 2 nivôse an III, le Comité de Salut public autorise la Commission des Relations extérieures « à employer jusqu'à concurrence de la somme de dix mille livres sur les fonds qui sont à sa disposition » pour l'impression du travail de Volney. Miot obtient par une lettre du 14 ventôse, approuvée le lendemain par le Comité de Salut public, que « pour des raisons d'économie, le citoyen Volney fût autorisé à faire imprimer son ouvrage à l'Imprimerie Nationale<sup>15</sup> ».

L'exécution du travail, sous la surveillance directe de Volney, est poussée activement : le 24 prairial an III, Volney peut annoncer à Colchen, qui a remplacé Miot à la Commission des Affaires extérieures, que « l'impression de son travail formant une brochure in-8 de 136 pages vient d'être terminée<sup>16</sup> ».

Il reste maintenant à en assurer la diffusion et Volney adresse à cet effet des propositions, où se reconnaît son esprit positif et méticuleux, au Comité de Salut public qui les approuve sous la signature de Treilhard, le 4 messidor an III<sup>17</sup> :

« RELATIONS EXTÉRIEURES

#### Rapport

L'impression du travail du citoyen Volney intitulé *Simplification des langues orientales* vient d'être terminée ; conformément à l'arrêté du Comité de Salut public, 900 exemplaires en ont été livrés à la Commission, savoir 300 en papier d'Angoulême, 600 en papier commun ; il en reste 600 à livrer de ce même papier, ce qui complètera (*sic*) le total de 1 500 exemplaires dont le tirage est ordonné.

Le but de cet ouvrage étant de répandre une méthode commune d'écrire les langues orientales et de préparer les voyes à un alphabet universel<sup>18</sup>, il devient nécessaire d'en faire une distribution qui puisse en assurer l'utilité. Il serait contraire aux vues du gouvernement qu'un pareil ouvrage restât enfoui dans les Bureaux ou se dissipât en dons indiscrets. Pour éviter ce double inconvénient, la Commission propose d'en faire la distribution ainsi qu'il suit :

**CORPUS, revue de philosophie**

	Papier commun	Papier d'Angoulême
<b>Echelles du Levant et Barbarie</b>		
Echelle de Constantinople par les mains de l'ambassadeur.....	24	1
Echelles d'Alep et Damas.....	6	
Smyrne.....	6	
Tripoly de Syrie.....	6	
Alexandrie pour l'Egypte.....	6	
Tunis.....	6	
Alger.....	6	
Salé (par les mains du consul de ces deux échelles).....	3	
<b>Aux principaux négocians traitant avec le Levant et l'Inde</b>		
A Marseille, par les mains de l'agent de la Commission.....	25	
A Livourne, par les mains de l'ambassadeur en Toscane.....	24	1
A Venise, par les mains du ministre de la République.....	11	1
	<u>123</u>	<u>3</u>
<b>Aux Indes, à la Chine et en Affrique (<i>sic</i>)</b>		
A Canton, par les mains du citoyen de Guine <sup>19</sup> .....	12	
A l'Isle de France, par les mains de l'administrateur de cette colonie.....	12	
A la Société anglaise de Cal- cutta <sup>20</sup> .....	11	
Au Sénégal et à Gambie.....	6	

**Le Comité de Salut public..., J. Gaulmier**

Echelles du Levant et Barbarie	Papier commun	Papier d'Angoulême
Aux sociétés savantes		
A l'académie de Pétersbourg.....	6	
A celle de Vienne.....	6	
A celle de Berlin.....	6	
A celle de Copenhague.....	6	
A celle de Stockholm.....	6	
A celle d'Amsterdam.....	12	
A celle de Londres <sup>21</sup> .....	12	
A celle d'Oxford.....	6	
A celle de Gottingue.....	6	
A celle de Strasbourg.....	6	
 Aux ambassadeurs et agens de la République en pays étrangers.....	 90	 10
Aux ambassadeurs étrangers, aux savans et aux Bibliothèques nationales à Paris.....	90	10
A chacun des membres des Comités de Salut public, d'Instruction et de Marine un exemplaire en papier commun et un autre en papier d'Angoulême <sup>22</sup> .....	20	21
A la Commission et aux représentans qui désirent cet ouvrage.....	100	20
	<hr/> 536	<hr/> 64

Il restera 900 exemplaires dont 236 en papier d'Angoulême et 664 en papier commun sur lesquels la Commission propose de faire remettre 300 exemplaires dont 150 de chaque espèce au citoyen Volney<sup>23</sup> pour en faire l'usage et la distribution qu'il jugera convenable.

Les exemplaires restant seront conservés à la Bibliothèque des Relations extérieures pour être délivrés, d'après les ordres du Comité, sur la demande des Agens de la République en pays étrangers ou sur celle des Savans ou Sociétés savantes qui feraient connaître la nécessité d'un plus grand nombre

d'exemplaires. Si le Comité approuve cette distribution, il sera dressé des instructions aux agents chargés des distributions partielles, ce afin qu'elles soient faites de la manière la plus conforme au but de cet ouvrage<sup>24</sup>.

Colchen

Approuvé le 4 messidor an III.  
Treilhard »

La *Simplification des langues orientales* a été plutôt desservie qu'aidée par la distribution que préconisait Volney : les ambassades devaient se montrer aussi indifférentes à ce manuel de linguistique qu'au questionnaire sociologique que, dans le même temps, Volney faisait adresser « à tous les agents de la République en pays étranger<sup>25</sup> ». De leur côté les Sociétés savantes ne pouvaient que trouver trop élémentaire cette grammaire arabe réduite à l'essentiel et qui borne ses prétentions à décrire la langue courante. La grande grammaire de Silvestre de Sacy (1810) a définitivement rejeté dans l'ombre le travail de Volney : on n'hésite pas à regretter que celui-ci n'ait pas connu une plus large diffusion qui eût pu éveiller des vocations plus nombreuses d'arabisants. Cette *Simplification des langues orientales* n'est pas un ouvrage d'érudition, mais un manuel pratique, où la transcription judicieuse des caractères arabes, modèle de clarté qui n'a jamais été dépassé<sup>26</sup>, permet de résoudre facilement un bon nombre des problèmes que pose la conjugaison des verbes sourds, concaves, défectueux et hamzés, où la syntaxe arabe apparaît avec son mécanisme algébrique si satisfaisant pour l'esprit.

Si mesuré qu'ait été en définitive le résultat obtenu par Volney<sup>27</sup>, ne convient-il pas de retenir à l'éloge du Comité de Salut public que parmi les immenses soucis auxquels il se trouvait confronté en ce dramatique an III de la République, il ait compris l'importance des langues orientales et encouragé efficacement un effort novateur dans un domaine qui pouvait paraître alors bien éloigné des préoccupations nationales majeures.

JEAN GAULMIER\*

\* J. Gaulmier, auteur de l'Idéologue Volney, 1757-1820, Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France, Beyrouth, 1951.

Non seulement cet ouvrage-somme divulguait une quantité considérable de documents peu accessibles ou inconnus, mais il présentait une histoire précise des textes, il dissipait plusieurs légendes intéressées relatives à Volney et son œuvre, accréditées

par la famille, par la Notice de Bossange aux Œuvres complètes de 1821, par Sainte-Beuve ; il a fait accepter, sur pièces et par les moyens de la méthode historique, des mises au point sur la carrière de l'homme politique, du voyageur et du philosophe, qui ont fait date, et s'inscrivent dans la continuité des travaux de Léon Séché (Volney, 1899), Gilbert Chinard (Volney et l'Amérique, 1923), Gaston-Martin (l'édition de la Loi naturelle, 1934) qui ont arraché à l'oubli — c'est-à-dire au refoulement politique organisé — la figure de Volney.

Le travail de J. Gaulmier a ainsi élucidé certains points obscurs, décisifs pour toute interprétation ultérieure de l'œuvre, même si le thème de départ de la Thèse était « l'histoire de l'orientalisme en France » : par exemple les véritables raisons de l'arrestation de Volney en 1793, la complexité de ses relations étroites avec Bonaparte et le Premier Consul, l'importance théorique du Voyage en Egypte et en Syrie (1787), le véritable objet des Leçons d'histoire (1795), l'intérêt de « l'étude philosophique des langues », etc.

J. Gaulmier nous a généreusement fait bénéficier de ses conseils éclairés pour la conception de l'édition d'Œuvres de Volney, au Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française : nous tenons, au seuil de ce numéro spécial consacré à Volney, à lui dire notre gratitude.

NOTES

1. On peut se faire une idée de l'enseignement de l'arabe au XVIII<sup>ème</sup> siècle en consultant le cours de grammaire professé au Collège royal vers 1770 par Leroux des Hautesrayes, B.N., Ms. fr. 8943.

2. Michaelis, *Erpenii arabische Grammatik abgekürzt*. Gottigen, 1771.

3. Lettre de Vergennes au professeur du Collège de France Leroux des Hautesrayes, août 1782, B.N., nouv. acq. fr. 2491, p. 16.

4. La figure attachante de Savary, voyageur d'Orient, auteur des célèbres *Lettres sur l'Egypte*, dont s'inspira Gérard de Nerval, mériterait d'être remise en lumière. Sa *Grammaire arabe*, d'ailleurs médiocre — aussi médiocre que sa traduction du Coran — fut finalement publiée par Langlès en 1803.

5. Je tiens à remercier ici M. le ministre Jean Baillou qui a bien voulu m'autoriser à consulter les dossiers du personnel au Ministère des Affaires étrangères.

6. Je prends la liberté de renvoyer pour tout ceci aux deux ouvrages que j'ai consacrés à Volney, *L'Idéologue Volney*, Beyrouth 1951 et *Un grand témoin de la Révolution : Volney*, Hachette 1959, ainsi qu'à ma note sur *Volney et la pédagogie de l'arabe*, dans le *Bulletin de l'Institut français de Damas*, t. XI, 1945-1946.

7. Les dossiers du personnel du Quai d'Orsay, 1<sup>ère</sup> série, t. 69, f<sup>o</sup> 61, conservent la minute d'une longue lettre adressée le 8<sup>ème</sup> primaire an III (28 nov. 1794) à Volney par Miot, Commissaire aux Relations extérieures, pour lui annoncer sa nomination. Cette

lettre a été partiellement publiée par F. Masson : *Le département des Affaires étrangères sous la Révolution*, 334.

8. Il n'est pas inutile de souligner que Volney ne songe qu'à des relations commerciales et a toujours été opposé à l'idée de conquête militaire de l'Égypte. Voir son opuscule de 1788 *Considérations sur la guerre des Turcs* et mon étude : *Une prophétie du bon sens : Volney et ses Considérations*, dans *Renaissances*, août-septembre 1945.

9. Volney étudie en détail ces questions dans le *Discours préliminaire* de la *Simplification des Langues orientales*.

10. L'argument de Volney est valable en ce qui concerne l'imprimerie, mais très contestable pour l'écriture ; l'arabe, n'écrivant que les consonnes, est d'une graphie évidemment plus rapide que l'alphabet latin.

11. Il s'agit de l'admirable *Thesaurus linguarum orientalium* publié à Vienne de 1680 à 1687 par François Menin dit Meninski (1623-1698) — dont Jeurisch donna précisément une nouvelle édition à Vienne de 1780 à 1802 — au temps même où écrit Volney.

12. Le rapport ajoute en marge, de l'écriture de Volney : *Venture, qui l'a présenté l'an dernier au Bureau*. J'ai publié ce mémoire important, sur la réorganisation de l'enseignement de l'arabe en vue de former des interprètes, dans la biographie de Venture de Paradis (1739-1799) qui introduit sa traduction de la *Zubda Kachf al-mamalik* de Khalil Az-Zahiri, Publications de l'Institut français de Damas, Beyrouth 1950, p. xxv et suiv.

13. Volney songe sans doute à l'opposition des savants très traditionalistes, comme Langlès et Silvestre de Sacy, aussi conservateurs en grammaire qu'en politique.

14. Ce rapport est bien de Volney : Miot n'avait pas la compétence nécessaire pour l'établir et il a d'ailleurs noté en tête de la minute : *Remis par le Citoyen Volney*, *Arch. des Aff. Etr.*, dossiers du personnel 1ère série, t. 69 ; f° 68 et suiv.

15. L'arrêté autorisant à faire imprimer le manuel de Volney par « l'Agence des Loix » est signé par trois membres du Comité, dont Merlin de Douai, le 15 ventôse an III.

16. J'ai publié dans mon *Idéologue Volney*, 312-313, le texte de cette lettre de Volney à Colchen.

17. Le dossier des Affaires étrangères précité contient à la fois le rapport autographe de Volney (f° 64) et minute de la copie, signée de Colchen (f° 62), qui en a été envoyée au Comité de Salut public.

18. On reconnaît là une des chimères les plus répandues parmi les intellectuels de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. La « pasigraphie » répond au souci d'universalité de l'Europe des lumières, comme au rêve unificateur de la Convention.

19. Il s'agit de Chrétien-Louis-Joseph de Guignes (1759-1845), chargé d'affaires en Chine et Consul à Canton depuis 1784, fils du célèbre orientaliste Joseph de Guignes (1721-1800).

20. La *Société asiatique du Bengale*, fondée en 1784 à Calcutta, est la doyenne

des associations d'orientalistes. Elle s'adjoindra Volney comme membre d'honneur, le 28 septembre 1797. Dans l'autographe de Volney, à côté de la *Société anglaise de Calcutta*, il ajoute : *Master Jones, président*. William Jones (1746-1794), un des maîtres de l'orientalisme, était mort au moment où Volney songe à lui adresser un exemplaire de la *Simplification*.

21. Volney précise dans ses propositions autographes :

« *Mr. Hastings et Mr. Banks et à l'académie de Londres* ». Dans une note des *Ruines*, éd. 1791, 358, il a cité élogieusement les travaux de la Société de Calcutta et notamment ceux du fameux Warren Hastings.

22. En marge :	<i>Aux 3 conseils papier d'Angoulême...</i>	44
	<i>papier ordinaire.....</i>	44
		88

23. En marge :	Remis au Citoyen Volney	
	<i>papier d'Angoulême.....</i>	150
	<i>papier ordinaire.....</i>	150
		300

24. Dans les deux documents cités l'orthographe du temps a été respectée.

25. *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*, Paris, an III.

26. La transcription de Volney n'a pas l'ambition de peindre *phonétiquement* avec exactitude la prononciation de l'arabe et n'entre pas dans les particularités dialectales : mais c'est une excellente *translittération*.

27. Volney n'a d'ailleurs aucun amour-propre d'auteur. Une lettre du 16 messidor an III, de la Commission des Affaires Extérieures au Comité de Salut public, expose que l'auteur de la *Simplification* désire attendre que « *le temps ait manifesté sur son travail l'opinion des hommes instruits* » avant qu'on entreprenne un dictionnaire arabe dans les mêmes principes, pour que le Gouvernement puisse *se livrer à une nouvelle dépense avec sécurité*. (*Arch. Aff. Etr.* Dossier du personnel, t. 69, f° 65).

---

La méthode de Volney<sup>1</sup>

De retour à Paris en 1785, Volney reprend immédiatement contact avec ses vieux amis de la coterie philosophique. Ce sera même dans le calme d'Auteuil qu'il rédigera le *Voyage en Egypte et en Syrie*. Seule la lecture directe et complète du texte peut révéler au lecteur l'importance d'une œuvre, dont on est en mesure, peut-être aujourd'hui plus qu'hier, de mesurer la modernité. Ni la structure de la monographie, ni encore moins le style, ne semblent d'ailleurs encourager une analyse minutieuse du texte. Il est composé de deux parties, en outre fortement inégales quant à leur longueur, au moins les deux tiers du livre constituant celle sur la Syrie. Chacun des deux tronçons se révèle ensuite formé par d'amples chapitres : « Etat physique de l'Egypte », « Etat politique de l'Egypte », « Etat physique de la Syrie », « Etat politique de la Syrie ». Et c'est tout ; aucune introduction particulière, aucun titre captivant dans les paragraphes internes aux deux parties ne révèlent l'existence d'un contenu qui puisse être d'une quelconque façon plus suggestif. Dès l'Introduction, du reste, Volney avait tenu à préciser quel serait le ton de son œuvre :

« Dans ma relation, j'ai tâché de conserver l'esprit que j'ai porté dans l'examen des faits ; c'est-à-dire un amour impartial de la vérité. Je me suis interdit tout tableau d'imagination, quoique je n'ignore pas les avantages de l'illusion auprès de la plupart des lecteurs »<sup>2</sup>.

Il avait tenu en somme à souligner le caractère détaché et positif de son enquête. Son plus profond chagrin sera celui de ne pas avoir assez vu, de ne pas pouvoir présenter une documentation suffisamment complète. L'idéal scientifique dont il s'inspirait était celui qu'avaient présenté les sciences de la nature, à la façon, non pas d'abord de Buffon mais de Linné et Réaumur : « Le goût de l'histoire naturelle, ce goût si répandu à l'honneur du siècle — écrivait-il à un certain endroit de la description du territoire égyptien — demandera sans doute des détails sur la nature du sol et des minéraux de ce grand terrain ». Mais à cette légitime curiosité, on ne peut malheureusement pas répondre : « la manière dont on y voyage est peu propre à satisfaire sur cette partie ». Ce serait en effet une erreur de croire qu'au Moyen-Orient on

voyage de la même façon qu'en Europe : « chez nous, les voyages sont des promenades agréables ; là, ils sont dangereux ». Ils le sont surtout pour les voyageurs européens qu'un peuple superstitieux s'opiniâtre à regarder comme des sorciers « venus piller les trésors gardés par des génies sous les ruines » :

« Cette opinion ridicule, mais enracinée — ajoutait-il avec mélancolie — jointe à l'état de guerre et de trouble habituel, ôte toute sûreté et s'oppose à toute découverte. On ne peut pas s'écarter seul dans les terres, on ne peut pas même s'y faire accompagner. On est donc borné aux rivages du fleuve, et à une route connue de tout le monde ; et cette marche n'apprend rien de neuf »<sup>3</sup>.

Les préoccupations de Volney sont de cette façon directement liées à la signification qu'il donnait à son voyage. Bien éloignée de lui, l'idée de suivre le mirage d'une belle page impressionniste : il préfère (on en voit des exemples en plusieurs points de l'ouvrage) dresser avec soin une liste de problèmes géographiques, ethnologiques ou sociologiques, qui, à son avis, méritent une étude particulière :

« Je ne répèterai point — écrivait-il à propos des antiquités d'Alexandrie, non sans une pointe de polémique — les descriptions faites par tous les voyageurs... On trouve dans Norden, Pococke, Niebuhr et dans les lettres que vient de publier Savary, tous les détails sur les bains de Cléopâtre, sur ses deux obélisques, sur les catacombes, les citernes, et sur la colonne mal appelée de Pompée »<sup>4</sup>.

Quant à lui, il décide au contraire de noter les mesures de ladite colonne, et de passer ensuite, avant toute autre chose, à la description du port de la ville, avec son trafic international, véritable centre moteur de la ville moderne.<sup>5</sup>

D'ailleurs, malgré le ton intentionnellement impersonnel ou neutre du *Voyage*, il est possible de dégager du texte même des indications plutôt importantes sur la nature et la méthode de l'enquête effectuée. En Egypte comme en Syrie, Volney regarde, observe les hommes, les choses et les institutions ; il vérifie systématiquement les récits des autres voyageurs ; il calcule à nouveau des dates et des chiffres qui paraissent établis. Il décrit attentivement le nouveau port d'Alexandrie, en relevant les dangers qu'il peut pré-

senter et en rapportant le nombre exact des bateaux qui y sont restés détruits<sup>6</sup>. Il examine la corpulence des paysans égyptiens, en tirant certaines mesures moyennes<sup>7</sup> ; il étudie la constitution militaire des Mamlouks, sans négliger même la description détaillée de leurs vêtements<sup>8</sup>. Sur les montagnes du Liban, il compte les terrasses caractéristiques creusées par la population pour cultiver un terrain plein d'aspérités mais fertile<sup>9</sup> ; dans la baie d'Acre, il observe que le fond marin retient bien les ancres et ne coupe pas les cordages<sup>10</sup> ; à Balbeck, il examine les célèbres ruines et les dessine avec une précision qui ne le cède en rien aux plans stendhaliens d'Henri Brulard<sup>11</sup>. Observer et mesurer sont vraiment les deux verbes qui semblent le mieux résumer les principes de la méthodologie de Volney. Le verbe « observer », en particulier, revient dans le texte du *Voyage* à chaque instant, d'une manière quelque peu obsessionnelle : « J'ai observé » ; « il est bon d'observer » ; « il reste certainement beaucoup d'observations à faire... »<sup>12</sup>. L'*Observation*, pour Volney, est l'unique instrument qui permette de connaître d'une manière efficace la réalité humaine et naturelle : « Rien de moins unanime — avouera-t-il en conclusion de son tableau de l'Égypte — que les jugements des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus »<sup>13</sup>. De là pour lui la nécessité de rester davantage sur ses gardes, de porter toute son attention sur la vue, ou bien, selon un canon de la méthodologie *idéologique*, de transformer le simple *voir* en un *regarder* et un *observer*. Ce n'est pas par hasard si les mots *regard* et *observation* reviennent continuellement aussi dans les textes des autres membres de la Société d'Auteuil : « L'observation — lisons-nous par exemple chez Cabanis — nous fait apercevoir des différences... ; elle nous fait voir que ces différences suivent certaines lois comme tous les phénomènes de la nature... L'observation peut donc apprécier l'influence de toutes les circonstances qui en ont une véritable : elle peut réduire cette connaissance en règles fixes, la rendre plus exacte par la méthode, plus présente à l'esprit par l'habitude de la retracer et d'en faire des applications »<sup>14</sup>. « Ce n'est — écrivait de son côté Volney — qu'en rassemblant ce que l'on a vu soi-même et ce que d'autres ont observé, que l'on peut acquérir des idées générales »<sup>15</sup>. A cette fin, le voyageur-philosophe, ne se fie vraiment qu'à lui-même et à ses propres observations, ou bien à des « témoins oculaires » directs et dignes de foi. Ce n'est pas un hasard si ses descriptions sont toutes conduites, de façon très caractéristique, sur un plan rigoureusement visuel, du point de vue de l'« œil qui observe ». De nombre de ces descriptions, dans la mesure où elles s'inspirent de ces principes, se dégage une évidence extraordinaire. Ainsi, en visitant les alentours d'Alep,

l'*observateur* est frappé par la vue de la « terre rougeâtre », particulière, où ont été construits des jardins, « ou plutôt des vergers ». Et en se rapprochant de la ville, son « œil » jusque là « ennuyé de l'aspect brun et monotone de la plaine » est d'abord frappé par « la foule de ses minarets et de ses dômes blanchâtres »<sup>16</sup>. Du sommet de la fausse butte située dans le centre d'Alep, c'est encore une fois l'*œil*, le regard qui peut dominer à vue d'oiseau, d'abord la ville, et ensuite, précisera en ordre Volney, au nord les « montagnes neigeuses du Bailan, à l'ouest la chaîne qui sépare l'Oronte de la mer, alors, qu'au sud et à l'orient, « la vue s'égaré » jusqu'à l'Euphrate. Enfin l'œil examine la forteresse au sommet de la butte : « Sa muraille mince, basse et sans appui, est écroulée. Les petites tours à l'antique ne sont pas en meilleur état... Dans l'enceinte du château est un puits qui, au moyen d'un canal souterrain, tire son eau d'une source distante de cinq quarts de lieue »<sup>17</sup>.

### L'observation volneienne et ses fondements philosophiques

Le genre de description que propose Volney appartient à un type de descriptions bien précises, qui, sans rien concéder aux impressions subjectives cherche à tracer, avec la plus grande exactitude, les contours de la réalité phénoménale des objets, sans négliger, quand c'est nécessaire, même les indications quantitatives et qualitatives les plus détaillées. Dans la page très belle sur le paysage autour du Nil, c'est comme si un objectif se déplaçait lentement sur un bateau remontant le fleuve : Volney « observe » d'abord « quelques bois clairs de palmiers et de sycomores », puis « quelques villages de terre sur des élévations factices » ; « de-là, en remontant le fleuve, on s'élève par une pente si douce, qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure ». C'est ce qui permet au voyageur d'observer avec calme l'imposant, bien que monotone, « tableau de la campagne » :

« Ce sont toujours des palmiers isolés ou réunis, plus rares à mesure qu'on avance ; des villages bâtis en terre et d'un aspect ruiné ; une plaine sans borne qui, selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure, ou un champ de poussière ; de toutes parts un horizon lointain et vapoureux, où les yeux se fatiguent et s'ennuient »<sup>18</sup>.

Or cette méthodologie du regard n'est pas circonstancielle. A sa base, comme fondement et comme aiguillon, il y a les principes de l'*évidence* cartésienne et de l'*analyse* sensualiste, liées entre elles par de profonds rapports

tout au long du 18<sup>ème</sup> siècle. Et il y a, avant elles, un héritage philosophique bien déterminé transmis aux savants de la fin du siècle par la culture des Lumières. L'approche cognitive du réel par Volney procède en effet sur la base d'une ontologie précise, d'abord esquissée par l'empirisme anglais et par les enquêtes lockiennes, ensuite élaborée et développée par le sensualisme continental. Ainsi les objets sont les fragments d'une même réalité, unitaire et matérielle. Mais une pensée plus moderne a surgi pour dissoudre, au moins du point de vue gnoséologique, cette ultime réalité. Restent les objets, les simples objets aussi homogènes ontologiquement entre eux que complètement indépendants et isolés les uns par rapport aux autres. Ce sont des objets « atomiques » que la culture philosophique de la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle considère toujours davantage de la même façon que les éléments et particules dont parlait la chimie de l'époque. D'autre part, à savoir *a parte subiecti*, la critique empirico-sensualiste nie l'existence d'un Moi connaissant et de pouvoirs cognitifs de caractère intuitif et synthétique. Il ne reste à l'homme, parvenu à ce point, d'autre stratégie, d'autre procédure gnoséologique que celle qui consiste à viser une modeste (mais « positive ») science de faits particuliers, une modeste (mais crédible) classification de données particulières. Un tel savoir empirico-« atomistique » ne sera scientifique que dans la mesure où il aura atteint, vis-à-vis de cette réalité fragmentaire d'êtres particuliers, l'évidence et l'exhaustivité. A ce savoir correspond une méthodologie fondée, comme on le voit théorisée avec tant d'insistance chez Cabanis ou Destutt de Tracy, sur une *décomposition* capable de démonter un engrenage trop complexe pour qu'on puisse en avoir une connaissance d'ensemble réellement efficace, et ensuite sur l'*observation* de chaque élément. Enfin, il s'y ajoute une psychologie associationniste, entièrement tournée vers la reconstruction de la physionomie des objets réels, à travers un patient travail de sommation et de recombinaison des données ou aspects de choses particulières méticuleusement *observées*. Pour une culture toujours plus méfiante à l'égard des intuitions et des idées synthético-générales, et décidée, comme jamais auparavant, à ne se fier qu'aux apparences sensibles des choses, l'*œil* et le *regard*, capables d'observer analytiquement chaque visage du monde visible, constituent l'instrument le plus sûr pour l'étude positive du réel.

Où trouver des exemples plus persuasifs et rigoureux d'application de cette méthode que dans le *Voyage* de Volney ? La structure théorique de ses descriptions répond à tous les critères précédemment rappelés : refus de la synthèse ou du coup d'œil superficiel ; *décomposition* d'une scène ou d'un paysage ; *observation* de chaque partie en particulier ; *recomposition* de la

totalité au moyen d'une sommation successive relevant de l'inventaire et de la classification. Même la technique stylistique particulière sert à mettre en évidence ce procédé heuristique. Qu'on lise, juste au début de l'œuvre, la description de la pittoresque population d'Alexandrie. Le voyageur, à peine arrivé, « regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches ; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase ; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille ; et ces pipes de six pieds ; et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies ; et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir ; et ces ânes sellés et bridés, qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles ; et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats ; et cette foule immonde de chiens errants dans les rues ; et ces espèces de fantômes ambulans qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme... ; ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre et noirâtre, qui marche nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge »<sup>19</sup>.

C'est un paysage humain qui semble sortir lentement, morceau par morceau, d'une nappe de brouillard, et ce n'est que peu à peu qu'il se recompose dans son unité organique. Il ne s'agit pas d'un exemple isolé. *Le Voyage* est rempli de descriptions-agrégations de ce type. Il n'y a qu'à voir (c'en est un autre exemple parmi d'autres) la façon minutieuse en même temps qu'organique qu'a Volney, parvenu à la fin de son exposition de « l'état physique de l'Égypte » de résumer et illustrer les éléments caractéristiques du paysage égyptien<sup>20</sup>. De la même manière, arrivé tout près des Pyramides, le voyageur-philosophe s'attardera surtout à décrire les formes sensibles de leur apparition au regard, avec une de ses habituelles séries de coordonnées, où, de façon caractéristique, les données psychiques sont alignées à la suite des données physiques. Il décrira ainsi « la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds »...<sup>21</sup>

La polémique contre l'impressionnisme et l'exotisme

Toutefois, on se tromperait profondément en appréciant le caractère objectif de ces vues, de cette *analyse* minutieuse du regard comme quelque chose d'aride ou de neutre, comme une technique descriptive qui se veut objective et serait simplement classificatrice<sup>22</sup>. Que ce soit méthodologiquement ou idéologiquement, cette technique répond à une prise de position précise et consciente. Trop longtemps l'Orient avait été décrit par des plumes esthétisantes et impressionnistes. Trop souvent la vraie réalité géographique et humaine de ces régions était demeurée occultée et déformée sous le voile de descriptions subjectives et approximatives. Or, en rédigeant son *Voyage*, un des propos principaux vers lequel tend Volney est précisément de ramener à leur vraie physionomie, à leurs dimensions effectives, à leur authentique contenu les problèmes et les choses évoquées en Egypte et en Syrie. Tout un paragraphe intitulé de façon significative *Des exagérations des voyageurs* est consacré à un savoureux tableau du voyageur traditionnel, psychologiquement obligé de gonfler ses descriptions : « On a dès longtemps remarqué dans les voyageurs une affectation particulière à vanter le théâtre de leurs voyages... » Mais ce n'est pas uniquement la faute de celui qui revient d'une expédition en terre exotique. Plus le récit est nouveau et suggestif, plus celui-ci attire l'attention de l'auditeur ingénu et crédule sur la personne même du voyageur. On commence à l'aimer parce qu'il divertit et parce que « ses prétentions » sont d'un genre qui peut frapper :

« De son côté, il ne tarde pas de sentir qu'il n'intéresse qu'autant qu'il excite des sensations nouvelles. Le besoin de soutenir, l'envie même d'augmenter l'intérêt, l'engageant à donner des couleurs plus fortes à ses tableaux ; il peint les objets plus grands pour qu'ils frappent davantage : les huées qu'il obtient l'encouragent, l'enthousiasme qu'il produit se réfléchit sur lui-même ; et bientôt il s'établit entre ses auditeurs et lui une émulation et un commerce par lequel il rend en étonnement ce qu'on lui paye en admiration »<sup>23</sup>.

Le choix volnéien d'une technique explicative fondée sur des descriptions objectives et rigoureuses des choses vues, obéit donc à un but précis. Suivant les présupposés et les instruments qui lui étaient offerts par la culture de temps, Volney a eu en effet l'intention de poursuivre une œuvre massive de démystification. Bien que profondément frappé par les ruines de l'antique Egypte, il ne tait pas que sa première impression est celle de la mort et de

l'abandon au milieu de pierres « rongées et défigurées par le salpêtre », « où l'on ne trouve de vivant que des chacals, des éperviers et des hiboux »<sup>24</sup>. Arrivé dans la vallée du Jourdain, il remarque la relative fertilité de la vallée : mais « quant au fleuve lui-même, il a moins d'importance que l'imagination n'a coutume de lui en donner »<sup>25</sup>. La vue de Jérusalem elle-même le pousse moins à une description plus émue, plus inspirée par des sentiments historico-religieux que par l'effective réalité humaine *observée* par son regard. La ville lui apparaît « placée dans un terrain scabreux et privé d'eau, entourée de ravines et de hauteurs difficiles, écartée de tout grand passage », et cependant « à voir ces murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres », réellement « l'on a peine à reconnaître cette métropole célèbre qui jadis lutta contre les empires les plus puissants »<sup>26</sup>.

Mais ce sera surtout dans la constatation directe, même si elle est implicite, de certaines descriptions faites par d'autres voyageurs, qu'apparaîtra l'objectivisme de Volney, dans sa dimension culturelle la plus remarquable et la plus en rupture avec les propos du temps. L'auteur le plus visé sera, comme il a été montré, Savary, qui, quelques années auparavant, avait publié des *Lettres sur l'Égypte* très fournies<sup>27</sup>. Rien ne devait plus irriter Volney que les tableaux idylliques dont son prédécesseur avait tracé les contours dans son ouvrage. A ces tableaux faux et relevant du genre rhétorique, il opposera dans un esprit polémique les résultats vraiment précis de sa propre *analyse* réaliste. Ainsi, par exemple, devant le spectacle du bain des jeunes égyptiennes dans le Nil, Savary avait esquissé un tableau très séduisant :

« Les filles descendent du village pour laver leur linge et puiser de l'eau. Toutes font leur toilette. Leurs cruches et leurs vêtements sont sur le rivage ; elles se frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent et se jouent parmi les ondes... Leurs cheveux tressés flottent sur leurs épaules, elles ont la peau fort brune, le teint hâlé, mais la plupart sont très bien faites »<sup>28</sup>.

De ce tableautin où trop de réminiscences néo-classiques avaient mystifié la véritable réalité de ce bain dans le Nil, Volney fait une critique ironique et radicale :

« Il faut pardonner à un Européen, si lorsqu'il entend vanter la beauté de ses eaux il sourit de leur ignorance. Jamais ces eaux troubles et fangeuses n'auront pour lui le charme des claires fontaines et des ruiseaux limpides ;

jamais, à moins d'un sentiment exalté par la privation, le corps d'une Egyptienne, hâlé et ruisselant d'une eau jaunâtre, ne lui rappellera les naïades sortant du bain »<sup>29</sup>.

Une démystification analogue sera opérée par Volney à propos de la sensuelle description des danseuses orientales faite par Savary :

« Un voyageur récent en a fait un tableau séduisant, mais j'avoue que les modèles ne m'ont pas causé ce prestige. Avec leur linge jaune, leur peau fumée, leur sein abandonné et pendant, avec leurs paupières noircies, leurs lèvres bleues et leurs mains teintes de henné, les almé ne m'ont rappelé que les bacchantes des Porcherons »<sup>30</sup>.

Toujours sans le nommer, mais en le mettant encore une fois directement en cause, Volney détruira également une autre page enthousiaste des *Lettres sur l'Egypte*, celle consacrée aux jardins égyptiens. Savary écrivait qu'il avait vu des parcs paradisiaques, pleins de sycomores, de citronniers, d'orangers, de dattiers : « Le mélange de ces arbres — ajoutait-il — leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jetées à l'aventure de ces bosquets en rendent l'ombrage charmant... »<sup>31</sup>. Et Volney :

« En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire ; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turks qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire, les jardins ne sont que des vergers sauvages où les arbres, jetés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrit-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier à ces arbres les idées d'opulence et de culture qui chez nous les accompagnent. En Egypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon et de la pauvreté »<sup>32</sup>.

#### Le voyage comme science

Les comparaisons pourraient être poursuivies, mais elles n'ajouteraient plus rien à la différence déjà évidente existant entre les textes, presque contemporains, des deux voyageurs, une différence qu'exprime et qu'exalte de la façon la plus nette le contraste, non seulement entre deux personnalités,

mais aussi entre deux manières opposées de concevoir la fonction du voyage, deux manières opposées d'aborder et de décrire un domaine inconnu de la réalité. Volney avait dit, dans l'Introduction de son ouvrage, qu'il refusait l'insertion des voyages dans le genre romanesque. Au voyageur-romancier Savary s'oppose le voyageur-savant Volney. Son *Voyage* constitue une recherche qui veut s'inscrire, consciemment, dans le progrès du savoir. Ce n'est pas un hasard si toute son œuvre apparaît dédiée à un minutieux et patient travail de documentation au sujet des questions les plus diverses. Volney suit le réel dans ses sinuosités les plus complexes, dans ses aspects les plus problématiques. Il avait commencé la description de la situation physique de l'Égypte par un chapitre consacré à la géologie. Plus tard, arrivé au bord du Nil, il se fera hydrologue et affrontera toute une série de problèmes très embrouillés, discutant diverses conjectures au sujet de l'origine et des lois des célèbres limons fertilisants, citant également le témoignage des anciens<sup>33</sup>. En d'autres endroits, les instruments utilisés sont plutôt fournis par l'éthnologie, la science des religions, par la linguistique. Volney classe méthodiquement et soigneusement les diverses races des habitants de l'Égypte<sup>34</sup> et de la Syrie<sup>35</sup>, en tenant compte aussi bien des caractéristiques physico-anatomiques que des indices et témoignages linguistiques. Par exemple on voit avec quelle attention il examine le visage des Coptes, en en donnant une description précise et en avançant une hypothèse déterminée au sujet de l'origine de leurs traits négroïdes<sup>36</sup>.

Il ne faut pas croire qu'il s'agisse de pages purement érudites. Il ne s'agit pas tant pour nous d'évaluer analytiquement chaque affirmation de Volney que de noter la variété des instruments qu'il utilise — une analyse anthropologique, l'examen d'une donnée archéologique, le souvenir d'un texte d'Hérodote — ; il s'agit de prendre conscience des questions scientifiques et culturelles qui se pressent derrière ces pages. Ainsi, par exemple, en analysant la physionomie des noirs, Volney entreprend une analyse d'anthropologie comparée, en cherchant à dégager des analogies existant entre certaines caractéristiques de la race noire et celles de certains peuples nordiques, en déduisant une conjecture déterminée<sup>37</sup>. Ainsi encore, reliant ses observations à une discussion proprement européenne, il souligne l'importance de la science physiognomonique :

« On peut même donner à cette observation une étendue très générale, et poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre en

bien des cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples »<sup>38</sup>.

Comme dans d'autres domaines de la science de l'homme, même ici Volney cherche à analyser scientifiquement, à travers le procédé de l'*observation* empirique, une certaine section de la réalité. Ici, son objectif est celui-là même que nous retrouvons dans tant de recherches des *médecins-philosophes* de son temps : il s'agit d'étudier le physique de l'homme, persuadé qu'on est que celui-ci peut révéler de nombreuses données essentielles aussi bien sur la nature de l'être humain, que sur les rapports (d'interaction réciproque) que celui-ci entretient avec le *milieu* naturel environnant. Dans cette perspective, nous ne nous étonnerons pas de voir Volney étudier, outre l'anatomie et la physiologie des populations rencontrées, également leur pathologie, identifiant et décrivant avec soin les principales maladies répandues en Egypte<sup>39</sup>. Plus tard, suivant la même inspiration, il commencera à examiner la Syrie par l'analyse de la qualité de l'air, des eaux, des vents. Tous ces faits font réellement partie de la réalité humaine de la région visitée et sont même particulièrement importants dans la mesure où ils conditionnent l'existence et la vie des gens qui y habitent<sup>40</sup>. De ce point de vue Volney semble avoir compris, avec une grande finesse, l'importance de la climatologie dans l'analyse ethno-sociologique d'un pays déterminé. Ce n'est pas pour rien que le *Voyage en Egypte et en Syrie* fournit souvent des informations soigneuses sur la salubrité plus ou moins grande du climat. Ainsi par exemple, arrivé à Alep, Volney observe que l'air y est très sec et pénétrant « mais en même temps très salubre pour quiconque n'a pas la poitrine affectée »<sup>41</sup>. Nous ne sommes donc pas en présence d'informations oiseuses ou purement érudites. Si l'enquête sur les questions complexes que pose le Nil lui sert à ajouter certaines notations sur l'économie égyptienne, les observations climatologiques introduisent des remarques importantes non seulement sur le caractère des habitants mais aussi sur l'habitabilité des régions du Moyen-Orient.

A travers l'analyse de la terre et des eaux, à travers l'étude du climat, et des maladies les plus fréquentes, Volney mène une recherche tournée avec constance vers l'identification des rapports nécessaires existant entre la réalité physico-géographique et la réalité humaine.

SERGIO MORAVIA (*Florence, Italie*)  
(Texte traduit de l'italien par Patrick Grillo)

1. Le Professeur Sergio Moravia nous a généreusement autorisés à publier le texte suivant, consacré au *Voyage en Egypte et en Syrie* de Volney : il est extrait de « La pensée des Idéologues, Science et philosophie en France (1780-1815) », La nuova Italia, Florence, 1974. Cette étude est extraite de la partie III de l'ouvrage, « Philosophie et géographie dans la seconde moitié du 18ème siècle », II : « Volney et l'analyse géo-anthropologique de la réalité ». Nous avons donné le titre d'une des parties « la méthode de Volney » à la traduction de l'ensemble des pages 594 à 608. Nous n'avons malheureusement pas pu publier aussi les dernières parties de cette belle étude — essentielles — : « L'analyse psychologique des Orientaux et la question de l'influence du climat », « L'analyse politico-sociale du Moyen-Orient », « La marche du temps et le destin de la civilisation » (p. 608-622).

S. Moravia a publié les ouvrages principaux suivants :

- Il tramonto dell'illuminismo... (1770-1810), Bari, 1968
- La scienza dell'uomo nel Settecento, Bari, 1970.
- La ragione nascota (1969 e 1972)
- Il ragazzo selvaggio dell'Aveyron, 1972
- *Il pensiero degli ideologues*, Scienza e filosofia in Francia (1780-1815), Firenze, 1974
- *Lo structuralismo francese*, 1975.

On peut regretter qu'aucun de ces ouvrages n'ait été traduit en langue française. Cependant des études particulières de S. Moravia ont été publiées en français dans diverses revues : p. ex. « La Société d'Auteuil et la Révolution », 18ème siècle, n° VI — « Philosophie et géographie à la fin du XVIIIème siècle », *Studies on Voltaire*, Genève, 1967 — « Philosophie et médecine en France à la fin du 18ème siècle, *Studies on Voltaire*, 1972, LXXXIX — « La mauvaise étoile historique des Idéologues », in *Les Idéologues*, Sémiotique, théorie et politiques linguistiques pendant la Révolution française, Colloque de Berlin, oct. 1983, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publ. Co, etc.

2. Le *Voyage en Egypte et en Syrie* sera cité dans l'édition présentée par J. Gauthier, Mouton, Paris-La Haye, 1959. Ouvrage cité p. 23.

3. Ibidem, p. 29.
4. Ibidem, p. 27.
5. Ibidem, p. 28.
6. Ibidem, p. 27.
7. Ibidem, p. 60.
8. Ibidem, p. 101 sq.
9. Ibidem, p. 161.
10. Ibidem, p. 306.
11. Ibidem, p. 308.
12. Ibidem, pp. 44, 45, 48.

13. Ibidem, p. 146.
14. Cf. Cabanis, *Du degré de certitude de la médecine*, tome 1, *Œuvres philosophiques*, éd. Lehec et Cazeneuve, Paris, 1956, 2 vol. p. 66. Sur le thème du regard et de l'observation dans le 18<sup>ème</sup> siècle tardif, cf. M. Foucault, *Une archéologie du regard médical*, Paris, 1963 (trad. ital. Turin, 1969), pp. 70, 88, 107, etc.
15. *Voyage en Egypte et en Syrie*, p. 29.
16. Ibidem, p. 273.
17. Ibidem.
18. Ibidem, pp. 28-9.
19. Ibidem, p. 26.
20. p. 145.
21. p. 156.
22. De la « sècheresse » de Volney parlera par exemple, Sainte-Beuve, lequel critique plusieurs fois Volney (cf. *Premiers Lundis*, (1874-75), vol. II, p. 433, vol. IX, p. 116) mais dans un cas loue ses descriptions (ibidem, vol. I, p. 8).
23. Cf. Volney, *Voyage* cit. p. 148-9.
24. Ibidem, p. 26.
25. Ibidem, p. 332.
26. Ibidem, p. 333-4.
27. Cf. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, Beyrouth, 1951, p. 95 sq.
28. Cf. Savary, op. cit. vol. 1, p. 69 : *Lettres sur l'Egypte*, Paris, 1785-6, 3 vol.
29. Cf. Volney, *Voyage*, p. 33.
30. Ibidem, pp. 392-3.
31. Cf. Savary, vol. 1, pp. 48-9.
32. Cf. Volney, *Voyage*, p. 148.
33. Ibidem, p. 33 sq.
34. Ibidem, p. 59 sq.
35. Ibidem, p. 189 sq.
36. Ibidem, p. 62-3.
37. Ibidem, pp. 63-4.
38. Ibidem, p. 63.
39. Ibidem, p. 137 sq.
40. Ibidem, p. 159 sq.
41. Ibidem, p. 275.

---

## La satire politique chez Volney (1788-1789)

Volney fut un des écrivains patriotes les plus en vue au début de la Révolution. Comparable à un Sieyès ou à un Mirabeau, peut-être même supérieur par son talent satirique. Celui-ci se manifeste surtout au cours de la « campagne des pamphlets » qui prépare et accompagne la tenue des Etats-Généraux. L'étape (automne 88-juillet 89) se caractérise par une prise de conscience de l'importance décisive du conflit social, et par une clarification politique : le problème majeur devient celui de la suppression de la société d'Ordres. « Le débat public a changé de face, écrit Mallet du Pan. Il ne s'agit plus que très secondairement du Roi, du despotisme et de la Constitution : c'est une guerre entre le Tiers-Etat et les deux autres ordres »<sup>1</sup>. Les privilégiés démasquent alors l'étroitesse de leur anti-« despotisme ». En particulier, dans les provinces, la réunion des Etats, dont la restauration semblait naguère souhaitée par tous, est souvent le signal de la discorde, même d'un début de guerre civile. C'est là en effet que la domination politique du privilège s'affiche caricaturalement. A cet égard, la pression du Tiers aboutit à des résultats variables. Si la force de la jeune bourgeoisie dauphinoise lui permet d'arracher très vite un bon compromis, en Bretagne au contraire, l'antagonisme est si profond qu'il conduit au blocage de l'institution, et même déjà à l'affrontement physique. Les Etats sont suspendus, la noblesse bretonne proteste, entre en conflit avec le Pouvoir, et refusera de députer aux Etats-Généraux. Dans la lutte d'idées, les thèmes anti-féodaux passent au premier plan, et trouvent en Bretagne leur climat d'élection.

C'est sur ce théâtre que Volney intervient. Avant tout, il se montre lucide. Quand il analyse une situation, ou quand il défend les exigences du Tiers, ses formules abruptes vont à l'essentiel. Ainsi, c'est le moment où se forge l'unité du Tiers, dans la conviction qu'une mince couche de parasites est la source des maux dont souffre la société. La conscience du caractère structural de la crise émerge en même temps que la vision claire d'un ennemi commun : images-forces, sorte d'aperception de la lutte des classes. « L'usage fait la loi, et la loi n'est que l'exercice continu de la violence » écrit Volney pour caractériser l'oppression seigneuriale<sup>2</sup>. Ailleurs, il remarque que les privilégiés ne dominent plus que par l'appui de ceux de leurs ennemis qu'ils réussissent encore à duper : c'est dire que leur pouvoir ne se maintient que

par la force de l'idéologie dominante<sup>3</sup>. Et Volney annonce la fin de cette mystification : « Nos principes se trouvent d'accord parce que nos intérêts sont les mêmes. Nous nous sommes dits : les hommes nobles sont nos ennemis »<sup>4</sup>. A ce stade, la doctrine bourgeoise, qui rejette toute association partielle de citoyens, et ne conçoit de rapports qu'entre l'individu et le groupe, fonctionne contre la société d'Ordres<sup>5</sup>. Ainsi Volney distingue clairement l'état de fait, dans lequel il existe deux groupes ennemis, de l'état de droit, qui devra supprimer cette anomalie<sup>6</sup>. Si l'on s'en tient à la réalité, une nation ne peut encore être définie que comme « un composé de corps opposés et luttant d'intérêts »<sup>7</sup>. Et la *Sentinelle du Peuple* exprime avec véhémence l'idée que les nobles constituent une « nation ennemie » qu'il faut détruire pour fonder une véritable communauté nationale<sup>8</sup>. La netteté tranchante de telles formules exclut tout compromis sur l'essentiel.

La contre-attaque aristocrate va donner l'occasion à Volney de mettre en évidence une autre facette de son talent : il apparaît comme un ironiste. Dès le début, les champions aristocrates, peu habiles au maniement des idées, sont les victimes de ses railleries. Le chevalier de Guer à Rennes, le comte de Serrant en Anjou, deviennent les héros d'une geste ridicule. Les éclats mal contrôlés, la suffisance du premier lui valent de devenir « l'Hercule breton ». Quant à l'autre, personnage plus redoutable, Volney laisse entendre que s'il écrit lisiblement, cet exploit est dû à la plume de son « secrétaire », l'avocat Victor Bodi. Mais il mérite parfois d'être traité avec une froide indignation : « vous m'avez provoqué bien gratuitement, monsieur le Comte. Auriez-vous cru m'en imposer par votre rang ? Votre conscience ne vous dit-elle pas que quand on a vu de près les hommes de votre classe, ils ne peuvent plus en imposer que par des vertus ? »<sup>9</sup>.

Mais Volney brille surtout dans le combat contre la nouvelle diversion aristocrate, qui ne manque pas d'à propos. La bourgeoisie riche des villes est l'ennemi principal. Dès lors, on tente de l'isoler. Dans la masse de ceux qu'elle prétend représenter, beaucoup sont en conflit d'intérêts avec elle : le petit peuple des villes comme des campagnes. Il suffit d'exploiter ces différences pour apparaître comme les meilleurs amis du peuple. C'est ainsi que se répand la distinction entre « Haut-Tiers » et « Gros-Tiers » (riches-pauvres), pour tenter d'obscurcir le conflit fondamental entre privilégiés et Tiers-Etat. Volney s'égaye de l'alliance contre nature entre les nobles bretons et leurs domestiques. Voici un cocasse instantané de la « journée des bri-

coles »<sup>10</sup> où le mélange des slogans produit un savoureux galimatias, qui dénonce l'artifice de l'utilisation du petit peuple : « on est bien curieux de savoir quelle idée les valets et les porteurs de chaises attachaient au mot *constitution* quand ils en ont demandé la conservation au Parlement (...), le trop fameux jour que les gens à livrée eurent leurs grandes entrées au Palais, il arriva un singulier quiproquo. Les uns criaient *le pain* ; les autres *la constitution* ; d'autres encore à *24 sols* ; en sorte qu'on ne savait si c'était le pain ou la constitution qu'ils appréciaient à 24 sols »<sup>11</sup>.

C'est surtout en milieu rural que les seigneurs poussent leurs manœuvres de séduction : les bourgeois des villes, qui amassent d'immenses richesses, sont vos ennemis ; ce sont eux qui grèvent la communauté, car ils sont nombreux à avoir acquis des privilèges ; il faut donc réserver le privilège à ceux qui en jouissent par droit naturel, et dans l'intérêt de tous. A ce scénario, s'ajoute l'image idyllique de bon seigneur de campagne, proche de ses paysans, attentif à ses besoins de patronage.

On comprend la vive réaction des patriotes devant cette imposture, dont ils ne sous-estiment pas le danger. C'est peut-être pour animer leur riposte que Volney fut dépêché de Paris, par le fameux « comité des trente », dont on sait peu de choses, sinon qu'il joua un rôle organisateur<sup>12</sup>. Installé aux portes de Rennes, puis à Angers, Volney multiplie les « petits pâtés » voltairiens, bientôt aidé par l'Angevin La Réveillère-Lépeaux.

Si certains bourgeois jouissent de privilèges indéfendables, rétorque Volney, on ne saurait en accuser la bourgeoisie, mais bien la noblesse. Formulant déjà la distinction bourgeoisie moderne-bourgeoisie d'Ancien Régime, il remet narquoisement les choses à leur place. D'un côté, il y a « les bons et francs bourgeois » ; de l'autre « les bourgeois bâtards », qui vivent « de leurs rentes, sans rien faire » et « emploient leur fortune à acheter des emplois qui leur donnent de l'autorité sur leurs concitoyens, sans avoir jamais d'autre industrie que celle d'une étroite lésine » ; ils s'affranchissent bien des fardeaux communs, car ce sont des transfuges. Volney poursuit par une question meurtrière : « Mais, Messieurs, qui rend ces hommes là nos ennemis ? Ne serait-ce pas les privilèges ? Et les privilèges, d'où viennent-ils, sinon de la noblesse ? Les bourgeois ne sont donc vos ennemis qu'autant qu'ils ressemblent aux nobles »<sup>13</sup>.

Volney-Socrate a ainsi préparé le terrain pour l'argument décisif : loin d'avoir à craindre les bourgeois des villes, c'est de l'oppression féodale que le peuple est doublement victime : directement par les droits seigneuriaux, mais aussi à travers la fiscalité royale, qui s'exerce au bénéfice exclusif des nobles : « Si l'on vous obère d'impôts, est-ce nous qui en profitons, est-ce nous qui avons les pensions, les bienfaits, les grâces ? Si ceux qui vous enveniment contre nous s'en trouvent déjà revêtus, s'ils craignent la réforme de tant d'abus dont ils vivent, n'est-il pas plutôt à présumer que ce sont ceux là qui ont intérêt à vous tromper et font tout ce qu'ils peuvent pour nous diviser ? »

Analyse d'une parfaite rigueur. L'ironie, qui tient d'abord à une concession meurtrière, puis à un retournement imparable, semble parfois se faire pur jeu, dans la bouche de la Sentinelle : « Amis et Concitoyens, vous saurez que, par la grâce de Dieu, doté d'un petit revenu honnête, je puis vivre en bon Gentilhomme, c'est-à-dire sans travailler ; mais puisque chacun de vous travaille, je me crois en conscience de mettre aussi la main à l'œuvre. C'est pourquoi, tandis que l'un laboure mon champ, que l'autre fait mon pain ; que celui-ci me fabrique une étoffe, que celui-là m'apporte de bien loin du café, du sucre, j'ai avisé par quel moyen je pourrais aussi me rendre inutile ; et songeant qu'il court par ce temps des "mal-intentionnés", j'ai pris pour mon lot le métier de Sentinelle ».

Mais le jeu est perfide : le bon bourgeois, sur le masque du gentilhomme, en fait jaillir le trait distinctif : le parasitisme. Il lui oppose toutes les activités utiles du Tiers-Etat, auxquelles, implicitement, il en ajoute une : l'écriture, devenue travail..

Cette virtuosité polémique ne s'exerce pas, on le voit, au détriment de la clarté de l'analyse. Volney continue à mettre en œuvre les schémas fondamentaux de l'idéologie patriote. C'est ainsi que, dans un premier temps, il rejette avec mépris ce qu'alors on appelait l'« histoire », et qui n'était que la lourde érudition des écrivains aristocrates, visant à pérenniser, par le rassasement du passé, les anciens rapports de force. Mais c'est surtout le prélude à l'argumentation par le droit naturel. Volney associe à celle-ci, en une sorte de raisonnement par l'absurde, la pseudo-argumentation par l'histoire. « Je suppose que nous eussions une constitution, je suppose que nos ayeux eussent consenti ou souffert une forme déterminée de gouvernement, s'ensuivrait-il que nous fussions astreints à la conserver ? Non, certainement : parce qu'il

est du droit public de toutes les Nations, et encore plus du droit naturel de l'espèce, que nul ne peut engager autrui ; et qu'il est à la fois injuste et absurde que les morts puissent lier les vivants, et qu'une génération contracte pour une autre. Sans cette faculté de dissoudre une constitution établie, la plupart des Nations seraient condamnées à une éternelle servitude (...) que nous importe donc ce qu'ont fait nos pères ? Qui nous assurera comment et pourquoi ils l'ont fait ? (...) : les temps passés sont incertains ; les conventions furent accidentelles ; les circonstances varient sans cesse ; les seuls droits essentiels des hommes, leurs rapports naturels dans l'état de société, voilà les bases éternelles de toutes formes de gouvernement »<sup>14</sup>.

« Nous ne voulons pas renverser l'ordre social. Nous voulons au contraire le rétablir quand [les nobles] l'ont troublé » affirme de son côté la *Sentinelle*<sup>15</sup>.

L'abbé Mongodin fustige ce propos subversif, destructeur de l'ordre social comme de l'orthodoxie religieuse, et modèle des attaques du Tiers. Et il interpelle les « lecteurs du troisième ordre ». Cette « doctrine toute nouvelle » vous pousse à revendiquer « vos anciennes prérogatives, et [les] droits que la *sainte égalité de la nature* a dû sauver du déluge, en dépit des puissances usurpatrices qui vous ont empêché jusqu'ici, d'en jouir (...). L'égalité de la nature est une *sainte* toute neuve, dont les Philosophes modernes ont enrichi leur calendrier. Ils ont besoin de patrons nouveaux, qui s'accordent avec leur créance, qui ne date pas de loin (...). Méfiez-vous, Messieurs du Tiers, des dogmes séduisants qu'on vient vous enseigner »<sup>16</sup>. Un trait notable de cette diatribe : la métaphore lourdement filée de la « sainte ». Il s'agit d'affirmer la nature criminelle de toute nouveauté, car elle contredit l'Évangile ; la thèse de « l'égalité de nature » est le pire des scandales. A l'arrière-plan se profile le mythe de l'État de nature, qui serait aboli par l'entrée dans l'état civil, thème courant de l'idéologie aristocrate, dont le rôle évident est d'interdire toute réforme fondée sur la subversive égalité entre les hommes, telle la suppression des Ordres.

Cette œuvre politique pose un problème, secondaire sans doute en ce qui concerne Volney lui-même, mais important pour comprendre la lutte d'idées à l'époque révolutionnaire. Peut-on poser que Volney n'est en rien tributaire de Rousseau, dans le temps où la quasi-totalité des auteurs patriotes citent ou paraphrasent celui-ci ? Ainsi lorsque Volney souligne le caractère radical de l'antagonisme social, il développe une analyse qui recoupe la thèse rous-

seauiste de la nécessaire homogénéité du corps social<sup>17</sup>, mais il évite, ou ignore les démonstrations rigoureuses du *Contrat* (il faut interdire toute société partielle dans l'Etat)<sup>18</sup>. De même, on voit chez Volney s'élaborer la notion de loi démocratique, et de proche en proche, tous les éléments de la doctrine de la souveraineté nationale, mais sans que les formules de Rousseau, pourtant devenues triviales, soient jamais sollicitées : « nous demandons qu'on nous assemble (...) nous qui ne sommes point la "populace" de Quimper quoique l'on veuille nous y confondre ; mais qui sommes les habitants et officiers municipaux des villes de Nantes, Saint-Malo, Vitré, Rennes, Redon, Montfort, etc, et les habitants des campagnes, propriétaires, laboureurs, artisans, marchands ; nous qui sommes le PEUPLE de Bretagne, nous demandons qu'on nous assemble ; mais disons plus, NOUS LE VOULONS, parce que cette VOLONTÉ est notre Droit, attendu que nous sommes le PEUPLE. Le peuple, dont la VOLONTÉ est essentiellement LÉGALE, parce que l'intérêt du peuple est essentiellement l'intérêt PUBLIC »<sup>19</sup>. Volney théorise ici au ras de l'expérience concrète, donnant au contractualisme sa portée révolutionnaire. Est-ce l'intensité de la lutte politique en Bretagne qui, faisant saillir les problèmes de fond, appelle ainsi l'exigence de la souveraineté populaire ? On ne saurait oublier toutefois que l'expression la plus forte de cette thèse se trouve dans le *Contrat Social*, où Rousseau lui donne une valeur absolue. On hésite à croire que « La Sentinelle » l'ignorait, dans un contexte où des milliers d'écrivains du Tiers mettait en fiches le *Contrat* et le *Gouvernement de Pologne*. Telle autre page pourrait certes trahir quelque influence de Rousseau. Elle porte sur les mandats impératifs, dont Volney se méfie à juste titre, car ils sont alors utilisés par les Aristocrates pour bloquer les Etats-Généraux. « Les pouvoirs du député ne peuvent jamais lier la nation d'un lien indissoluble. 1°) Parce que la nation ne s'engage que vis-à-vis d'elle-même, et par conséquent elle peut se dégager. 2°) Parce qu'il est possible que toute une nation se trompe sur ses vrais intérêts (...). 3°) Parce que, considérant une nation comme un composé de corps opposés et luttant d'intérêts, il peut arriver qu'un moins grand nombre prévaille sur un plus grand, ce que notre propre situation démontre (...) tout engagement est dans l'un de ces deux cas, ou d'être librement contracté, et alors la volonté qui l'a consenti peut le désavouer ; ou d'être dicté par la violence, et alors sitôt qu'on a la force, on a le droit de se délier »<sup>20</sup>.

Certes, c'est l'examen de la situation concrète de la France qui amène, là encore, la thèse qu'un peuple n'est jamais lié par son passé. Mais elle se pré-

sente sous une forme juridique proche de celle que lui a donnée Rousseau, un peuple ne contracte pas avec lui-même, il reste donc libre à chaque instant de changer de constitution.

Si Volney semble ignorer les concepts de Rousseau, il les retrouve jusqu'à un certain point. On formulera quelques hypothèses. En Bretagne, Volney s'adresse surtout au petit peuple étranger aux Lumières. Il évite donc le tour abstrait et la démarche à partir des « principes ». Mais il apparaît aussi, dans son plaidoyer en faveur de la souveraineté nationale, que son souci de coller au concret correspond à l'étroitesse des objectifs bourgeois : le peuple souverain, ce n'est pas la « populace », mais les notables des villes et des campagnes. Volney ne se méfie-t-il pas de l'universalisme du *Contrat*, qui pourrait devenir un piège pour la bourgeoisie ? Inversement, quand il retrouve un schéma rousseauiste, on peut conjecturer qu'il utilise, sinon le *Contrat*, du moins une de ses multiples réécritures patriotes. Ce n'est pas une certitude. Disciple des encyclopédistes, il pourrait perpétuer leur hostilité envers Jean-Jacques. Il serait alors tributaire d'une tradition voisine, celle représentée par la pensée politique de Diderot, ou plutôt d'Holbach, car *l'Ethocratie* est un texte relativement bien connu à l'époque. Comme il y a d'ailleurs divers niveaux d'élaboration idéologique, une tradition d'origine populaire (à travers d'autres pamphlets patriotes) n'est pas à exclure.

Dernière question : la liste des œuvres attribuées à Volney (pour cette campagne bretonne et angevine) n'est pas absolument sûre. Outre la *Sentinelles du peuple*, sept pamphlets sont indiscutables<sup>21</sup>. D'autres pourraient être découverts (la plupart sont en effet anonymes). Mais selon le premier biographe de Volney<sup>22</sup>, il faudrait ajouter deux brochures dont l'attribution nous paraît suspecte<sup>23</sup>. Elles sont dues à la plume d'un « solitaire philanthrope ». Cette dénomination pourrait certes s'appliquer à Volney : l'un de ses termes désigne un trait connu de l'homme, l'autre souligne le rôle moral et social auquel il aspire. Mais ce sont deux poncifs de la pensée des Lumières. Et la pensée du « solitaire » est plutôt celle d'un enthousiaste de la lutte « anti-despotique » devenu « ministériel » que celle d'un franc patriote. Surtout, le ton n'est pas le même. Le philanthrope témoigne d'une complaisance dans l'étalage des bons sentiments, d'une affectation de vertu, qui empâtent le style. Volney est plus nerveux. Certes, une défaillance est possible. Mais la prose du « solitaire » est toujours empanachée, les superlatifs s'accumulent, les métaphores sont filées jusqu'à l'incohérence<sup>24</sup>. Volney, dans une note à un

pamphlet qu'il patronne, se montre sévère à l'égard d'une métaphore douteuse, dans un texte pourtant plus sobre : « je suis aussi attaché à mon Roi que l'Auteur (...) mais j'aurais voulu que son style, qui ne manque d'ailleurs ni de noblesse, ni de chaleur, fût quelquefois moins doucereux. Par exemple : l'obéissance ne me paraît jamais un plaisir que lorsque j'obéis à une maîtresse que j'adore<sup>25</sup>. Il semble donc équitable de ne pas charger Volney du poids des œuvres du « Philanthrope », même si le style larmoyant et les flatulences de la sensibilité sont aussi un trait caractéristique des Lumières. Il se pourrait par contre que les notes soient de lui : on y trouve quelques remarques piquantes, un précis des événements commentés, et une allusion à la *Sentinelle du Peuple*<sup>26</sup>.

Si Volney fut un des pamphlétaires les plus redoutés, et les plus insultés<sup>27</sup> du Tiers-Etat, à l'aube de la Révolution, on se plaît à croire que l'énergie de son style y fut pour quelque chose.

ROGER BARNY

NOTES

1. Journal de M. du P., janvier 1789 ; in *Mémoires et correspondances de M. du P.* (...), recueillis par Sayous, 1851, 2 vol. T. 1, pp. 163-164..

2. *Des conditions nécessaires à la légalité des Etats-Généraux*, 1788, p. 8.

3. Lettre de Chassebœuf de V. à M. le Comte de S., [s.l.n.d. Rennes 1789], p. 5. « Et voilà votre art de régner, gentilshommes ! peu nombreux, et réellement faibles, si vous êtes si forts, c'est de notre force (...). Vous nous désunissez pour nous opposer : et pour dissoudre votre empire, il nous suffit de nous entendre ».

4. *Ibid.*, p. 7.

5. La référence le plus souvent alléguée est le *Contrat Social*.

6. *Des conditions nécessaires...*, *op. cit.*, p. 15-16. « Quoique la nation puisse être considérée comme un être simple, ayant un même intérêt, une même volonté, cependant elle est dans le fait un être composé d'une multitude de volontés et d'intérêts divers et même opposés ».

7. *Ibid.*, p. 17.

8. *La Sentinelle du Peuple*, n° 4, p. 5-7. « Parmi nous il existe une nation qui nous est étrangère, une nation qui a des intérêts (...) contraires aux nôtres (...) dans notre sein, nous nourrissons nos ennemis ».

9. *Lettre de Chassebœuf de Volney à M. le Comte de S.*, p. 4.

10. Provocation montée par les nobles, réunis à Rennes pour la tenue des Etats.

Leurs domestiques encadrent une manifestation du petit-peuple, qui aboutit à deux jours d'émeute, les 26 et 27 janvier 1789. La jeunesse bourgeoise affronte les troupes rassemblées par les gentilshommes. Il y eut des morts de part et d'autre.

11. *Mémoire au Roi, en réponse à celui présenté à S.M. par les députés des Ordres de l'Eglise et de la Noblesse, le 14 février 1789*, par M. Cadet, Avocat au Parlement, 1789, 29 p. B.N. Lb 39 6986 (La préface et les notes ne peuvent être que de Volney), note, p. 23.

12. Cf. not. G. Lefebvre, *Quatre vingt neuf*, Editions Sociales, Paris, 1970, p. 60. Les historiens de droite suggèrent qu'il a pu être envoyé par le ministère à la demande de l'intendant de Bretagne Bertrand de Molleville (Cf. B. Pocquet du Haut Jussé, *Les origines de la révolution en Bretagne*, Paris, Perrin, 1885, t. II, p. 97 sqq.). C'est reprendre les thèmes de la propagande aristocrate de l'époque (cf. *Lettre au peuple de Rennes* [an., M. de Guer] et *Réponse de M. de Guer à M. Gandon, avocat au Parlement de Bretagne, ou seconde lettre au peuple*). Accusation triviale : tous les patriotes qui, après avoir participé (dans la confusion) à la lutte anti-despotique, découvraient la ligne de clivage essentielle, étaient ainsi accusés d'être des agents du ministère.

13. *Lettre des bourgeois aux gens de la campagne*, p. 4-6.

14. *Avis au Tiers-Etat en réponse à l'auteur de la Sentinelle du Peuple et autres ouvrages qu'il a fait (sic) en ce genre* (page de faux-titre : *Avis au Tiers-Etat de la province d'Anjou*) [an. s.l.], 22 p. B.N. Lb 39 6771. [par l'abbé Mongodin, selon A. Le Roy, *Introduction aux Cahiers de doléances de la sénéchaussée d'Angers*, p. LX].

15. Cf. ci-dessus p. 2.

16. Cf. *Contrat Social*, livre II, Ch. II, « Si la volonté générale peut errer », et ch. VI, « De la loi ».

17. *Des conditions nécessaires...*, op. cit., p. 8-9.

18. *La Sentinelle du Peuple...*, n° IV, 15 décembre 1788, p. 16-17.

19. *La Sentinelle du Peuple...*, op. cit., n° IV, p. 7.

20. *Des conditions nécessaires...*, op. cit., p. 27.

21. *Des conditions nécessaires à la légalité des Etats-Généraux (...)* [An., s.l. Rennes] 1789, 38 p., B.N. Lb 39 672.

*La confession d'un pauvre roturier angevin. A l'occasion d'un Avis au Tiers-Etat de la province d'Anjou* [An., s.l.] 1789, 18 p., B.N. Lb 39 1094.

*Discours prononcé par M. de Volney dans la chambre du Tiers-Etat le 8 mai 1789, « Assemblée nationale, ouverture des Etats-Généraux faite à Versailles, le 5 mai 1789 »*. Paris, Imprimerie Royale. B.N., 8° L 29e 1-13 A.

*Lettre de M. Chassebœuf de Volney à M. le Comte de S...t* [s.l.n.d.n. Rennes, 1789] 8 p., B.N. Lb 39 714.

*Lettre des bourgeois aux gens de la campagne, fermiers, métayers et vassaux de certains seigneurs qui trompent le peuple* [An., s.l.] 1789, 24 p., B.N. Lb 39 1356 (note manuscrite ancien exempl., B.N. M. Volney, Angers, mars 1789).

*Moyens très simples, pour vendre en moins de deux ans et sans dépréciation, tous les biens appartenant au ci-devant clergé et au domaine*, par M. de Volney, membre de l'Assemblée Nationale [s.l.n.d.] 8 p., B.N. Lb 39 8701.

*Petit prône aux roturiers, en attendant le grand sermon aux Français de toutes les classes, par M. Volney, l'un des prédicateurs au temple de la justice d'A...* [s.l.] 1788 ; 21 p., B.N. Lb 39 706.

Auxquels il faut sans doute ajouter :

*Réponse à l'analyse de la brochure intitulée : Des conditions nécessaires à la légalité des Etats-Généraux*, Bibl. munic., Angers.

22. M. Gaston Martin, dans son introduction à l'édition critique de *La loi naturelle ou catéchisme du citoyen français* (textes de 1793 et de 1826), Paris, A. Colin, 1934, « esquisse biographique », cf. p. 17.

23. *Troubles de Bretagne. Lettre d'un solitaire philanthrope à M. le Comte de M...* [An., s.l.n.d. ; dernière page datée : au B..., 25 février 1789], 55 p., B.N. Lb 39 6994.

Conjuration du clergé, de la Noblesse et du Parlement de Bretagne contre le Tiers-Etat de cette Province. Lettre d'un solitaire philanthrope à M. le Comte de ... [An.]. A Londres, chez John Adams, 1789, 52 p. + 45 p., B.N. Lb 39 6995.

24. « Comme le fanatisme ridicule de la Noblesse, ou plutôt le démon de l'intérêt a corrompu le cœur des Gentilshommes bretons ! Ils se sont couverts d'un oppobre éternel : fut-il jamais une cruauté plus lâche que celle dont ils ont donné l'abominable exemple ; ils ont excité, par argent et par les liqueurs les plus enivrantes, leurs valets, leurs porteurs de chaises, à massacrer la jeunesse Plébéienne de Rennes, parce qu'elle avait réclamé, à l'exemple de ses pères, et par l'arrêté le plus sage, le plus éloquent contre l'odieuse Aristocratie sous laquelle ils gémissent depuis trop longtemps : ils s'imaginaient, ces Aristocrates inhumains, que leur vile horde de défenseurs armeraient, sous le faux, sous le ridicule prétexte de la cherté du pain tous les artisans contre les autres classes de citoyens ; ils espéraient se repaître du barbare plaisir de voir Rennes devenir un théâtre de carnage et d'horreur... », etc, etc.

*Conjuration du Clergé, de la noblesse et du parlement...*, op. cit., p. 5.

Ce sont là, sans doute, les idées de Volney. Mais est-ce sa manière ?

25. *Mémoire au Roi (...)* par M. Cadet, op. cit., note 4, p. 19. Volney réagit à cette phrase : « Pour [cette classe] l'obéissance était encore plus un plaisir qu'un devoir ».

26. *Troubles de Bretagne. Lettre d'un solitaire philanthrope*, op. cit., note 1, p. 23 : « Cette brochure est la véritable *Sentinelle*, qu'on appellerait, avec plus de raison, la mauvaise *Sentinelle*. C'est l'ouvrage d'un abbé qui a bien voulu mentir à Dieu, à tous les Saints, et au Peuple qu'ils éclairent, parce que la Noblesse lui a promis une riche Abbaye, en reconnaissance de sa lâche complaisance (...). Le Peuple le donne pour *Sentinelle* à la Noblesse, puisqu'elle le soudoie. La *Sentinelle* du Peuple n'aspire qu'à l'honneur d'être utile au Tiers-Etat ».

27. Cf. entre autres, *Avis au Tiers-Etat, en réponse à l'auteur de la Sentinelle du Peuple, et autres ouvrages qu'il a faits en ce genre* [An., s.l.n.d., Abbé Mongodin] (page de faux titre : *Avis au Tiers-Etat de la Province d'Anjou*), B.N., Lb 39 6771.

*Petite lettre à un grand homme, accusé d'écrits séditieux et de manœuvres perfides* [An., s.l.n.d.], B.N. Lb 39 6674.

*Lettre au Peuple de Rennes*, par le Chevalier de Guer [s.l.n.d., 1789], B.N. Lb 39 973.

## Le récit de l'histoire selon Volney

« Dans l'histoire telle que nous l'envisageons la route est neuve et sans modèle », *Leçons d'Histoire*, 2<sup>o</sup> séance, L'histoire est née du besoin de suppléer par des images aux réalités : besoin qui fait de toute narration un spectacle (...) de lanterne magique », 4<sup>o</sup> séance.<sup>1</sup>

Chargé de manière quelque peu inopinée de l'enseignement de l'histoire à l'École normale de l'an III, l'auteur des *Ruines* est incité à revenir à ses travaux antérieurs, spécialement à son *Voyage en Egypte et en Syrie*, et à dégager la méthode qu'il avait plus ou moins spontanément suivie : « Obligé de chercher une méthode pour rédiger mon *Voyage en Syrie*, je fus conduit comme par instinct à établir d'abord l'état physique du pays... » écrit-il dans la 6<sup>o</sup> séance des *Leçons d'histoire* en 1795<sup>2</sup>.

### L'École normale de l'an III : le temps venu d'une réflexion sur l'histoire

La méthode de l'histoire qu'il avait, sans la nommer, instinctivement pratiquée dans le *Voyage*, il pouvait en trouver des précédents dans certains questionnaires dont usaient à l'époque économistes, agents commerciaux ou diplomatiques à l'étranger<sup>3</sup> ; philosophiquement cette méthode d'enquête avait des origines grecques ou baconiennes : c'était une « histoire naturelle » appliquée aux faits humains, traités comme une espèce de faits naturels ne possédant aucune espèce de transcendance par rapport aux faits et conditions de vie des hommes, climatiques, géographiques, ou politiques et sociaux. Cette « histoire » procédait par observation et étude empirique des faits anthropologiques sur leur terrain. Le professeur de l'École normale explique que le mot signifie « examen », « étude de faits », et, en même temps, « tableau »<sup>4</sup> ; il ne met pas en cause le problème de la liberté des actions humaines, même pour l'écarter. Il y ajoute le point de vue des modernes, hostile à tout empirisme désordonné, l'idée que l'histoire est le récit du « cours d'expériences involontaires » d'une nation ou du genre humain<sup>5</sup> — toujours d'un sujet — tendant à faire apparaître, à l'intérieur de la succession désordonnée des événements et du temps, des connexions, des rapports naturels et nécessaires<sup>6</sup>, susceptibles d'être connus et de servir de

règles ou de principes aux Politiques dans l'art de la Législation et du gouvernement<sup>7</sup>.

Cette réflexion méthodique sur ses pratiques antérieures, à laquelle le contraint son enseignement, nous apparaît philosophique à trois titres : 1°) Les *Leçons* excèdent constamment les objectifs simplement méthodologiques et pédagogiques que le législateur tentait, sans véritablement y parvenir, d'imposer aux différents Cours de l'Ecole normale<sup>8</sup> : le conférencier, dans ses analyses épistémologiques, et en dépit des réserves très vives qu'il formule contre certains genres ou abus de l'histoire, ne perd jamais de vue « la chose même », ce « cours d'expériences involontaires » des sociétés en même temps que le programme d'études historiques susceptible d'en éclairer le déroulement et de servir de guide au législateur.

2°) Il intègre ainsi à son discours sur l'histoire ses expériences et pratiques antérieures, au premier rang celle du voyageur en Orient et en Amérique, mais aussi celles de l'homme politique et de l'érudit<sup>9</sup>.

Dans le *Voyage en Egypte* il avait marqué l'appartenance du genre du voyage à l'histoire<sup>10</sup> ; plus tard il tient à souligner la continuité existant entre la philosophie de l'histoire des *Ruines* et le *Voyage en Orient*<sup>11</sup> ; mais c'est au début des *Leçons* qu'il explique la raison scientifique de cette continuité : le voyage et l'histoire sont tous deux « comparaison de préjugés et d'habitudes d'hommes et de peuples divers »<sup>12</sup>. C'est donc la méthode comparative qui fait la complémentarité du voyage et de l'histoire et permet de rattacher le premier (englobé dans l'histoire) à la science de l'homme.

3°) Est-ce à dire que tout soit cohérent, à l'époque de l'Ecole normale, dans ses vues sur l'histoire, qu'il n'y ait pas de hiatus entre les vues traditionnelles sur cette discipline qui étaient les siennes d'abord et les découvertes du Voyage ? La réflexion pédagogique et philosophique — conscience de soi souveraine — a-t-elle tout éclairé des tâtonnements antérieurs et fait-elle surgir enfin la vérité des méthodes et pratiques instinctivement adoptées dans le Voyage ? Nous ne le pensons pas. Le lecteur des *Leçons* en effet ne peut pas ne pas remarquer une contradiction et une gêne dans les énoncés du professeur : il y a un contraste patent (que l'auteur n'a pas pu ou voulu dissimuler) entre l'intention déclarée de tout l'ouvrage : « ébranler le respect de l'histoire » dans le système d'éducation d'une part<sup>13</sup>, et l'étendue, le sérieux, la pré-

cision de l'exposé des méthodes de la connaissance historique, de la nature de sa certitude limitée, de l'autre<sup>14</sup>. On perçoit confusément que le philosophe est engagé dans un combat sans merci contre l'emprise de certains préjugés et de certains « grands récits » sacralisés sur l'éducation et la vie civile<sup>15</sup>. Quand elle est écrite de cette façon et exerce de manière coercitive sa fonction de direction de l'éducation et son autorité sociale, l'histoire — compilation confuse de préjugés et d'erreurs — est dangereuse : c'est une « fabrique d'erreurs »<sup>16</sup>. Pourtant le professeur ne cède pas à la facilité de jeter sur elle un discrédit superficiellement idéologique : il expose une véritable « critique » de la pratique de la connaissance historique, de ses méthodes, de sa certitude seulement probable, de façon à séparer — dans le cadre d'une opposition sommaire entre l'observation du réel et ses déformations<sup>17</sup>, entre les lumières de l'histoire moderne et les « fantômes » de la superstition et de la nuit<sup>18</sup> — un usage légitime du récit historique (savoir probable des faits du passé et du présent), conforme à ce que les sciences naturelles et politiques nous font connaître des hommes<sup>19</sup> — et ses abus mythologiques, dogmatiques et politiquement engagés en faveur du despotisme.

Avant de montrer comment Volney est parvenu peu à peu, difficilement, au discours sur l'histoire des *Leçons*, caractérisons succinctement, d'après cet ouvrage, sa manière d'écrire l'histoire — son style en histoire — saisis à partir des histoires qu'il rejette et des historiens dont il fait l'éloge. Son propos à l'École normale n'est pas normatif, il est d'abord descriptif. L'essentiel est dit dans la typologie des différents genres d'histoires, établie suivant deux critères : selon le caractère direct ou au contraire médiat du témoignage des historiens<sup>20</sup> ; selon les « manières différentes de traiter et de composer l'histoire », c'est-à-dire suivant ce que la méthode d'étude suivie impose de privilégier dans la masse des faits : ainsi par exemple, ce sont deux récits opposés que de « faire entrer dans un cours de narration prédominant (...) tous les événements latéraux », comme fait Hérodote à propos de la guerre des Perses contre les Grecs, ou de recueillir au contraire « sans art », des événements bruts avec leur date dans une simple Chronique. La méthode adoptée commande l'ampleur de l'enquête : c'est tout autre chose de pratiquer la méthode « analytique ou philosophique » (consistant dans « l'histoire biographique d'un peuple » ou d'un « corps politique » embrassé « dans toutes ses parties » — « genre neuf dont moi-même je n'ai acquis l'idée bien complète que depuis quelques années ») et de se borner à n'étudier qu'une matière his-

torique particulière (par exemple le commerce de l'Inde)<sup>21</sup>.

Le professeur et l'enquêteur rejettent les prétendues histoires universelles à la Bossuet, qui en fait ne sont que « des histoires partielles de peuplades », qui ne traitent que de Grecs, de Romains et de Juifs<sup>22</sup> : les totalisations trop ambitieuses tournent à l'abus : « ce ne sont pas tant les faits majeurs et marquants qui sont instructifs que les faits accessoires »<sup>23</sup>. Le public prise les histoires anciennes dont on l'a gavé au Collège sous le nom d'« humanités » : Plutarque, Cornelius Nepos, Tite-Live, Salluste, César, Tacite, et, chez les modernes dans le même genre, Rollin, qui n'ont servi — dit-il sévèrement en condamnant, avec l'abus de l'histoire ancienne édifiante, toute une éducation rhétorique — qu'à former « des babillards et des perroquets, ainsi que l'a prouvé depuis deux siècles le système vicieux de l'éducation dans toute l'Europe »<sup>24</sup> ; quant aux histoires remplies de batailles, sous prétexte de patriotisme, elles encouragent les passions militaristes les plus viles<sup>25</sup>.

Volney réserve sa critique la plus violente aux *Confessions* de Rousseau, dont le moralisme, la manie des modèles antiques se corrompent en « intolérance persécutrice », en calomnie des progrès de l'état civil, des arts et des sciences<sup>26</sup>. Toutefois, comme son attaque contre Rousseau est assez artificielle, qu'elle ne vise pas un historien mais l'auteur d'une autobiographie, on peut se demander si la critique plus modérée qu'il adresse d'autre part à Mably n'est pas plus instructive pour nous : Mably veut que l'historien tire du droit naturel et de la morale « des idées saines de la justice » — il aspire donc, comme Volney, à une historiographie inspirée du droit naturel des modernes — mais Mably « roide et âpre » « juge et tranche » de tout, c'est-à-dire formule des jugements de valeur avant d'avoir établi par une observation raisonnée la réalité des faits historiques<sup>27</sup>.

En résumé, parce qu'il privilégie « l'histoire biographique d'un peuple », traitée à partir de l'observation des faits sur le terrain et dans un esprit philosophique et pratique, l'ancien voyageur conteste avec violence l'importance selon lui extravagante que l'on donne dans les études de son temps à l'histoire ancienne et sacrée ainsi qu'à l'histoire moralisante<sup>28</sup>.

Les approximations de l'histoire dans les ouvrages  
antérieurs aux *Leçons d'histoire*

Essayons de montrer comment — du point de vue de la conscience historique critique à laquelle il parvient à l'École normale — ses travaux antérieurs se réordonnent et se clarifient, comme des esquisses imparfaites de « l'histoire biographique des peuples » qu'il envisage<sup>29</sup>.

1°) « *Sur la chronologie des peuples anciens* » : On n'a pas assez tenu compte de ce premier écrit du jeune érudit provincial, paru dans le *Journal des Savants* de janvier 1782 : il portait « sur la chronologie de divers peuples anciens » dans l'antiquité chaldéo-phénicienne et sémitique (il y reviendra à la fin de sa vie, lassé des trahisons de l'histoire contemporaine ? dans les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* de 1813...). Avec un extraordinaire orgueil scientifique, l'auteur, âgé à peine de vingt-cinq ans, qui signe encore M.C. (de son nom de famille Chassebeuf) affirme : « Des recherches assidues, continuées depuis plusieurs années » m'ont donné « sur l'ordre des temps des idées absolument différentes de tout ce qu'on a écrit depuis deux mille ans » ; il laisse entendre que, dans ces matières, il a son « système » et déclare — nouveau Descartes ? — vouloir soumettre la multitude des témoignages incertains à un doute universel et « reprendre la chronologie par ses fondements »<sup>30</sup>.

C'est bien une vocation d'historien, d'exégète et critique des Écritures fabuleuses de l'Asie ancienne qui s'esquisse, mais livresque ; l'auteur est visiblement érudit et déjà obsédé de démasquer l'imposture sacerdotale, comme on l'était dans le cercle du baron d'Holbach, qu'il avait fréquenté dans les années 1777-1787<sup>31</sup>.

2°) *Voyage en Egypte et en Syrie* (effectué de décembre 1782 à avril 1785 — publié en février 1787)

On l'a lu souvent plutôt au titre du voyage « initiatique » en Orient et pour s'instruire des transformations du sentiment de l'exotisme, qui tombe chez lui au degré zéro<sup>32</sup>. Quoiqu'il en soit des circonstances biographiques et politiques dans lesquelles le jeune érudit s'embarque pour le Moyen-Orient, la teneur théorique de l'ouvrage qu'il compose inscrit celui-ci à part d'autres

récits comparables de voyage en Orient et dans la proximité des conceptions philosophiques de Montesquieu et d'Helvétius<sup>33</sup>.

Le témoignage de la 6<sup>e</sup> séance des *Leçons d'histoire* dont nous sommes partis au début de notre étude et qui nous sert de fil directeur, celui, décisif bien que tardif, de *l'Histoire de Samuel* (1819) marquent tous deux l'étendue des changements que le *Voyage en Egypte et en Syrie* introduit dans les vues assez livresques de Volney : « Je ne saurais vous exprimer le changement que cette tournée de quelques mois a produit dans mon esprit et surtout dans mes opinions du genre historique ; presque rien de ce que j'ai vu n'a ressemblé aux images que je m'en étais faites, aux idées que nous donne notre éducation »<sup>34</sup>.

La Préface du *Voyage* indique, à un point de vue qui reste biographique et s'énonce à la première personne, les principes d'un voyage mis au service d'« observations politiques et morales », c'est-à-dire de la science de l'homme<sup>35</sup> : 1/ l'entreprise pratique du voyage est située par le narrateur dans le prolongement de ses études érudites antérieures et de sa formation philosophique ; c'est, dans son esprit, une garantie d'indépendance par rapport à certains préjugés. Le propos est assez fade, qui pourrait être repris par Montaigne, Descartes ou Montesquieu : « de tous les moyens d'orner l'esprit et de former le jugement, le plus efficace était de voyager », dès lors qu'il en avait les moyens financiers<sup>36</sup> ; 2/ il indique (non sans quelque fascination vis-à-vis du complot permanent de certaines puissances occultes) le rapport existant entre son voyage et la critique des « idées religieuses » judéo-chrétiennes : « C'est en ces contrées que sont nées ces idées religieuses qui ont influé si puissamment sur notre morale publique et particulière, sur nos lois, sur tout notre état social »<sup>37</sup> ; ces « idées » perpétuent leur oppression sur l'éducation des européens dans le temps présent ; les grands récits sacrés traditionnels s'efforcent de dominer encore le temps civil et produisent une série d'effets pratiques néfastes dans l'ordre civil et intellectuel ; il leur opposera sa propre pratique de l'histoire<sup>38</sup>. Cette falsification du récit de l'histoire et cette oppression pratique d'origine « orientale », il les résumera plus tard deux fois au moins par la même expression : « le respect pour l'histoire passé en dogme dans le système d'éducation de l'Europe »<sup>39</sup> ; 3/ enfin, il y a un certain lien entre les buts du voyage de Volney et le problème de politique étrangère posé à la monarchie française, lors de la guerre russo-turque, par la défaite en 1774, de son allié ottoman traditionnel<sup>40</sup>.

Telles sont les intentions « philosophiques » du *Voyage*. Mais le plus ardu est de déterminer dans quelle mesure les « tableaux » de l'état physique, moral et politique des peuples d'Égypte et de Syrie, observés sur le terrain, que présente l'ouvrage, constituent une « histoire » et de quelle sorte — ce que le texte n'explique à aucun moment —. Le voyageur-philosophe ne sait pas encore que c'est dans le champ de l'histoire qu'il pénètre ni qu'il reconstruira plus tard ses pratiques d'observateur sur le terrain sous la rubrique de l'histoire ; il sait seulement qu'il en conteste certaines fonctions traditionnelles.

La méthodologie de l'observation directe provient de « l'histoire naturelle » ; en science de l'homme proprement dite, elle peut se recommander du précédent antique d'Hérodote, et, chez les modernes, des œuvres de Montesquieu et Buffon, citées explicitement<sup>41</sup> (mais aussi de celle d'Helvétius dont l'influence souterraine est peut-être plus importante) ; cette observation — dans les motivations de laquelle il faut faire la part du désir de n'être pas trompé par de faux témoins — s'oppose inévitablement aux séductions des tableaux de pure imagination et d'illusion, mais aussi à une culture purement livresque. Certes l'histoire dépend nécessairement des récits et du témoignage d'autrui, c'est sa plus grande imperfection<sup>42</sup> ; mais l'observation directe et personnelle de la vie des peuples lui rend la présence des choses : « C'est en vain que l'on se prépare, par la lecture des livres, au spectacle des usages et des mœurs des nations ; il y aura toujours loin de l'effet des récits sur l'esprit à celui des objets sur les sens » : c'est la première phrase de « l'état physique de l'Égypte »<sup>43</sup>. En même temps cette observation directe restituée à l'historien le présent, l'histoire moderne : « La plupart des voyageurs se sont occupés de recherches d'antiquités, plutôt que de l'état moderne »<sup>44</sup>.

Cette observation, quoiqu'elle se réclame de présupposés épistémologiques empiristes et analytiques<sup>45</sup>, aborde la réalité physique et sociale étrangère non pas avec un regard froid, mais selon un regard instruit de savoirs différents, en connexion déterminée les uns avec les autres, qu'il fait converger sur l'objet : répartition des populations, climatologie, hydraulique du delta du Nil, modes de l'agriculture et de la propriété, physiologie et sociologie des maladies, étude surtout « des habitudes et du caractère », c'est-à-dire des mentalités et des mœurs, influence des religions et de la Législation, etc. Peut-être l'enquêteur met-il en œuvre ces divers savoirs de manière instinctive et parce que les choses vues l'imposent ; on constate cependant qu'il suit

un ordre de questions, qui anticipe celui qu'il présentera dans *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*, rassemblant des savoirs différents concernant « le climat, le sol, les produits naturels et toutes les circonstances physiques et morales », en somme toute « l'économie publique » d'un peuple, de façon à mettre ces tableaux à la disposition des Politiques : comme il le dira : « toute vérité, surtout en gouvernement, n'est que le résultat d'une longue expérience, c'est-à-dire de beaucoup de faits bien vus et judicieusement comparés »<sup>46</sup>.

Dans cette enquête qui allie ainsi intelligence du regard et largeur des vues philosophiques, en vue d'objectifs pratiques, il y a cependant de très visibles imperfections : ainsi la dichotomie : état physique/état politique est projetée indifféremment sur tous les faits comme allant de soi — alors qu'elle provient d'un savoir de l'unité du physique et du moral dans la nature de l'homme individuel — sans être justifiée, dans son application sociologique, ni par une conception de la totalité sociale ni par une explication de l'état politique à partir de l'état physique, comme on la trouve chez Montesquieu, à propos de l'esclavage des noirs<sup>47</sup>.

D'autre part, le texte fait alterner de manière inégale et discontinue des chapitres d'histoire, retraçant des évolutions, et des tableaux statiques de l'état de certaines conditions structurales plus ou moins constantes de la vie de ces peuples, sans que l'on comprenne comment l'histoire pourrait faire « bouger » ces structures, ou si au contraire ces structures géo-anthropologiques permanentes contraignent toute évolution à se tenir dans des limites infranchissables : ainsi, dans la première partie, Volney traite de l'histoire de l'Égypte dans les chapitres II, III, IV, V, VI, autour du règne éphémère d'Ali Bek (chapitre III) ; mais le lecteur a l'impression que l'auteur accorde plus d'importance à ses observations sur la faiblesse du gouvernement ottoman (V), sur le pouvoir militaire et féodal des Mameluks (VI), sur l'état du peuple (VII). De même, dans la seconde partie consacrée à l'état de la Syrie, il traite de l'histoire des peuples agriculteurs de cette nation, par exemple des Druzes (chapitre III), y insère même un court « roman noir » (l'histoire du libertinage et des crimes de la religieuse maronite Hendié)<sup>48</sup> ; il rapporte, à propos des Druzes, l'histoire de Djazzâr, gouverneur de Baïrout, « créature des Turks », complotant contre Dâher, le pacha d'Acre, de façon à faire sa fortune de l'anarchie du pouvoir<sup>49</sup> (cette histoire de Dâher, chapitre IV, est parallèle au mouvement d'Ali Bek en Égypte et donne au voyageur français occa-

sion de tracer une histoire de la Syrie du sud entre 1750 et 1776). Dans ces chapitres, « histoire » est pris dans son sens le plus traditionnel de chronique de la carrière, pleine de perfidies et de sang, de pachas se battant les uns contre les autres, pour leur fortune propre, en s'appuyant tantôt sur la Porte contre les autres pachas ou s'alliant provisoirement avec d'autres pachas contre un pouvoir central inexistant (la leçon pour l'Europe est claire : l'unification du pouvoir doit prévaloir contre l'anarchie des luttes tribales incessantes)<sup>50</sup>. Mais les chapitres les plus précis et les plus instructifs, pour notre état d'esprit sociologique actuel, sont ceux où il étudie successivement l'administration de la justice (xiii), l'influence de la religion (xiv : « tel fut le but de Mahomet : il ne voulait pas éclairer mais régner ; il ne voulait pas des disciples mais des sujets »)<sup>51</sup> ; la propriété (xv)<sup>52</sup> ; l'état des paysans (xvi), des artisans et du commerce (xvii), et finalement des « habitudes et du caractère » des Syriens (xix).

Surtout, c'est sur ces derniers, habitudes et caractère national, c'est-à-dire sur l'état moral des peuples, que se fixe l'intérêt de l'observateur, comme sur une articulation possible des influences croisées respectives des conditions naturelles d'une part, des « idées » de la religion, de la Législation et du gouvernement, de l'autre : « De tous les sujets d'observation que peut présenter un pays, le plus important, sans contredit, est le moral des hommes qui l'habitent ; mais il faut avouer aussi qu'il est le plus difficile... Le but est de saisir (...), de démêler les ressorts découverts ou secrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produisent ces habitudes d'action que l'on appelle les mœurs, et cette disposition constante d'esprit que l'on appelle caractère »<sup>53</sup>. On voit donc les conditions naturelles : sol, climat, eaux, conditionner les habitus d'un peuple, par exemple son agriculture, mais ces habitus — variables pour des populations diverses vivant sous les mêmes conditions naturelles — se trouvent en sens inverse, conditionnés, suivant une causalité circulaire, par la religion, la Législation et le mode de gouvernement, qui sont, plutôt que le climat invoqué par Montesquieu, les véritables principes des « habitudes d'action » (ou d'inaction) des hommes dans l'état de société<sup>54</sup>.

Les vues les plus perspicaces du philosophe, en ce qui concerne le moral des peuples — les plus antimécánistes — c'est-à-dire les plus défavorables au déterminisme géographique ou climatique de Montesquieu, et les plus favorables au rôle qu'Helvétius reconnaissait au contraire à l'éducation et aux

habitudes sociales, on les trouve donc dans ce chapitre XIX et dernier de « l'état politique de la Syrie »<sup>55</sup>, formulées dans ce domaine de savoir qui ne se nomme plus histoire et pas encore sociologie, et contre Montesquieu. C'est la notion d'une « action en retour des superstructures morales et politiques » sur les conditions naturelles (comme disent les marxistes) qui peut ouvrir un chantier d'histoire inédite, et préserver la part de l'historique, c'est-à-dire de l'initiative des individus et des sociétés, à l'intérieur des contraintes éternelles de la nature.

3°) *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes* (1788).

Cette brochure contient une dissertation de politique étrangère du Moyen-Orient qui prolonge, sur le plan pratique, les observations du *Voyage en Egypte* sur les mœurs des Turcs. Elle propose la révision de la mythologie diplomatique de la complémentarité naturelle des intérêts de l'empire ottoman et de la monarchie française, « devenue presque une maxime de notre gouvernement »<sup>56</sup>.

La guerre récente des Turcs et des Russes, la défaite des Turcs sanctionnée par la paix de 1774 et la décadence de leur empire, allié traditionnel, disait-on, de la France, imposent un « sujet de méditation aux spéculateurs politiques »<sup>57</sup>. Cette « méditation » historique doit permettre à un témoin averti d'indiquer aux Politiques en charge des affaires, avec la vraie nature des faits observés par le voyageur dans la région, des règles de prudence et une véritable praxéologie politique. Le savoir anthropologique à tendance historique que pratique Volney peut avoir vertu prédictive, l'auteur l'avait déjà dit à la dernière page du *Voyage en Egypte*<sup>58</sup> : il permet de formuler des « conjectures » concernant les développements prévisibles de la situation dans l'avenir, étant connu son état présent : « Si les conjectures dérivent de l'observation de faits authentiques et d'un calcul réfléchi de rapports et de conséquences, alors elles prennent un caractère différent (des conjectures vagues et chimériques) ; alors elles deviennent un art méthodique de pénétrer dans l'avenir : c'est de conjectures que se compose la prudence »<sup>59</sup>.

La dissertation traite successivement de deux questions, articulées l'une sur l'autre : une question théorique et historique sur l'état donné des forces au Moyen-Orient dans la conjoncture, puis la question du choix de la décision politique la plus avantageuse pour la France dans ce champ de conflits<sup>60</sup> (l'auteur conçoit ici l'histoire comme l'articulation de la décision politique

sur la connaissance des données, mais il faut avouer que son texte ne le dit pas en clair, solidaire d'une vue plus traditionnelle sur l'histoire-savoir) : 1/ Dans la mécanique rationnelle de la conjecture politique au Moyen-Orient, le « spéculateur » politique doit s'efforcer de « prendre une idée des forces », des intérêts matériels et des mentalités des empires russe et turc, qui s'affrontent, se composent avec l'intervention des tiers (autrichien, français ou autre) ou se neutralisent — vue qui doit être la plus exacte et la plus complète possible — afin d'en déduire le « présage » d'événements probables (et non pas rigoureusement certains)<sup>61</sup>.

Il ne suffit pas de comparer la puissance des armées et les intérêts économiques qui motivent les uns et les autres (il est évident que les Russes veulent trouver un débouché vers les richesses et « les plaisirs » des pays riverains de la méditerranée...). La destinée et le succès d'une nation, certes conditionnés par ses moyens matériels, dépendent de tout son état politique, de sa Législation et de sa religion, parce que celles-ci produisent dans les nations — comme on l'a vu dans le *Voyage* — des « habitudes d'action » ou mœurs, et que la puissance est la résultante générale de tous ces éléments « physiques et moraux ». De plus, ces mœurs, il ne suffit pas de les connaître *ex auditu*, il faut les avoir observées sur le terrain dans leurs effets politiques présents<sup>62</sup>. Ainsi on peut remarquer que l'empire russe commence à s'unifier « sous une même puissance », s'ouvre aux sciences et aux arts européens, en dépit du maintien du servage<sup>63</sup> ; au contraire, l'empire ottoman, par la faute de son despotisme politique et de son fanatisme religieux — incapable de se réformer — se condamne fatalement à n'être plus « qu'un vain fantôme »<sup>64</sup>. 2/ Par conséquent, le parti le plus avantageux et donc le plus prudent pour la France — mais ici on sort de la théorie de l'histoire pour passer à la politique pratique — est de jouer la liberté du commerce, la non-intervention militaire et l'appui diplomatique accru sur la puissance montante de l'empire russe<sup>65</sup>.

4°) *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires* (1791)

Il n'est pas encore possible — faute de certaines études de détail et d'une édition critique des textes des premières éditions — d'avancer beaucoup dans les questions complexes de la composition des *Ruines*, de leur contribution à une « philosophie de l'histoire » et à la mythologie de la révolution<sup>66</sup>.

L'auteur du *Voyage en Egypte* a posé durablement l'opposition du voyage et du « roman » ; il est peu probable que la « mythologie » des *Ruines* puisse se perdre dans les nuées : elle est sous-tendue par les études de mœurs et de mentalités comparées, inspirée par une conscience réellement historique des violations des droits naturels des hommes, en régime de despotisme, qui doivent nécessairement produire des révolutions.<sup>67</sup>

On indiquera ci-dessous seulement quelques pistes de recherches<sup>68</sup> :

a) Continuité des *Ruines* avec *le Voyage en Egypte* et les libelles de *la Sentinelle du Peuple* :

La continuité des *Ruines* avec *le Voyage* est indiquée par la dernière page de ce dernier ouvrage : « Tel est le mérite de l'histoire, que par le souvenir des faits passés elle anticipe aux temps présents les fruits coûteux de l'expérience (...). Sous ce point de vue, la Turquie est un pays très instructif... »<sup>69</sup>.

Cette continuité concerne d'abord le thème de la méditation sur les ruines, traité suivant son sens littéral dans *le Voyage*, suivant un sens figuré dans *les Ruines*. Le texte du *Voyage*, commentant la visite aux Pyramides autant que la littérature existante, prend « ruines » en un sens concret : il traite de leurs dimensions, de leur plan, de leur usage (controversé)... L'« admiration » vire vite à la dénonciation des tourments que « les despotes d'un peuple superstitieux » ont infligé à leurs esclaves pour la construction de ces « barbares ouvrages »<sup>70</sup>. Les ruines, au chapitre II de l'ouvrage du même nom, ont une tout autre puissance symbolique : elles figurent la précarité des ouvrages civils en général et les « révolutions » qui détruisent inexorablement les empires et nations<sup>71</sup>.

Il y a aussi continuité et intertextualité de certaines parties des *Ruines* avec les pamphlets de *la Sentinelle du Peuple* : ainsi le chapitre xv, « le Siècle nouveau » met en scène ceux-là mêmes auxquels le libelle, deux années auparavant, était destiné, les « gens de toutes Professions, Sciences, Arts, Commerce et Métiers, composant le Tiers-Etat »<sup>72</sup>, en un dialogue dramatique (un texte imprimé comme un dialogue de théâtre) où s'affrontent les gens des métiers utiles, la majorité, et la minorité jouisseuse et dissipatrice : la comparaison précise du texte de la page 95 de ce chapitre xv et de *la Sentinelle du Peuple* montre que ce sont les mêmes mots, la même argumentation, d'ailleurs lieu commun plébéien revendicatif : « Quoi, nous fatiguons,

et vous jouissez ! nous produisons, et vous dissipez ! »<sup>73</sup>. L'auteur a donc fait entrer son expérience de pamphlétaire, de Député du Tiers et de Constituant dans un texte plus ancien ; animé sa philosophie pessimiste de l'histoire par un récit universalisé de l'agitation sociale pré-révolutionnaire et des discussions de la période des Etats généraux. Il faut également tenir compte du fait, que dans ses libelles, il formulait déjà les revendications du Tiers-Etat suivant l'antithèse des usurpations léguées par l'histoire et des droits naturels naturels des hommes dans l'état de société<sup>74</sup>.

b) A propos des époques de la composition des *Ruines*<sup>75</sup> :

Ces faits textuels — auxquels il faut ajouter l'Avertissement de la *première édition des Ruines* (qui recule avant le *Voyage*, en 1784, et même davantage, le début de la rédaction des premiers textes)<sup>76</sup> — conduisent à penser que le texte des *Ruines* de 1791 n'est pas une écriture directe de l'événement révolutionnaire par l'un de ses témoins passionnés. Il exprime, comme il est normal pour un ouvrage qui n'est pas un texte de circonstance, une perception ancienne de l'état de choses politique dans la société française d'« ancien régime » — formée peut-être dès la fréquentation du milieu du baron d'Holbach — et, en tout cas, les dispositions d'esprit du narrateur, lorsqu'il retrouve, au retour de son voyage en Egypte et en Syrie, avec des sentiments contradictoires, sur la terre natale<sup>77</sup>, une autre forme du même despotisme dont il lui a été donné de juger des effets les plus anarchiques en Orient.

c) La modalité « morale » dominante du récit des *Ruines* :

Dans une œuvre de cette complexité, les modalités d'énonciation sont extrêmement variées, les chapitres relevant de genres aussi différents que : le récit de voyage, la rêverie nocturne, le tableau du conflit des classes dans la société contemporaine, la théorie du droit naturel et civil, l'évocation de la guerre russo-turque, la critique des contradictions métaphysiques et religieuses, etc.

Le narrateur traite de ces grandes questions, en des lieux symboliques, à des points de vue différents, mais toujours *sub specie temporis*, et sous le coup de grandes émotions concernant la destinée historique — pas seulement politique — de sa patrie. Il est, suivant les termes mêmes de sa typologie des divers genres d'historiens, un historien témoin et acteur direct — pas seulement un homme de lettres — mais avec une distance : peut-être celle d'un certain

tempérament mélancolique, sûrement celle que le genre de la réflexion philosophique et morale intercale entre l'événement et l'observateur. Ainsi y-a-t-il adéquation de l'ouvrage en cours aux objectifs différents du savant-voyageur, de l'homme de lettres (utilisant ses brouillons antérieurs) et du porte-parole du Tiers-Etat, qui sont tous subordonnés aux fins d'une « instruction » morale.

d) La « matrice » de la philosophie de l'histoire des *Ruines* dans les *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes* :

On trouve une espèce de « matrice » ou d'idée primitive de toute sa philosophie psycho-historique des révolutions, qui est le fil continu de toute la narration des *Ruines*<sup>78</sup>, dans un texte des *Considérations*. Ce texte comporte deux moments<sup>79</sup> : sa première partie ferme une analyse politique assez détaillée des vices et servitudes de l'empire ottoman, et nie de façon exlammative que son despotisme fanatique soit capable de se réformer : « Non, non..., rien ne changera chez les Turcs », et évoque à la suite l'inévitabilité de la « dernière secousse », qui ajoutera « l'exemple d'une grande ruine à tous ceux qu'on a déjà vus sur la terre »<sup>80</sup> ; c'est la source de la thématique des ruines ; le concret de ces débris renversés d'édifices anciens qu'il a pu contempler en Orient devient indiscernable du sens figuré de la « ruine » des corps politiques en général..

Mais il y a plus important : le spéculateur associe alors à son analyse, qui restait jusque là d'ordre politique — faisant de l'« incohérence » de la Législation des Turcs la cause de la destruction inévitable de leur empire — une conception très différente, non plus politico-historique, mais plutôt physio- et psycho-historique. Il y aurait dans « le cœur de l'homme et le cours naturel de ses penchants » — dans le « cercle » du désir et de l'« inquiétude » humaine » — la source interne éternelle des vicissitudes des nations, s'il est vrai que l'histoire des peuples révèle l'identité du « cycle » des mœurs des nations et de celui « des mobiles des individus des sociétés »<sup>81</sup>. On trouve ici énoncée en peu de lignes, non seulement ce que l'auteur des *Leçons d'histoire* nommera « l'histoire biographique » — l'analogie des phases de l'histoire d'une nation (ou du genre humain) avec celles du développement d'un individu<sup>82</sup> — mais une conception « physiologique » et psychologique, qui explique les maux civils par la corruption intime des désirs du cœur humain<sup>83</sup>.

La conception psycho-historique n'est pas seulement une opinion person-

nelle de Volney : après tout c'est aux livres VIII et IX de *la République* de Platon qu'il faut rechercher ses plus lointaines origines ; elle était d'autre part une idéologie de l'épistémê de l'histoire au 18ème siècle (on la trouve également chez Mably)<sup>84</sup> ; elle préexistait sans doute chez l'érudit et le philosophe : il y intègre ensuite ses observations et analyses politiques et sociales. Mais les deux genres de discours, le catastrophisme psycho-historique et l'analyse politique ne se recouvrent pas entièrement ; il y a du « jeu ». C'est l'instruction, la réflexion morale à partir de l'histoire (non pas une réflexion dictée par une morale) qui peut réunir l'un à l'autre les deux discours, le « physiologique » à tendance fixiste, et le « politique », qui indique ce qui varie ou ce qui devrait être fait par les hommes. En tous cas, l'auteur a voulu associer dans *les Ruines — l'Avertissement* de la première édition l'indique fermement — à « la théorie des vérités politiques », indispensable en temps de Révolution, la publication de « vérités morales », « fruit d'un amour réfléchi de l'ordre et de l'humanité »<sup>85</sup>.

e) Inventaire des « parties » historiques et non-historiques des *Ruines* :

On va tenter, sous bénéfice d'inventaire, de classer les textes des *Ruines*, selon qu'ils ont directement ou explicitement une teneur historique, ou qu'ils n'en ont apparemment aucune, ou qu'ils sont intermédiaires entre ces deux espèces ou ambigus.

Un tel inventaire peut présenter l'inconvénient de préjuger de la nature de l'historique chez Volney : dans ce cas, par la faute d'une représentation unilatérale de l'histoire — par exemple l'histoire-Science — on risquerait d'écarter des thèmes que l'auteur des *Ruines*, en son temps, n'excluait pas de sa compréhension de l'histoire. Ses vues sur cette discipline étaient moins arrêtées que les nôtres : l'histoire était à naître et restait subordonnée à une réflexion morale et anthropologique totale<sup>86</sup>.

1. On peut accorder qu'il y a un contenu historique, non seulement dans les textes où s'énonce la thématique symbolique générale des « ruines », mais dans un certain nombre de chapitres particuliers : le chapitre IV — « tableau d'instruction » géo-anthropologique — accroche les diversifications nationales et culturelles aux différences géographiques<sup>87</sup> ; le chapitre XII expose, par la bouche étrangement mythologique du Génie des *Ruines*, une leçon de politique extérieure contemporaine, pacifiste, à propos

de la guerre russo-turque — « tableau contrastant des même passions » de servitude et de superstition, et une analyse détaillée des vices du despotisme « oriental »<sup>88</sup> ; le chapitre xv (dont nous avons rappelé l'intertextualité avec *la Sentinelle du Peuple*) met en scène l'agitation populaire, non par un récit mais par un dialogue d'instances symboliques<sup>89</sup>.

2. Par contre, semblent étrangers au discours historique les textes qui soit exposent des discussions de doctrine (comme la très longue exposition des « contradictions religieuses »), soit se présentent sous une forme très « littéraire » (du moins en est-il ainsi pour une conscience qui voudrait opposer de façon sommaire « le littéraire » à l'historique et au scientifique) : les chapitres I et II, souvenirs de voyage réécrits, et invocation aux *Ruines* à la première personne, sont de cette seconde sorte<sup>90</sup>.

On voit la faiblesse de ce genre de séparation entre l'historique et le non-historique : un récit de voyage en première personne est une « histoire », au sens premier du mot et au titre de la biographie ; bien que le narrateur rattache le voyage au savoir historique plutôt qu'aux romans, les affections de sa subjectivité scandent le voyage (comme chez Chateaubriand) et la découverte d'autres sociétés.

Au récit de voyage objectif se superpose une remémoration subjective ; et celle-ci, elle-même, est solidaire d'une comparaison ethno-politique des sociétés turque et française. La remémoration subjective du voyage en Egypte présente dans *les Ruines* un caractère temporel et affectif très ambivalent : le récit procède, à partir du présent de la Révolution pris comme temps de référence<sup>91</sup>, suivant deux directions temporelles inverses entre lesquelles la lanterne magique du souvenir va et vient : le temps passé propre au *Voyage en Egypte et en Syrie* (par exemple les ruines de Palmyre)<sup>92</sup>, et le temps anticipé, angoissant, la conjecture d'un avenir politique agité probable de « la terre natale »<sup>93</sup>.

L'aller-retour de la « méditation », avec ses connotations biographiques, a bien par ailleurs une signification historique générale, puisque, dès *le Voyage en Egypte* et les *Considérations*, le genre du récit de voyage a été intégré aux disciplines anthropologiques et à l'histoire qui en est le nom générique<sup>94</sup>. Les souvenirs du voyageur peuvent, sans s'abolir, mettre leur mélancolie dans la comparaison politique du despotisme ottoman et du

régime politique français<sup>95</sup>.

Les discours du Génie des Ruines eux-mêmes, en ce début du récit — aussi étranges qu'ils soient dans une conception du savoir qui prétendait dissoudre, avec les superstitions, les « fantômes » et autres « événements merveilleux »<sup>96</sup> — ouvrent cependant, sous une forme mythologique, une discussion sur des notions métaphysiques qui touchent à l'histoire : « aveugle fatalité » et « Justice divine » transcendante d'un côté, idée d'une initiative historique « libre » des hommes ou de leur perfectibilité en société de l'autre<sup>97</sup> ; ces conceptions opposées ne peuvent produire que des récits historiques contraires : « roman juif » d'Histoire universelle providentielle<sup>98</sup>, ou observation dans les faits, sur la scène française, des premiers pas d'un « Peuple libre et législateur » — l'historien doit choisir.

3. Il y a enfin des textes dont l'inspiration est presque indécidable : nous songeons particulièrement aux chapitres d'anthropologie « physiologique » (comme dit Kant) : chapitre v : « Condition de l'homme dans l'univers » ; chapitre vi : « Etat originel de l'homme »<sup>99</sup>. Ils présentent une nature humaine animée de mobiles et de besoins sensibles et passionnels fixes, parcourant un cycle de phases de croissance et de déclin nécessaire ; c'est une conception d'« histoire naturelle » tout à fait opposée — en théorie — à celle de la perfectibilité, c'est-à-dire de l'acquisition progressive, par les hommes réunis en société, des biens qu'ils peuvent se procurer.

Pourtant, cette anthropologie physiologique est bien évoquée en vue de la connaissance d'effets dans l'histoire : les mêmes mobiles de la nature humaine déterminent l'activité des hommes dans l'état de société<sup>100</sup>. On a vu plus haut comment, déjà, dans les *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*, le philosophe utilisait la conception psycho-historique, pour juger d'effets réellement historiques.

Au point de vue philosophique, deux tendances des conceptions de Volney devraient intéresser le lecteur contemporain, désabusé de certaines mythologies historiques dogmatiques. Comme Volney n'admet comme vraies sciences que les sciences physiques, il ne croit pas en la réalité d'une Histoire-science ; il envisage, en style empiriste, des « recherches », il observe que l'histoire est une « science pour ainsi dire naissante dans laquelle il

importe surtout de n'admettre rien de systématique »<sup>101</sup>. En outre, il lie l'histoire à la pratique humaine consciente, la connaissance historique à l'art de la Législation et du gouvernement.

Nous nous sommes efforcés de dégager la notion de l'histoire que le jeune érudit provincial et voyageur a poursuivie d'abord, sous d'autres noms, puis dont il a exposé la théorie, avec fermeté et perspicacité dans les *Leçons* de l'an III : celles-ci nous apparaissent à la fois comme un bilan de ses pratiques antérieures et une œuvre programmatique qui ouvre des chantiers d'études inédites.

En tout cas nous n'avons pas lu les textes de Volney seulement pour en détacher, de façon unilatérale, quelques formules frappantes, paradoxales — choisies parce qu'elles paraissent les plus défavorables à l'histoire<sup>102</sup>. Volney n'est pas Valéry, il ne souscrit pas au pyrrhonisme historique<sup>103</sup>. Et l'idéologie post-moderne, qui renonce à la connaissance des dominations contemporaines, n'a guère de titres qui l'autorisent à se recommander de ce maître de la théorie du récit de l'histoire.

HENRY DENEYS (Nice)

NOTES

1. *La loi naturelle-Leçons d'histoire*, présentation par J. Gaulmier, les Classiques de la politique, 1980, 2<sup>e</sup> Séance (p. 90), 4<sup>e</sup> S. (p. 106).

2. *Leçons d'histoire*, ibidem, 6<sup>e</sup> Séance, p. 130.

3. J. Gaulmier note dans *l'Idéologue Volney*, 1951, II<sup>e</sup> P., ch. VI (p. 321-324) à propos des *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* (que Volney rédigea pour la Commission des affaires extérieures) que ce questionnaire de 1795 reprend exactement la division entre état physique et état politique des nations que l'auteur avait suivie dans le *Voyage en Egypte* ; les *Questions intéressantes de la population, l'agriculture et le commerce* de Quesnay, le questionnaire de Michaelis établi pour la mission envoyée par le Roi de Danemark en 1762 en Orient, et les *Notes on Virginia* de Thomas Jefferson (1781-1782) étaient rédigés suivant ce plan.

4. Tels sont les synonymes qu'il indique pour histoire, *Leçons*, 2<sup>e</sup> Séance, p. 91. « Tableau » est un mot qu'il utilise souvent, spécialement dans son grand ouvrage *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* (1803) : le terme relève de l'idéologie de la représentation classique : rassemblement, « recueil » de données diverses, totali-

sation, formant spectacle pour un observateur ; le mot tend plutôt à désigner un état statique durable, mais celui-ci peut être le résultat d'une histoire et d'un conflit de forces. Les « premiers tableaux » des historiens anciens n'étaient que « ramassés confus » (*Leçons*, 4<sup>e</sup> S., p. 106).

5. *Leçons, Avertissement*, p. 88 : l'histoire est une « narration de faits, envisageant les faits eux-mêmes comme un cours d'expériences involontaires que le genre humain subit lui-même ».

6. C'est la notion newtonienne de loi, commune aux empiristes et à Kant : voir la première phrase du ch. premier du livre I de *l'Esprit des lois* de Montesquieu (« Des lois, dans le rapport qu'elles ont avec les divers êtres ») : « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ; et, dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois (...) » (Ed. V. Goldschmidt, Garnier-Flammarion, 1979, tome I, p. 123.)

7. Voir la 4<sup>e</sup> Séance des *Leçons d'histoire* au sujet de « l'utilité politique ou sociale de l'histoire » (p. 112-113). Ce sont les *Questions de statistique* qui disent le plus clairement que l'étude empirique des faits vise à établir des lois qui fournissent au Politique des règles et principes de gouvernement (*Œuvres complètes*, 1821, Bossange frères, fin tome VI, p. 749).

8. Sur les missions assignées à l'Ecole normale de l'an III par la Convention thermidorienne, notamment la formation, par les premiers savants de l'époque, mais accélérés, des professeurs des Ecoles centrales départementales ; sur les conceptions pédagogiques à la fois utopiques et directives de presque tous les révolutionnaires, voir Bronislaw Baczkowski : « Une éducation pour la démocratie, Textes et projets de l'époque révolutionnaire », Garnier, les Classiques de la politique, 1982 : notamment, Introduction, « Former les formateurs », p. 49-50.

9. L'expérience et les souvenirs du Constituant et de l'homme politique s'expriment à travers deux digressions d'inégale importance : — dans la 4<sup>e</sup> Séance des *Leçons* il fait des observations personnelles sur l'architecture et l'acoustique convenant à une Salle pour une Assemblée délibérante (p. 110-112) ; — d'importance beaucoup plus considérable, philosophique et surtout politique, sont la digression et les notes qu'il réserve, dans cette même 4<sup>e</sup> S. à Rousseau (p. 108-109) : ce texte violent à être décrypté. Sa lettre est assez claire : « l'intolérance persécutrice » des « partisans » de Rousseau est opposée au doute salubre des disciples de Voltaire ; Rousseau — réuni par amalgame à l'« évêque Augustin » pour l'autobiographie des *Confessions*, où l'aveu des péchés se renverse en orgueil paranoïaque — est vivement attaqué comme « chef d'opinions » qui aurait inspiré, par toutes les attitudes paradoxales de sa vie, l'intolérance de ceux qui « ces derniers temps » se réclament de lui : vraisemblablement les révolutionnaires de tendance « religieuse » ou théophilanthropique (voir dans *l'Idéologue Volney*, II<sup>e</sup> P., ch. VII, p. 333-334, les remarques de J. Gaulmier sur cette attaque antirousseauiste qui vise l'inspirateur de l'action politique de Robespierre et exprime une préférence voltairienne fort répandue à l'époque). Pour notre part, nous notons que Volney perd de vue qu'il traitait dans les pages précédentes de l'usage des réflexions morales des particuliers (p. 107) dont les

*Confessions* sont un exemple. La digression présente pour lui deux avantages : — il se démarque, après le renversement de Robespierre, des révolutionnaires radicaux (on remarque en effet que les notes\*\* des p. 108-109 qui contiennent ces attaques ne figureraient pas dans la 1ère éd. des *Leçons*, désignée comme texte A dans l'éd. J. Gaulmier-Garnier) ; — il met en accusation un usage politique de l'histoire moralisante, au risque, il est vrai, d'être peu équitable concernant la modernité de l'autobiographie rousseauiste, qu'il renvoie au rayon des écrits religieux...

10. *Voyage en Egypte et en Syrie*, présentation par J. Gaulmier, Mouton, 1959 : Préface : « ...J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'histoire et non aux romans », p. 23.

11. Ibidem, Etat politique de la Syrie, ch. XIX et dernier, p. 413 ; « Pourquoi tant de différence entre des hommes de la même espèce ? (...) Si jadis, me suis-je dit, les Etats de l'Asie jouirent de cette splendeur, qui pourra garantir que ceux de l'Europe ne subissent pas un jour le même revers ? (...) Sous ce point de vue la Turquie est un pays très instructif : ce que j'en ai exposé démontre assez combien l'abus de l'autorité, en provoquant la misère des particuliers, devient ruineux à la puissance d'un Etat... ». L'*Avertissement* mis en tête de la première édition des *Ruines* chez Desenne-Volland-Plassan, d'août 1791 (voir le tome I des Œuvres de Volney au Corpus) recule jusqu'en 1784 au moins le début de la rédaction des textes qu'il réunira dans *les Ruines*, et indique le lien étroit de ce dernier ouvrage avec *le Voyage*.

12. *Leçon*, *Avertissement*, p. 85.

13. Ibidem, p. 84.

14. On voit dans la 7<sup>e</sup> Séance des *Leçons* (inédiée) qu'une partie du public du cours était très réticente aux formules du conférencier les plus sceptiques vis-à-vis de l'histoire.

15. Nous empruntons cette expression à J.-F. Lyotard qui relève dans *la Condition post-moderne*, éd. de Minuit (1979) le discrédit, dans la culture contemporaine, de certains « grands récits de légitimation » (par exemple de celui qui retrace les étapes de la vie de l'Esprit ou de l'émancipation de l'humanité) (p. 84). Ce serait donc la destruction de l'épistémé du récit à laquelle Volney et Hegel ont attaché leur nom. L'anti-hégélianisme est en effet le dénominateur commun, à notre époque, d'une certaine hostilité vis-à-vis de l'histoire. En l'espèce, dans *la Condition post-moderne*, on ne voit pas bien si l'auteur souscrit lui-même aux critères « performatifs » au nom desquels les tenants du savoir positiviste prononcent la faillite du récit dans le savoir...

16. *Leçons d'histoire*, 2<sup>e</sup> Séance, p. 94.

17. Ibidem, 2<sup>e</sup> S., p. 92.

18. Ibidem, 3<sup>e</sup> Séance, p. 99 : ce texte emphatique et très écrit dit que le progrès du savoir historique des modernes doit être un effet nécessaire du progrès de l'état social, qu'il met en déroute les « monstres », mais aussi qu'il faut le payer de la fuite du « merveilleux »...

19. Ibidem, 1<sup>e</sup> Séance, p. 87 et 2<sup>e</sup> S., p. 91-92 : « Si les faits racontés ressemblent à l'ordre connu de la nature, s'ils sont dans l'ordre des êtres existants ou des êtres possibles, ils acquièrent déjà pour l'historien la vraisemblance et la probabi-

lité ».

20. Ibidem, 3° S., p. 95-97 : Hérodote est vanté à la fois pour l'honnêteté directe de son témoignage (2° S., p. 92) et comme maître de la méthode « dramatique et systématique » (6° S., p. 128).

21. Ibidem, 6° Séance, p. 127-133 : bien que cet exposé des différentes méthodes pour traiter l'histoire donne la préférence à l'« histoire biographique d'un peuple » et à l'« étude physiologique des lois d'accroissement et de décroissement de son corps social » — histoire « analytique et philosophique » qu'il estime avoir pratiquée dans le *Voyage en Egypte* et dans les *Ruines* — les autres méthodes sont présentées comme légitimes et possèdent leur objet propre, original. — On trouve un exposé analogue des droits propres des diverses sortes d'histoire dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel (Introduction, éd. J. Gibelin, Vrin, 1946, p. 17-28) : le « philosophe de l'histoire » connaissait les *Leçons* de Volney et pensait lui aussi que l'histoire était remplie de ruines... Hegel enseignera vers 1820 une histoire « générale, philosophique et mondiale » que sûrement l'empirisme de Volney aurait rejeté du côté de l'histoire universelle à la Bossuet... On peut cependant remarquer, chez Hegel comme chez Volney, que les formes les plus médiatisées de l'histoire, l'histoire « réfléchissante » et l'histoire « analytique » ne suppriment ni ne disqualifient la première forme d'histoire, « l'histoire originale » (celle dont l'historien a été témoin et acteur direct, dit Volney). Comme l'écrit un commentateur de Hegel, « sans histoire originale, il n'y aurait pas d'histoire du tout » J. d'Hondt (*Hegel philosophe de l'histoire vivante*, 4° P., ch. 1, L'histoire originale, p. 351-353) : le philosophique n'est pas l'anéantissement du concret, il permet un retour au concret, mais compris à travers les médiations dont celui-ci est résultat. L'auteur des *Leçons* est en théorie beaucoup plus empiriste, mais on a vu que l'observation qu'il recommande est « raisonnée »

22. *Leçons*, 2° S., p. 90.

23. Ibidem, 4° S., p. 113.

24. Ibidem : la présente formule de la 4° Séance, p. 114, précise ce que visait le propos violent mais vague de l'*Avertissement* des *Leçons* : « ébranler le respect pour l'Histoire, passé en dogme dans le système d'éducation de l'Europe » (p. 84) : la complicité de l'histoire « universelle » et de l'histoire ancienne pour imposer à la société moderne des modèles moraux ou religieux obsolètes et dangereux, leur incapacité à former l'esprit scientifique et pratique.

25. Ibidem, 5° S., p. 115-119 : « l'utilité politique et sociale » de l'histoire, aussi réelle soit-elle, ne détermine donc pas la vérité de l'histoire comme savoir : le conférencier ne donne nullement son accord à une histoire patriotique édifiante ; il n'est donc pas utilitariste.

26. Ibidem, 4° S., p. 108-109 et 6° S., p. 142-144 : voir supra notre note sur les significations de cette attaque antirousseauiste.

27. Ibidem, 5° S., p. 125 : Voir Mably, éd. du Corpus : « *De la manière d'écrire l'histoire* », 1° Entretien : « Dès que l'historien se sera instruit de cette politique de la nature, il aura un fil pour conduire sa marche et l'empêcher de s'égarer » (p. 278).

28. L'opinion de Stendhal au sujet de l'histoire romaine est assez différente de

celle de Volney : « L'histoire romaine du cotonneux Rollin, malgré ses plates réflexions, m'avait meublé la tête de faits d'une solide vertu » (« basée sur l'utilité et non sur le vaniteux honneur des monarchies »), *Œuvres intimes II*, Pléiade (1982), *Vie d'H. Brulard*, ch. xx, p. 717.

29. *Leçons d'histoire*, 6<sup>e</sup> S., p. 130, citée au début de notre étude.

30. *Journal des Savants*, janvier 1792, p. 23 et p. 29-33.

31. Voir J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, 1<sup>o</sup> partie, ch. III, p. 34-38. — Sur la critique religieuse chez d'Holbach et Volney, voir M.-H. Cotoni : « *L'exégèse du Nouveau Testament dans la philosophie française du 18<sup>e</sup> siècle* », The Voltaire foundation, Oxford, 1984, II, 3 : « D'Holbach et son cercle ou les croisades contre la Croix » : il était « d'après Meister un des hommes les plus universellement savants » (p. 274), mais ses goûts « ne semblent pas le porter vers l'exégèse la plus sérieuse : les discours anglais, nourris souvent d'une remarquable érudition mais toujours fondée sur une certaine philosophie de l'histoire et des religions, l'attirent plus que les travaux, d'une sèche rigueur, des philosophes allemands » (p. 277). Relevant la faiblesse de ses contributions à l'exégèse proprement dite, l'auteur dit que d'Holbach a une « vision réductrice » de celle-ci et n'admet aucun sens « mystique » des textes religieux qui ne relève de l'obscurité inintelligible ou de l'imposture : « cette simplification systématique atteint son apogée dans la présentation du prêtre imposteur, despote, source du mal moral, social et politique (...). On peut s'interroger sur les limites d'un esprit épris de concret au point de prêter une forme corporelle — et ecclésiastique — à des forces obscures, sur le risque de voir la lucidité politique entamée par ce transfert » (p. 280). — L'auteur mentionne Volney, p. IV, « Les orientations de l'exégèse du Nouveau Testament à la fin du 18<sup>e</sup> siècle » comme simple disciple de Dupuis et tenant de « la désacralisation des fables... par le moyen de l'astronomie » (p. 385-387).

Il y a en tout cas chez Volney — du premier Mémoire aux *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* — constance de la méfiance à l'égard des « impostures » de la caste sacerdotale : le texte le plus caractéristique, à cet égard, est *l'Histoire de Samuel ou du Sacre des Rois* (1819) que M.-H. Cotoni ne mentionne pas : il présente une théorie politique et non astronomique de la religion : « le caractère essentiel du prêtre en tout pays » est de se présenter en « médiateur » entre les hommes et Dieu ; il met son « art de faire des illusions » au service de sa volonté de pouvoir (*Œuvres*, *Hist. Samuel*, éd. Firmin Didot, IV, p. 601-602).

32. La volonté d'exactitude de Volney (« le plus beau idéal dans le genre de la statistique » ironisera cette mauvaise langue de Sainte-Beuve à propos du *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, 1803), le caractère philosophique de son sujet contrastent avec certaines idéalizations des *Lettres sur l'Egypte* de Savary (1785-1786) : celui-ci avait vanté les jardins de Rosette et du Kaire ; Volney, au contraire : « l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turks » (*Voyage*, I, XIII, *Tableau résumé de l'Egypte*, p. 148).

33. On ne saurait confondre l'ouvrage philosophique de Volney avec des textes d'origine diplomatique de l'époque, consacrés au Moyen-Orient, p. ex. celui du baron

de Tott, agent de renseignement de la monarchie. Celui-ci avait déjà, en 1776, présenté ses informations sur l'empire ottoman suivant la division : état physique/politique. — Voir dans J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, v, 1<sup>o</sup> P., ch. IV, p. 48-56, l'hypothèse suivant laquelle une mission officieuse aurait pu être confiée à Volney au Moyen-Orient par Vergennes et les adversaires de la politique de démembrement de l'empire ottoman, parallèlement à la mission secrète du baron de Tott. Ce dernier avait conclu en faveur d'une politique très interventionniste ; Volney, dans *les Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*, conseillera également l'alliance russe mais la non-intervention (*Œuvres*, éd. Firmin Didot, 1837, 771 2<sup>o</sup> colonne-772 2<sup>o</sup>).

34. *L'Histoire de Samuel ou du Sacre des Rois*, p. 596-597.

35. *Préface*, placée en tête de la 1<sup>ère</sup> édition de l'ouvrage, p. v-vii, datée d'octobre 1786, publiée chez Volland et Desenne en 1787, et reproduite dans l'édition présentée par J. Gaulmier, Mouton, p. 21-23 : « Il y a cinq ans qu'étant assez jeune encore »... Dans la *Préface* du *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, en 1803, il se souviendra avec nostalgie de « cette alacrité, cette confiance en autrui et en soi qu'inspire la jeunesse »... (F. Didot, *Préf.*, p. 630, colonne 1.

36. *Voyage en Egypte et en Syrie*, *Préface*, p. 21 : on remarque la notation positive du moyen financier.

37. *Ibidem*, p. 22.

38. J. Gaulmier désigne très précisément ce que combat Volney : il a « présents à l'esprit à la fois les traditions juives dont l'ensemble compose "l'histoire sainte" et les hadith dont les Arabes font l'une des bases essentielles de leur reconstruction du passé », *L'Idéologue Volney*, 2<sup>o</sup> P., ch. VII, p. 330.

39. *Avertissement des Leçons d'Histoire*, p. 84 — et *Préface des Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, éd. F. Didot, 4<sup>o</sup> ligne, p. 310.

40. *Voyage...*, *Préface*, p. 22-23. — Voir infra notre analyse des *Considérations sur la guerre des Turcs...* de 1788.

41. Sur Hérodote, type de l'historien témoin direct, comme Volney veut être lui-même à l'intérieur de son projet philosophique, voir : *Voyage*, II, ch. XVIII, p. 397 — Sur les conceptions de Buffon et Montesquieu, ch. XIX, De l'état politique de la Syrie, p. 401-402.

42. *Leçons*, *Avertissement*, p. 84 : « ce que chaque homme possède de préjugés et d'idées fausses vient d'autrui »...

43. *Voyage en Egypte et en Syrie*, p. 25.

44. *Ibidem*, *Préf.*, p. 23.

45. Ils ont été remarquablement dégagés, pour le *Voyage en Egypte* précisément, par S. Moravia, *Il pensiero degli Ideologues*, *Scienza e filosofia in Francia* (1780-1815), Florence, 1974, « Volney et l'analyse géo-anthropologique de la réalité, p. 599-601).

46. *Questions de statistique à l'usage des Voyageurs*, *Œuvres complètes*, Bossange frères, 1821, fin tome VI, p. 749.

47. Cette conception de la totalité sociale est implicitement présente dans le précepte méthodologique de la 4<sup>o</sup> Séance des *Leçons* : « recueillir (...) tous les faits rela-

tifs à l'organisation des sociétés » (p. 112), autant que dans la méthode de l'histoire « analytique ou philosophique » qui « embrasse un corps politique dans toutes ses parties » (6<sup>e</sup> S., p. 130). — Sur l'explication climatique de l'esclavage par Montesquieu, voir note 54 ci-dessous.

48. *Voyage*, Etat politique de la Syrie, ch. III : Des peuples agricoles de la Syrie, et II, Des Maronites, p. 222-227.

49. *Ibidem*, II, Etat politique de la Syrie, ch. IV : Précis de l'histoire de Dâher, p. 260-261.

50. Ce sont les mêmes guerres tribales et l'état d'anarchie, la loi de la vengeance particulière qui règnent, selon Volney, aussi chez les Corses et les Sauvages, à défaut d'une autorité publique : voir *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, article V, Observations générales sur les Indiens ou Sauvages..., éd. F. Didot, p. 716, 2<sup>e</sup> fin (avec en note la référence à son séjour en Corse...).

51. *Voyage en Egypte et en Syrie*, ch. XIV, De l'influence de la religion : « qui-conque lira le Cōran sera forcé d'avouer qu'il ne présente aucune notion ni des devoirs des hommes en société, ni de la formation du corps politique, ni des principes de l'art de gouverner, rien en un mot de ce qui constitue un code législatif », p. 371 et 372.

52. *Voyage en Egypte*, Etat politique de la Syrie, XV : « De la propriété et des conditions » : « Les sultans s'étaient arrogé, à titre de conquête, la propriété de toutes les terres en Syrie, il n'existe pour les habitants aucun droit de propriété foncière et même mobilière : ils ne possèdent qu'en usufruit », p. 375.

53. *Ibidem*, Syrie, ch. XIX et dernier, « Des habitudes et du caractère des habitants de la Syrie », p. 399.

54. L'explication climatique ou géographique de l'esclavage est exposée par Montesquieu dans *De l'esprit des lois* (1748), voir éd. V. Goldschmidt, Garnier-Flammarion, 1979 : « Comment les lois de l'esclavage civil ont du rapport avec la nature du climat », tome I, ch. 6, p. 394 : « Il est temps de chercher la vraie nature du droit de l'esclavage. Il doit être fondé sur la nature des choses : voyons s'il y a des cas où il en dérive ». — Ce texte a été récemment commenté par G. Benrekassa, dans « *Montesquieu, la liberté et l'histoire* », le Livre de Poche, Essais, n<sup>o</sup> 4067, 1987, ch. VII, « Nature des choses et histoire », p. 153-170.

55. *Voyage*, Syrie, ch. XIX, p. 399 — Les textes et conceptions en cause de Montesquieu, Buffon, Helvétius, et la référence à une causalité circulaire sont présentés dans une précédente étude, très complète, de G. Benrekassa, dans « *La politique et sa mémoire* », Théorie des climats et politique naturelle : le déplacement matérialiste de l'objet du savoir politique, Payot, 1983 (p. 228-229).

56. *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes* (1788) *Œuvres*, éd. Firmin Didot, p. 762, (1<sup>o</sup> colonne) (nous indiquons, pour chacun des textes que nous citons, la colonne de la page où il se situe).

57. *Ibidem*, p. 753, 2<sup>o</sup> : c'est un emploi nouveau de la notion de « méditation », chargée de métaphysique, en matière politique : Rousseau déjà l'avait mobilisée, dans son *Second Discours*, pour certaines conjectures sur l'état originel de la nature humaine. *Les Ruines* seront une « méditation sur les révolutions des empires ».

58. *Voyage*, ch. XIX, fin : « Sous ce point de vue la Turquie est un pays très instructif... », p. 413-414.

59. *Considérations sur la guerre des Turcs*, p. 753, 2° : il conviendrait de vérifier dans quelle mesure cette notion des « conjectures » a pu être influencée par les conceptions de Condorcet sur l'application du calcul des probabilités dans les sciences sociales ; Destutt de Tracy est plus réservé sur son intérêt : voir *Eléments d'idéologie*, II<sup>e</sup> section, *Traité de la Volonté et de ses effets* (1818), Slatkine reprints, Supplément à la première section, p. 35-44. — Les conjectures dont *les Considérations* présentent un exemple, désignent un calcul des chances, en vue d'une décision politique dans le présent ; elles sont donc l'antithèse de celles que Rousseau formule, dans le *Second Discours*, suivant un emploi théorético-hypothétique de l'imagination, sur la condition *passée* des hommes.

60. *Considérations sur la guerre des Turcs...* : la 1<sup>ère</sup>, p. 754 à 762, la seconde, p. 762 à 774.

61. *Ibidem*, p. 754, 1°.

62. *Ibidem*, p. 755, 2°.

63. *Ibidem*, p. 758-761 : on ne peut que noter le ton peu « révolutionnaire » de toute cette analyse politique, au demeurant remarquable : non seulement elle est destinée aux sphères dirigeantes de la diplomatie monarchique française (même si la brochure n'a pas sollicité le privilège royal et a été imprimée à Londres) ; elle est également fort accommodante avec le servage russe : Catherine II ne s'y trompera pas, qui fera parvenir une médaille d'or au philosophe.

64. *Ibidem*, p. 754, 2°.

65. L'auteur des *Considérations* voit deux raisons en faveur d'une politique davantage pro-russe au Moyen-Orient, la première d'intérêt, la seconde morale (la morale n'est pas contraire à l'intérêt). En premier lieu, d'après le calcul des forces politiques et morales auquel on a procédé, l'événement, en l'état des forces — supposées constantes — ne peut qu'être à nouveau favorable à la puissance russe, comme il l'a été durant la guerre, en 1774. En outre, « sa religion et ses mœurs nous présentent des rapports bien plus voisins que l'esprit fanatique et haineux de la Porte » (*ibidem*, p. 762 : 1°). L'observateur politique, se plaçant en position de conseiller diplomatique du Prince, lui recommande le choix le plus prudent : ne pas intervenir dans la guerre russo-turque qui peut reprendre (même en Egypte, proie tentante pour les tiers) (*ibidem*, p. 771, 2°-772- 2°), jouer à fond la liberté du commerce dans la région par l'entremise de commerçants juifs, grecs et arméniens (p. 769-770) ; et profiter de la paix ainsi obtenue pour entreprendre les réformes intérieures des finances et des lois qui peuvent mettre la France à l'abri des « immenses » révolutions, qui selon la prédiction de certains (l'abbé Raynal non cité ?) doivent renverser tout le système colonial (*ibidem*, p. 773-774).

66. Le Corpus des Œuvres de philosophie en langue française fait œuvre de divulgation utile en comprenant, dans le premier des deux tomes d'*Œuvres de Volney prévus*, la première édition des *Ruines*, chez Desenne, Volland, Plassan, datant d'août 1791, qui, à défaut de manuscrit, constitue un premier état du texte, comportant un

*Avertissement* et des textes qui disparaissent dans les éditions ultérieures.

67. Voir par exemple les ch. XI-XII, qui présentent, le premier, « les causes générales des révolutions et de la ruine des anciens états », le second, un tableau de la guerre russo-turque et des abus qui doivent conduire tout régime de despotisme — et pas seulement l'empire ottoman — à sa ruine. — Toutes nos citations de cet ouvrage seront prises dans l'édition des *Ruines*, présentation de J. Tulard, collection Ressources, Slatkine, Paris-Genève, 1979, p. 70-76.

68. Nous avons consacré aux *Ruines* une précédente étude : H. Deneys : « Révolutions sur la scène de l'histoire selon Volney » dans l'ouvrage collectif : « Philosophie(s) de la Révolution française, Représentations et interprétations », Vrin, 1984 (p. 33 à 107).

69. *Voyage en Egypte et en Syrie*, ch. XIX et dernier, p. 413-414 : en réalité c'est « l'abus d'autorité (...) provoquant la misère des particuliers » qui est en question en cette fin du Voyage : celui-ci, opposé aux romans, n'en contient pas moins sa part de fable persane...

70. *Ibidem*, ch. XIV, Des Ruines et des Pyramides, p. 151-157 : ce sont des Pyramides très politiques (Versailles ?).

71. *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*, ch. I et II, p. 7-9.

72. *La Sentinelle du Peuple*, n° 1, Rennes, 10 novembre 1788, s.l. in-8°, B.N. Lc 2 100 (voir le 1<sup>er</sup> tome des *Œuvres* de Volney au Corpus) : le titre complet continuait : « ...« composant le Tiers-Etat de la Province de Bretagne, par un Propriétaire en ladite Province », p. 3.

73. *Les Ruines*, ch. XV, p. 95 : le n° 1 de *la Sentinelle du Peuple*, p. 6-7 mettait dans la bouche des représentants des métiers utiles la déclaration suivante : « En examinant ce que nous sommes, je me suis aperçu que tous les arts utiles et nécessaires à la vie étaient concentrés parmi nous pendant que les nobles n'en savent pas un » etc.

74. R. Barny ouvre une piste intéressante de lecture des pamphlets — qui concerne bien le discours de l'histoire — en relevant les textes qui opposent, aux titres anciens, variables et controversés de la noblesse, qui ne pourraient être justifiés que par « une érudition ténébreuse », la nature essentielle et permanente des droits des hommes dans l'état de société : voir « Les pamphlets de Volney (1788-1789) » dans l'ouvrage collectif « Volney et les Idéologues », Presses de l'Université d'Angers, 1987 p. 20-21.

75. On a trop dit que *les Ruines* étaient un ouvrage « littérairement » mal composé : J. Gaulmier lui-même, éminent historien du texte de Volney : « Avec un sujet qui pouvait séduire l'imagination et avec une conception du monde d'une incontestable ampleur, Volney n'a pas réussi à construire un ensemble équilibré. Son livre paraît une suite de morceaux », *L'idéologue Volney*, n° P., ch. 2, p. 203 : quel ouvrage n'est pas composé de « morceaux » et ne relève pas, dans sa composition, de l'utilisation des restes ?...

76. *Les Ruines*, 1<sup>ère</sup> édition d'août 1791, « Volney, Député à l'Assemblée Nationale de 1789 », *Avertissement*, p. VII : « Le projet de cet ouvrage remonte à une

époque déjà reculée, puisqu'il date de près de dix ans. L'on en voit des traces sensibles dans la Préface et la conclusion du *Voyage en Syrie* publié en 1787. »

77. *Les Ruines*, éd. Ressources, ch. II, p. 11.

78. Cette psycho-genèse des révolutions est exposée, dans *les Ruines* notamment aux ch. III (p. 16) et XI (« Causes générales des révolutions et de la ruine des anciens états »), p. 46-47.

79. *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*, p. 757-758.

80. Ibidem, p. 757, 2<sup>o</sup> colonne fin-début p. 758, 1<sup>o</sup>.

81. Ibidem, p. 758, 1<sup>o</sup> colonne, 2<sup>o</sup> et en entier.

82. *Leçons d'histoire*, 6<sup>o</sup> Séance : « l'histoire biographique d'un peuple et l'étude physiologique des lois d'accroissement et de décroissement de son corps social » est donnée comme la méthode caractéristique de la quatrième façon de traiter l'histoire, « analytique ou philosophique », p. 130.

83. Dans ce texte des *Considérations*, les désirs du cœur humain semblent ne produire que des effets catastrophiques. Au contraire, au ch. VI des *Ruines* (« Etat original de l'homme ») l'amour de soi et les besoins qui « suscitent l'industrie » (bref l'égoïsme actif) sont désignés comme la source de tous les biens accessibles par l'activité des hommes en société (ch. VI, p. 30) ; c'est seulement l'inversion de cet amour de soi en cupidité insatiable et corrompue qui est « source des maux des sociétés », ibidem, ch. VIII, p. 34-35.

84. Selon son moralisme constant, Mably veut que son historien s'inspire dans ses jugements, non de « la politique des passions » (qui correspondrait assez au fatalisme psycho-historique de Volney) mais de « la politique de la nature », *De la manière d'écrire l'histoire*, éd. du Corpus, 1<sup>o</sup> Entretien, p. 275 et suivantes.

85. *Première édition des Ruines*, Avertissement, p. VIII-IX.

86. Le ch. IV montre le voyageur « élevé » dans les airs jusqu'à un observatoire idéal d'où il embrasse, en une vue totalisante, avec leurs sites géographiques, la diversité des nations, leurs activités passées et présentes, etc. Cette « exposition » lui découvre un « tableau d'instruction » total (p. 26).

87. Ibidem, p. 19-26 : la 5<sup>o</sup> Séance des *Leçons* expliquera : « Sans un aperçu de géographie, on ne sait où placer les scènes de l'histoire, qui flottent dans l'esprit comme les nuages dans l'air », *Leçons*, p. 120.

88. Ce ch. XII (ibidem p. 58-76) prouve l'intertextualité de parties des *Ruines* avec les *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*.

89. *Les Ruines*, ch. XV : « on voit un peuple innombrable s'agiter et se répandre à flots dans les rues et les places publiques », p. 93. Les personnages de ce théâtre social, désignés avec des majuscules sont : le Peuple/les Privilégiés, les Nobles, les Prêtres ; ces derniers font la leçon au Peuple : « Vivriez-vous sans dieux et sans rois ? » (p. 98). Cette réplique découvre la liaison existant entre les questions politiques et la longue discussion des doctrines métaphysiques et religieuses, du ch. XX à XXIV.

90. Ibidem, ch. I : « Le Voyage », ch. II « La Méditation ».

91. L'*Avertissement de la 1<sup>ère</sup> édition des Ruines* dit au fond que la conjoncture

de la Révolution, qui appelle l'engagement du Citoyen et la réflexion morale de l'écrivain, constitue le présent de référence de toute la complexe narration temporelle.

92. *Les Ruines*, éd. Ressources, ch. 1, p. 3. Dans son édition du *Voyage*, J. Gaulmier dit que Volney n'a pas visité Palmyre (Mouton, p. 323, note 6).

93. *Ibidem*, ch. II, p. 11 : « Ce nom d'une terre natale éveilla en moi le sentiment de la patrie (...). J'arrêtais toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée » (il y a donc également un mouvement du souvenir entre l'après et l'avant-voyage).

94. *Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes* : « donc, par les mêmes raisons, les Russes battront les Turcs dans cette guerre, comme ils les ont batus dans la dernière », p. 755, 1<sup>o</sup> colonne. Comme le voyageur déduisait, du calcul des forces des deux empires qui s'étaient affrontés dans le passé récent, la prévision de leur avenir historique, dans la narration des *Ruines*, il s'exprime comme s'il lisait les prodromes de l'avenir révolutionnaire de son pays dans les servitudes de l'empire ottoman — mais il le dit après l'événement, en 1791 !

95. *Les Ruines*, ch. II, p. 10-12.

96. Nous songeons au texte extraordinaire de la 3<sup>o</sup> Séance des *Leçons d'Histoire* : lorsque les peuples « arrivent aux siècles où se développent les sciences et les arts, on voit la foule des événements merveilleux, des prodiges et des monstres de tout genre, disparaître devant leur lumière, comme les fantômes, les larves et les spectres, dont les imaginations peureuses et malades peuplent les ténèbres et le silence de la nuit, disparaissent devant l'aube du jour et les rayons de l'aurore » (p. 99). Rappelons que la nuit et les fantômes désignent les récits religieux et superstitieux, et « la lumière de l'aurore », le récit de l'histoire des Modernes, progressant du même pas que les progrès de l'état social...

97. Le ch. III (« Le Fantôme ») (la critique par le Génie des fictions du fatalisme et des décrets d'une Providence incompréhensible, p. 12-19) et les ch. XII-XIV-XV-XVI (la Révolution d'un Peuple libre et législateur, la perfectibilité humaine) (p. 77-102) sont donc liés. — On peut remarquer que l'auteur a tenu à formuler sa vision psycho-historique du monde, par une phrase, dès le ch. III : la source des maux des hommes « n'est point cachée au sein de la Divinité ; elle réside dans l'homme même ; il la porte dans son cœur » (p. 16). Elle contredit donc l'idée mythologique d'une Providence transcendante à l'histoire ; mais contredit-elle le fatalisme physiologique ?...

98. Volney désignera par ce mot voltairien, à la fin de sa carrière et à l'époque de la publication des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, l'histoire sainte à la Bossuet, centrée sur une succession de Peuples élus : « Je fais un dernier volume de recherches sur les Egyptiens ; il y a de ma part combat à outrance contre tous les compilateurs depuis 200 ans. Si j'ai raison, ils iront tous chez l'épicier, y compris le roman juif de Bossuet tant prôné et le moindre de tous. Mais il faudra du temps pour juger ce procès » (*Lettre à Bérard du 26 déc. 1814*, Collection Parent de Rosan, XII, fr. 191, publiée par J. Gaulmier dans *l'Idéologue Volney*, p. 524). voir ce texte à la fin du présent n<sup>o</sup> de Revue.

99. *Les Ruines*, p. 26-31.

100. Ibidem, ch. VII, « Principes des sociétés », p. 31 ; ch. VIII, « Source des maux des sociétés » : son explication suppose une inversion de l'amour de soi naturel bienfaisant en cupidité économique insatiable (p. 35) qui produit des privilèges d'un côté, la servitude de l'autre (ch. XI : « causes générales des révolutions et de la ruine des anciens états », p. 46 et suiv.).

101. *Leçons d'histoire*, 5<sup>e</sup> Séance, p. 123 ; 6<sup>e</sup> Séance, p. 131, 132, 133.

102. Corrado Rosso écrit dans son étude : « De Volney à Melchiorre Delfico : l'Histoire, une discipline aussi inutile que dangereuse », dans le volume collectif : *Volney et les Idéologues*, Presses de l'Université d'Angers, 1988 : « Le procédé de Volney relève de l'anti-phrase : pour abolir l'histoire, Volney enseigne l'histoire (ou la méthode pour l'enseigner) » (p. 345). Il nous semble qu'il fait l'inverse et ne choisit pas entre le pour et le contre de l'histoire : il enseigne la pratique de l'histoire *en* condamnant ses abus.

103. P. Valery se dit, dans *Regards sur le monde actuel*, tout disposé « à jouir de ces beaux fruits de l'art historique », mais lui reproche l'influence qu'il a sur la politique (*Œuvres*, tome II, Pléiade, p. 917) ; au contraire Volney montre comment l'histoire fournit ses principes à l'art politique. P. Valery prétend que « l'Histoire justifie ce que l'on veut » (ibidem, tome II, De l'Histoire, p. 935) alors que Volney la conceptualise comme récit d'expériences morales et sociales nécessaires des peuples et du genre humain (*Leçons*, 4<sup>e</sup> Séance, p. 113). L'empirisme de Volney, très hostile à l'égard des mythologies historiques, ne débouche pourtant pas sur un scepticisme, mais sur une légitimation du caractère *probable* du savoir et de la pratique de l'histoire.

---

Géographie, Histoire et Langue  
dans le *Tableau du climat et du sol  
des Etats-Unis*.

« J'ai pensé que le genre des voyages appartenait à l'histoire et non au roman », *Voyage en Egypte et en Syrie*.

Le voyage de Volney aux Etats-Unis est inextricablement lié à un double traumatisme historique. Parti de France en 1795, devant le « spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution » — c'est en ces termes que Volney évoque dans la *Préface* du *Tableau* le traumatisme de la Terreur, marqué pour lui par un emprisonnement à la Conciergerie — l'Amérique lui apparaît alors, comme à beaucoup d'autres voyageurs « en délicatesse » avec la Révolution ou avec eux-mêmes, comme la terre de « l'avenir »<sup>1</sup>. Soit, selon l'idéologie « bourgeoise » de Thermidor, comme une terre à la fois propice à la propriété, et à la liberté de l'individu : « l'avenir pacifique et riant des Etats-Unis, ... la facilité à devenir propriétaire, à raison de l'immense étendue des terres à peupler ; de la nécessité et des profits du travail ; de la liberté des personnes et de l'industrie, de la douceur du gouvernement fondée sur sa faiblesse même ; par tous ces motifs, j'avais pris la résolution de rester aux Etats-Unis »<sup>2</sup>. Mais une « épidémie d'animosité contre les français » force Volney à rentrer en juin 1798 en France — où il réorganise ses carnets de voyage qui seront finalement publiés sous le titre de *Tableau du Climat et du Sol des Etats-Unis* en 1803, au pire moment politique pour lui, sous le Consulat à vie qu'il ne peut ni ne veut défier<sup>3</sup>.

Le déchirement qui est au cœur de ce texte — dont la marque la plus visible est la rupture ou le hiatus entre les deux parties principales dont il est composé (*Tableau/Eclaircissements*) — n'est pas sans doute étranger à ces circonstances de l'Histoire<sup>4</sup>.

Dans la *Préface* du *Tableau*, Volney annonce un plan à double face ou à double étage (géographie physique/humaine) — conformément à l'ordre qu'il avait suivi dans le *Voyage en Egypte et en Syrie* qui distinguait et mettait en rapport à la fois « état physique » et « état politique » des nations : « Je posais d'abord pour base le climat et le sol ; puis suivant la méthode que je crois la plus riche en résultats (celle par ordre des matières)... la quantité de

la population ; sa répartition... sa distribution en genres de travail et d'occupations, les habitudes, c'est-à-dire les mœurs... la combinaison de ces habitudes avec les idées et préjugés de l'origine première »<sup>5</sup>. Or ce plan n'est pas respecté, puisque la seconde partie, la partie socio-anthropologique n'a jamais été publiée « et sans doute n'a jamais été rédigée », et se réduit, outre la *Préface*, à une série de cinq articles éclatés et inachevés composant les *Eclaircissements*<sup>6</sup>.

Si la nature physique des Etats-Unis ne devait être au départ qu'un exemple du substrat des sociétés humaines — « l'impassible théâtre » — le substrat devient le tout, tandis que le haut historique et politique de la pyramide se réduit à des fragments inachevés — en sorte qu'est brisée l'unité dialectique société/nature qui est le cadre idéologique du discours de Volney depuis le *Voyage en Egypte et en Syrie*<sup>7</sup>. Les trois parties inégales dont est composé le *Tableau* : *Préface*, *Tableau*, *Eclaircissements*, sont peut-être l'indice d'un effritement du modèle idéologique de l'unité anthropo- et socio-physique (ou culture/nature) global<sup>8</sup>. Ainsi, l'inachèvement du texte n'est pas seulement imputable à des causes extérieures — à la maladie de Volney de 1803, ou bien encore à l'obligation de réserve en matière politique à laquelle il est tenu vis-à-vis de son illustre ami Jefferson — mais, comme nous essaierons de le montrer, à des contradictions secrètes inhérentes à sa définition même de la « nature » américaine<sup>9</sup>. Implicitement, aux chaos de l'histoire humaine, le *Tableau* va tenter de substituer la positivité d'une « histoire naturelle », d'un espace géographique ordonné, structuré, entièrement lisible pour le voyageur-savant. Si dans un premier temps Volney tente de fuir les vicissitudes de l'histoire révolutionnaire européenne dans la géographie nous tenterons de montrer comment on assiste bientôt à un retour de cette histoire au lieu même où le discours géographique tente de l'occulter.

### **La géographie entre Histoire naturelle et histoire**

L'ouvrage s'ouvre sur une déclaration d'intention : opposer la vérité d'un discours scientifique fondé sur l'observation directe et l'analyse des faits aux idéalizations romanesques<sup>10</sup>. Mais ce projet se double d'un autre mouvement, moins déclaré, qui vise à opposer au chaos de l'histoire révolutionnaire, qui a entraîné puis frappé Volney, la vérité matérielle et donc comme immuable de l'ordre naturel..

Cependant l'opposition entre la France et les Etats-Unis n'est pas une opposition entre un lieu qui serait celui de l'histoire (la France révolutionnaire), et un autre qui serait celui de la non-histoire, d'un ordre éternel, naturel venu de Dieu (les Etats-Unis). Pour Volney la nature américaine est la scène d'une autre histoire, soumise autant que l'autre à d'autres « révolutions », cataclysmes, ruptures, bref à une histoire de la nature qui ne saurait être un livre de Dieu<sup>11</sup>. La composition du *Tableau*, selon un mouvement qui va du visible à l'invisible, soit de « la physionomie du territoire des Etats-Unis » à « la structure du sol », de la surface aux profondeurs, soit du « climat et système des vents » jusqu'aux « maladies », témoigne de cet enfoncement régressif du discours dans cette épaisseur d'histoire enfouie au sein des volcans, des fleuves et des roches — voire même des plantes et des corps. Ainsi, quasiment silencieux sur l'histoire sociale contemporaine des Etats-Unis (excepté dans la *Préface* et dans les *Eclaircissements*), le récit va de « l'analyse de la diversité de la structure intérieure du sol » (chap. 4) et « des lacs anciens qui ont disparu » (chap. 5), aux traces, signes, accidents, blessures, cicatrices, « veines », « sillons », « sédimentations » du paysage du sol américain, témoins des formidables transformations et activités souterraines du sol. C'est d'abord le fossile qui permet d'effectuer cette remontée jusqu'à l'histoire dramatique mais silencieuse du sol. L'auteur soumettra, par la suite, des « pierres roses-violettes pétries de coquilles », qu'il a recueillies avec soin à Cincinnati « sur la seconde banquette de l'Ohio », à l'illustre naturaliste Lamarck, ami des Idéologues<sup>12</sup>. L'auteur du *Système des animaux sans vertèbres* y voit des « ténébratures fossiles entassées et sans ordre », des coquillages « pélagiens » de la même famille que les Ammonites : la nature n'est plus définie comme l'ordre ou la hiérarchie d'un cosmos, mais comme une série d'accidents, fractures, entassements, un mobilisme, un désordre sans fin. L'hypothèse de Lamarck sera en effet que les régions continentales des Etats-Unis, où ont été trouvés ces fossiles, « ont fait autrefois partie du fond des mers »<sup>13</sup>.

On se souvient que, dans le *Telliamed* (1755), Benoit de Maillet — s'appuyant seulement dans ses conjectures sur la découverte de coquillages et de poissons fossiles dans les terrains actuels — avait exposé un système géologique du retrait des mers et d'assèchement des montagnes et des sols ; une échelle de temps longue pour ces processus, dépassant la durée étiquée des récits du déluge et de la genèse ; une biogonie plaçant l'origine de tous les êtres vivants — y compris l'homme — dans les germes situés dans les mers originelles. ( A ces divers titres, ce texte avait été opposé par la

littérature clandestine à l'interprétation religieuse créationniste du monde. Mais cette cosmogonie irreligieuse souffrait de défauts scientifiques majeurs : elle ignorait tout de la formation des volcans et du soulèvement des montagnes, ainsi que des effets de l'érosion glaciaire et fluviale. En outre si la cosmologie et la géologie du *Telliamed* étaient évolutives, sa biologie postulait par contre la génération spontanée et n'admettait pas l'idée d'une transformation des espèces au cours du temps, en dépit de l'échelle de temps géologique long que ce discours avait introduite<sup>14</sup>.

Au contraire de Benoit de Maillet, Volney formule le minimum d'hypothèses géologiques à partir de ses observations et collectes personnelles dans les sols américains ; il utilise des auteurs géographes, ou des biologistes comme Lamarck, non des faiseurs de récits cosmogoniques. Il ne fait plus jouer un principe unique — le retrait de la mer — mais plusieurs, éventuellement en des sens opposés : notamment l'activité volcanique : « Toute la côte atlantique a été bouleversée par des tremblements de terre auxquels nous verrons qu'elle est très sujette », et l'érosion glaciaire et fluviale ; « par ce mécanisme continué pendant des siècles, d'anciens lits de torrents deviennent des vallons ; d'anciens rivages et terrains d'alluvions deviennent des côtes et des plaines (...). Le Mississipi encore aujourd'hui nous offre le spectacle instructif de toutes ces grandes opérations »<sup>15</sup>.

Une observation précise de Volney est la direction opposée des grands fleuves comme le Potomac, le Susquehanna, la Delaware avec « les sillons » et barrières des grandes montagnes comme les Alleghanies, Blue-ridge, etc, en sorte que « pour se faire jour du sein des vallées vers la mer, ces fleuves ont été contraints de percer les sillons, et d'en renverser la barrière ». Ainsi Volney est-il persuadé, au vu de la disparition actuelle des lieux, et du défilé resserré du fleuve « que jadis le sillon de Blue-ridge... fermait absolument tout passage au Potomac et qu'alors toutes les eaux du cours supérieur de ce fleuve, privées d'issues et accumulées au sein des montagnes, formaient plusieurs lacs considérables ». Ce sont ces lacs anciens qui ont disparu, qui se sont changés en fleuves quand « les eaux ont percé les sillons et renversé la barrière des montagnes ». C'est la disparition de ces lacs qui explique « les banquettes correspondantes à un ou deux étages que l'on observe sur les rives de la plupart des rivières d'Amérique » (par exemple du Tennessee, du Kentucky, du Mississipi, de l'Ohio). Le *Tableau* s'efforce de marquer les diverses époques (terme buffonien : « les époques de la nature ») de ces processus mécaniques anciens de disparition des lacs et de percement des obstacles

rocheux et d'érosion<sup>16</sup>. De la même façon, par l'action, purement mécanique puis organique des eaux des anciens lacs entraînant « des débris d'arbres, de roseaux, de plantes et même d'animaux » se sont formées à une date très ancienne des couches de charbon fossile, comme c'est spécialement le cas au-dessus de Pittsburg : « Si nous pouvions connaître la durée nécessaire à convertir en charbon fossile les arbres enfouis avec de telles circonstances, ces opérations de la nature deviendraient pour nous des échelles chronologiques d'une autorité bien différente de celle des chronologies rêvées par des visionnaires chez des peuples barbares et superstitieux »<sup>17</sup>.

Ce n'est plus dans les annales historiques truquées des hommes, mais dans des échelles du temps géologique objectif qu'on peut trouver une mesure indiscutable de l'antiquité immémoriale de la nature. Ce faisant l'histoire change de bord : il ne semble plus exister que l'histoire catastrophique antédiluvienne de la nature, ( car, de l'histoire politique des Etats-Unis, Volney ne dit et ne dira que très peu de choses — c'est plus prudent pour qui postule à un emploi de diplomate en Amérique, est désigné comme agent secret du Directoire aux Etats-Unis en 1795-96, et qui veut rester ami des grands politiques américains comme Jefferson, Washington !

On voit que cette histoire de la nature — qui devait confirmer le primat du socle matériel des sociétés humaines — ne découvre à son tour qu'accidents, fractures, oppositions de forces contraires. Si à un premier niveau, la structure profonde de la géologie américaine est opposée aux vicissitudes récentes de l'engagement révolutionnaire français, l'abondance des métaphores de la « révolution » appliquées au monde naturel (cataclysmes, bouleversements, tremblements, lutttes, « la guerre du temps ») est l'indice d'un déplacement<sup>18</sup>. Prise au sein de tensions, la nature américaine est à la fois définie comme le modèle idéal d'une histoire matérielle universelle et, contradictoirement, comme un univers, qui par la violence de ses contrastes, est fondamentalement malsain, dangereux pour l'homme, comme l'attestent les chapitres 9 et 12 consacrés aux vents et aux maladies<sup>19</sup>.

Toutefois, on aurait tort de penser qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour lire cette histoire à livre ouvert dans le paysage ; il faut la conjecturer à partir de signes, de fractures, de veines, de sillons du paysage que le voyageur savant parcourt. A cette conception cataclysmique du monde naturel, se trouve associée celle du vestige, de la trace perdue ou retrouvée. Le discours vise essen-

tiellement à reconnaître dans le visible — l'œil joue le rôle organisateur de la description des paysages — les multiples manifestations du travail obscur de l'identité qui est à l'œuvre à travers des catastrophes et une immense durée de temps, dont il subsiste ces effets, traces, « sillons » des montagnes, « orientations » des bancs de couches minérales, « directions » des massifs. Vaste palimpseste, le visible ne cesse de requérir des observateurs le déchiffrement de la profondeur de son histoire ; l'espace actuel des contrées appelle la reconstitution de la durée des temps ; la structure de la synchronie géologique laisse voir les cicatrices de la diachronie : avant Levi-Strauss, Volney a su que les points de vue de la synchronie et de la diachronie sont complémentaires<sup>20</sup>. A l'intérieur de ce tableau, même les éléments naturels les plus fragiles, végétaux, animaux, humains sont évoqués eux aussi comme soumis au temps, sous la forme de la force de « l'habitude »<sup>21</sup>.

Le paysage américain relève d'une sémiotique analogue à celle de la physiognomonie ; si le visage est le conservatoire d'une origine perdue des peuples, la « physionomie du territoire des Etats-Unis » présente les signes de catastrophe antédiluviennes, qui sont l'assise souterraine des accidents superficiels des formes du visible<sup>22</sup>. Fondamentalement, le discours du tableau s'articule sur une tension entre la recherche implicite de l'effet, de l'exotisme, comme dans l'expression souvent reprise de « Tartarie américaine » par exemple, et le mouvement inverse qui consiste à ramener l'inconnu au connu, toute différence au Même. Ainsi la chute du Niagara est comparée au Jardin des Tuileries pour ses dimensions formidables — on ne sait si c'est pour dire son effet formidable sur le voyageur ou pour donner une idée précise de ses proportions exactes<sup>23</sup>. On assiste ce faisant à une espèce d'envahissement de la description par le règne du Même : le continent américain est en effet, pour le voyageur en Orient et l'érudit, le lieu d'une « analogie » généralisée : « L'analogie des pays américains se continue sur la Syrie, le centre de la Perse, le Tibet, et le centre de la Chine. Savannah, Tripoli, Alexandrie, Gaza, Basra, Ispahan, Lahor, Nankin, sont, à un degré près sous le même parallèle<sup>24</sup>. Ainsi, l'analogie des latitudes permet de mettre en rapport la Géorgie et la Caroline avec le Maroc et l'Egypte, le Mississippi avec le Nil. Le système généralisé de la comparaison géographique est positif ou négatif, positif à propos du bassin du Mississippi : « Un voyageur botaniste anglais en a fait un vrai paradis terrestre ; mais en renvoyant ces descriptions poétiques aux romans sentimentaux, ce sera traiter raisonnablement ce pays que de le comparer au Portugal ou à la côte de Barbarie, et assurément ce lot

est beau »<sup>25</sup>. Ainsi se dessine une espèce de géographie imaginaire, à l'intérieur de laquelle les divers continents communiquent entre eux, l'Amérique avec l'Afrique et l'Asie<sup>26</sup>. A un certain moment, le discours assure par le simple jeu du nom propre « le Caucase » ou de l'expression « Tartarie américaine » un rapprochement des continents — le libre jeu de la comparaison permettant de dépasser tout le système des oppositions, et même de dépasser celle que la *Préface* posait pourtant comme le fondement de la vérité scientifique, celle qui existe entre le vu et le on dit : « Je ne compare point ces déserts à ceux que j'ai vus en Syrie et en Arabie, mais plutôt à ceux que l'on nous dit des steppes ou déserts de la Tartarie, les prairies étant comme les steppes couvertes de plantes ligneuses, épaisses et hautes de trois et quatre pieds, et formant pendant l'été et l'automne un brillant tapis de fleurs et de verdure que l'on trouve bien rarement dans les déserts chauves et pelés de l'Arabie »<sup>27</sup>. Ce télescopage manifeste de la vision et de la rumeur trahit un discours « scientifique » qui vise à sauvegarder à tout prix l'unité de la conception du monde naturel.

La comparaison n'est pas simplement un élément décoratif du discours, mais son armature épistémologique et idéologique profonde. C'est ainsi que Volney développe abondamment la comparaison entre les peuplades de la Tartarie et celles de l'Amérique, prédisant, d'après les similarités des deux environnements naturels et humains, l'apparition du cheval chez les Indiens sauvages d'Amérique, et toutes ses conséquences politiques menaçantes : « Avant 50 ans ces nouveaux tartares pourront devenir des voisins incommodes à la frontière des Etats-Unis ; et le système colonial des bords du Mississipi éprouvera des difficultés que n'ont pas connues les pays de l'intérieur de la Confédération »<sup>28</sup>.

Les manifestations du Même déjà avaient pris des formes vertigineuses à propos de la composition minérale des sols ; le « granit coloré de rouge, de noir et de gris » trouvé sur la rive droite du Saint-Laurent en face du Québec, « est le même que j'ai trouvé au palais de la législature à Boston... et tous deux semblables au bloc piédestal qui porte la statue du tsar Pierre 1<sup>o</sup> à Saint-Pétersbourg »<sup>29</sup>. De même, le climat de l'Amérique, loin d'être une espèce unique, est un condensé plus violent de plusieurs autres que l'on trouve dans le monde : « les frimas de Norvège, le soleil de l'Afrique... ».

Cette conception de la nature oscille entre le continu et la catastrophe ;

comme le dit Foucault à propos des histoires naturelles du 18<sup>ème</sup> siècle : « la nature n'a une histoire que dans la mesure où elle est susceptible du continu »<sup>30</sup>. Ainsi, dit-il, « le fossile, c'est ce qui laisse subsister les ressemblances à travers toutes les déviations que la nature a parcourues, il fonctionne comme une forme lointaine et approximative de l'identité (...) mais à vrai dire l'histoire de la nature est si impossible à penser pour l'histoire naturelle (...) que le devenir ne peut avoir qu'une place intermédiaire et mesurée par les exigences de l'ensemble »<sup>31</sup>. A cette disposition s'ajoute selon nous dans le texte de Volney une historisation et une inquiétude de la nature, qui faisaient défaut à l'histoire naturelle.

A l'intérieur du jeu entre ressemblances et différences, entre continu et discontinu, des faits singuliers s'individualisent ; la différence n'habite que les apparences, la surface, elle relève toujours de la perception humaine, non pas de l'analyse : « Les voyageurs européens remarquent tous avec surprise que les montagnes américaines ont dans leur direction plus de régularité... »<sup>32</sup>. Une autre étrange différence que présentent les Etats-Unis, ce sont les chutes du Niagara « incident réellement étrange en géographie »<sup>33</sup>. Même si au début du *Tableau* Volney affirme qu'il ne cèdera pas aux idéalizations romanesques, les chutes du Niagara font ressurgir dans ce discours de science la fiction, ou la métaphore, et une référence insistante au « tableau » (à ce tableau premier que la nature artiste dispose elle-même aux yeux du spectateur, avant toute mise en Tableau). Volney résiste cependant au déploiement de cette métaphore — d'abord par scrupule (« je n'eus ni la force ni le désir d'aller plus avant » — ainsi la description de la chute proprement dite n'a lieu que par l'intermédiaire d'une citation du voyageur anglais M. Weld. Cet intertexte a pour fonction de rappeler l'hétérogénéité du discours scientifique et du récit ; de rejeter l'extase ressentie face au spectacle prodigieux de la nature, à l'extérieur du discours scientifique, tout en en conservant l'expression.

Selon Michel Foucault, « la disposition épistémologique dessinée par le tableau » conduit à réduire la place du devenir dans l'ensemble<sup>34</sup>. Le discours géographique de Volney consiste à rechercher, au-delà de l'émotion du visible, des signes secrets de l'identité dans l'espace et le temps ; mais il vise, comme nous l'avons dit, à une reconstruction totalisante de la nature américaine, à la fois structurale et historique.

Il se produit parfois, surtout dans les *Eclaircissements*, une véritable dérive du discours scientifique dans la fiction. Par une espèce d'amplification démesurée de la continuité, ou impuissance à penser la différence ou la rupture, les Indiens d'Amérique deviennent nos ancêtres gréco-romains. Le « sauvage américain » — d'abord totalement intégré à la nature, « un animal de l'espèce des loups et des tigres » — est ensuite assimilé aux peuples antiques (et aux Corses) : « je suis partout frappé de l'analogie que je remarque chaque jour entre les sauvages de l'Amérique du Nord et les anciens peuples si vantés de la Grèce et de l'Italie (...) ce prétendu âge d'or, où les hommes erraient nus dans les forêts de Hellos et de la Thessalie, vivant d'herbes et de glands ; l'on sentirait que les Anciens Grecs furent de vrais sauvages, de la même espèce que ceux d'Amérique, et placés presque sous les mêmes circonstances de climat et de sol, puisqu'alors la Grèce, couverte de forêts, était beaucoup plus froide qu'aujourd'hui »<sup>35</sup>. Cette comparaison entre les mœurs des Indiens — notamment des Iroquois — et des Romains n'est pas originale, elle fait partie des lieux communs du récit de voyage aux Etats-Unis : on la trouve chez le père Lafitau (*Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, 1724). L'enjeu de cette assimilation est transparent : cette reconnaissance du Même (nous, nos ancêtres) devient synonyme d'une appropriation de d'Autre. Comme le dit justement Michel Delon, il s'agit avant tout, dans les récits de voyage de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, « d'expulser la différence »<sup>36</sup>. Par un télescopage vertigineux de l'espace et du temps l'ailleurs devient notre propre passé, le nouveau monde répète notre histoire ancienne. Le recours ultime au modèle de l'histoire cyclique et de l'analogie permet de sauvegarder le caractère référentiel et l'hégémonie du sujet européen de l'énonciation du Tableau.

Il y a donc un véritable enfermement des « sauvages américains » dans le cercle d'une histoire qui, non seulement ne cesse de rejouer le Même en des lieux différents (Indiens = Gréco-Romains), mais n'a d'autre terme que la société et la propriété européennes. Cette opération fait tomber la coupure qui hantait comme un remords le discours de l'histoire politique depuis Rousseau, la coupure nature/culture. C'était une coupure polémique, venue du droit naturel, qui avait fonctionné comme une satire des violences d'une certaine culture politique et préservé, en théorie, la possibilité d'un avenir où cette culture serait réconciliée avec la nature, l'indépendance des individus, l'égalité... Cette coupure nature/culture est réduite à presque rien, ne devenant qu'un degré de plus ou de moins sur l'échelle de l'histoire universelle. Ainsi dans le 5<sup>ème</sup> *Eclaircissement* du Tableau, le représentant des sauvages,

Petite Tortue, tient un discours virulent de justification de la propriété privée, et de l'industrie, comme l'Europe les réalise<sup>37</sup>. Cependant l'auteur établit que la différence qui résiste à l'assimilation des sauvages aux Romains c'est leur rapport différent à l'histoire et au langage. Les Indiens, au contraire des Romains, n'ont pas de mémoire : « Il n'existe chez eux aucun souvenir régulier, aucune trace exacte d'un fait qui ait cent ans de date », excepté des tumulus et tombeaux de guerriers. Et bien que Volney reconnaisse aux Indiens la possession « d'espèces de Hiéroglyphes » et d'une poésie comptée et rythmée, il n'en conclut pas moins : « la vérité est, en résultat, qu'ils n'ont ni moyen de transmission, ni monuments, pas de vestiges d'une antiquité quelconque »<sup>38</sup>. L'état de nature ne constitue plus une norme pour le civilisé, il n'est qu'une primitivité presque animale, une anarchie, un fanatisme religieux<sup>39</sup>.

Or tout au long du *Tableau* et surtout avec le *Vocabulaire Miami* la question du langage ne cesse de ressurgir comme le refoulé de la culture de l'autre<sup>40</sup>. Si Volney définit l'histoire comme l'étude des faits, entre le discours scientifique et les faits, s'intercalent toujours — sous l'espèce du nom propre, de la nomination — les deux questions inverses du découpage linguistique du réel et de la dimension historique du langage.

#### Géographie, langue, violence

La question de la nomination est posée à tous les moments stratégiques du *Tableau*. Dès la *Préface*, à propos de l'orthographe des noms anglais de la toponymie américaine : « je n'ai point adopté pour l'orthographe des noms anglais la méthode de la plupart des traducteurs, qui se contentent d'écrire les mots tels qu'ils les trouvent : les Anglais n'attribuant pas aux lettres les mêmes valeurs que nous, il en résulte une grande différence dans la prononciation d'un même mot tracé ; ainsi le nom respectable de Washington, est prononcé par eux Oua-chinn-tonn ; et ils ne nous comprennent pas quand nous le défigurons en Vazingueton. J'ai donc trouvé commode pour mes lecteurs de leur présenter la vraie prononciation francisée, sauf à renvoyer en note la manière d'écrire en anglais, ainsi j'ai dit Soskouâna, au lieu de Susque-Hanna ; grine (vert), au lieu de green ; strit (rue), au lieu de street ; ouaît (blanc), au lieu de white, etc., c'était la méthode de nos écrivains au commencement du siècle dernier »<sup>41</sup>. L'idée d'une transcription phonétique

des noms anglais et indiens apparaît aujourd'hui à la fois éminemment moderne — Volney a eu l'intuition de la dimension orale de la langue — et naïvement impérialiste — par la francisation de l'orthographe originale. Ce projet est contesté par l'éditeur du texte qui ajoute en note qu'il a été contraint de « rétablir l'orthographe anglaise », car « le système d'imitation, suivi pour quelques mots, ne l'était pas pour quelques autres ; de sorte que, loin de se trouver diminuée, la confusion s'est augmentée ». On aperçoit une telle inconséquence dans le *Vocabulaire Miami* qui clôt l'ouvrage : si sa première page comporte trois colonnes — Français, Miami, Anglais — l'orthographe anglaise des mots Miami disparaît très vite, sans qu'aucune explication en soit donnée<sup>42</sup>.

Tout au long du texte, l'identification des lieux-dits fait ressurgir par la bande la dimension proprement humaine et historique de la constitution de cette nature américaine, ainsi que la liaison du langage à la pratique. A propos des « montagnes bleues », Volney commente longuement les divers noms qui leur ont été donnés : « La longue continuité de cette chaîne l'avait fait appeler par les sauvages du nord montagne sans fin : les Espagnols et les Français, qui la connurent d'abord par la Floride, appliquèrent à toute son étendue le nom d'Apalache, qui était celui d'une tribu sauvage conservé encore dans une rivière considérable du pays ; mais les géographes anglais et anglo-américains, qui l'ont connue par le nord, l'ont constamment désignée sous celui d'Alleghany, que je crois être sa dénomination sauvage, traduite par le mot Endless, ou sans fin, par le géographe Evans, qui semble mettre ces deux mots en comparaison synonyme. Quoique moins sonore qu'Apalache, le nom d'Alleghany a obtenu dans l'usage une préférence que je ne lui disputerais point ; mais pour plus de clarté, j'appellerai Apalache le rameau qui, comme je l'ai dit, se détourne à l'angle de la Géorgie »<sup>43</sup>. Si Volney reconnaît la force de l'usage qui fait prévaloir le nom d'Alleghany donné par les géographes anglo-américains « que je crois être sa dénomination sauvage » — il maintient cependant le terme Apalache — donné par les Français et les Espagnols. La concurrence des noms redouble celle des colonisations. Si dans ses *Leçons d'histoire*, Volney définit l'histoire comme « l'étude des faits », le tableau géographique fait apparaître que la nomination des lieux n'est jamais innocente, qu'il n'y a pas de fait brut, qu'entre les faits et le discours scientifique, repose toute l'épaisseur d'une langue qui témoigne directement d'une histoire politique et d'une violence contemporaine, celles des vainqueurs qui occupent les terres et dictent les noms. La question des noms défait donc de manière subreptice le positivisme de ce dis-

cours. Le nom propre fait surgir une autre dimension historique, directement politique, au-dessus de cette histoire sourde et millénaire des sols, des vents et des climats : l'histoire brutale de la colonisation. Si Volney tente de rejeter la géographie humaine à la fin du *Tableau* dans les *Eclaircissements*, la question du nom révèle le lien qui unit inextricablement géographie et politique.

La question de la langue, telle qu'elle est posée dans le *Tableau*, a une double fonction. D'un côté, elle est posée pour une raison théorique fondamentale : le langage est « le plus certain, le plus instructif de tous les monuments que présentent les sauvages » et celui qui résume tous les autres ; de plus la géographie doit être « une langue bien faite »<sup>44</sup>. Ici, l'étude de la nomination est indépendante de l'intérêt politique. D'un autre côté, la question de la langue sert de masque : elle recouvre par des questions de vocabulaire la violence du colonialisme. Ainsi, si à la fin du texte, Volney propose la création d'une Société chargée de conserver une langue indienne vouée à la disparition, la violence du génocide indien est complètement escamotée par cette même proposition : « dans cent ans, il n'existera peut-être plus un seul de ces peuples. Depuis deux siècles déjà un grand nombre a disparu ; si l'on ne profite pas du moment, l'occasion se perdra sans ressource de saisir le seul fil d'analogie et de filiation de ces nations avec celles du nord-est de l'Asie »<sup>45</sup>. Ici, l'objectif scientifique prend le pas sur l'objectif politique : pas d'humanitarisme chez Volney, mais un projet linguistique et ethnologique à la fois. Peu importe que ces peuples soient en train de disparaître, l'utilité du *Vocabulaire* est de permettre ce que nous nommons une linguistique comparée (Pallas), sinon de confirmer l'hypothèse de langues mères et de la migration des peuples d'Asie en Amérique<sup>46</sup>.

En même temps, cette question des langues sert de révélateur de l'inégalité de l'industrie des divers peuples : ainsi la différence des rapports que colons français et anglais ont au langage explique la suprématie pratique puis politique de ces derniers : « Je me suis persuadé que le silence domestique des Américains, ce qui s'entend aussi des Anglais, des Hollandais et des autres peuples dont ils dérivent, est l'une des causes les plus radicales de leur industrie, de leur activité, de leur réussite en agriculture, en commerce, en arts ; avec le silence ils concentrent leurs idées et se donnent le loisir de les combiner (...). Par inverse, avec la causerie et le perpétuel caquet domestique, le Français évapore ses idées, les soumet à la contradiction, suscite autour de lui des tracasseries féminines, des médisances et des querelles avec des voisins, et finit par avoir gaspillé son temps sans résultats utiles à lui et à

sa famille »<sup>47</sup>. Pour Volney, c'est par leur langage que se tisse le rapport des sociétés à l'histoire — rapport différent selon que la langue est figurée ou symbolique, comme le Chinois par exemple : « Le Chinois... entravé par le vice radical d'une langue et surtout d'une écriture mal construite, ne m'offre, dans sa civilisation avortée, qu'un peuple d'automates »<sup>48</sup>. Selon Volney, c'est l'impossibilité de comprendre la langue anglaise qui est l'obstacle majeur de l'assimilation des Indiens — de même que des Français (les Américains disent que les colons français ne veulent pas apprendre l'anglais, et que ce n'est pas à eux, Américains, « les maîtres du pays », d'apprendre la langue « d'une peuplade de 90 personnes »)<sup>49</sup>.

Si Volney affirme à plusieurs reprises son regret de n'avoir pas pu établir un Vocabulaire des sauvages, on peut se demander si ce regret n'est pas contradictoire avec le récit peu ragoûtant qu'il fait de la psychologie fanatique et de l'incapacité politique des Indiens<sup>50</sup>. Un des problèmes que ne cesse de poser le texte, c'est le problème de l'intégration et de l'exclusion de cette parole sauvage. Voici en quels termes est décrite la rencontre avec le seul sauvage qui a droit à la parole dans le texte, Petite Tortue, ancien opposant rallié et protégé des Quakers : « Cet incident me présenta une occasion (...) en m'offrant non seulement une bouche interprète pour communiquer mes idées, mais encore une bouche indigène pour me fournir des sons dans toute leur pureté (...). J'employai 9 à 10 séances dont je pus jouir dans les mois de janvier et de février 1798 à dresser le Vocabulaire que je publie »<sup>51</sup>. Or l'histoire que va conter Petite Tortue est, non seulement celle de son renoncement personnel au monde sauvage, mais la proclamation de la destruction nécessaire de celui-ci : « Après avoir été un ennemi redoutable des Etats-Unis (...), par un degré d'intelligence plus remarquable » il a senti « la nécessité de vivre d'agriculture au lieu de chasse et de pêche comme vivent les sauvages »<sup>52</sup>. Le discours du sauvage annonce donc la fin du monde sauvage et la sédentarisation : face à la sédentarité et à la natalité accélérée des blancs, « il est impossible que la race des hommes rouges subsiste »<sup>53</sup>. Le commentaire du discours en style direct de Petite Tortue — à aucun moment il n'est fait mention s'il s'agit d'une effective traduction à partir de la langue indienne — se déploie comme une vaste polémique contre Rousseau. Selon Volney ce n'est pas l'état social qui est inégal, violent et cruel, mais l'état de nature. La longue polémique contre « le Citoyen de Genève » révèle la fonction idéologique de cette mise en scène de la parole sauvage dans le texte : détour stylistique, celle-ci n'est qu'une projection dans le discours de l'Autre.

Le prétendu discours du sauvage n'est qu'un discours bourgeois travesti qui attribue à l'Indien la reconnaissance de la « nécessité naturelle » et universelle de la propriété privée : « Ainsi c'est un sauvage qui (...) s'est trouvé conduit par la nature des choses à regarder comme base essentielle de l'état social la culture de la terre, et par conséquence immédiate, la propriété foncière, car il n'y a point de culture active et stable sans la possession exclusive et illimitée qui constitue la propriété »<sup>54</sup>.

Le choquant dans ce texte n'est pas le tableau sinistre des mœurs des Indiens, qui a l'autorité ambiguë de choses vues par le voyageur. Selon le retournement anti-rousseauiste global des vues de Volney après Thermidor, il est légitime d'opposer à l'idéalisation de l'innocence des sauvages et au contractualisme démocratique une démystification de la bonté naturelle<sup>55</sup>. Ce parti-pris est politique, il est cohérent avec toute la philosophie du progrès des Idéologues : pas d'avenir pour l'anarchie de « chasseurs démocrates » dispersés, qui n'ont aucune industrie et adorent des morceaux de bois ! Ce qui est émouvant par contre, c'est que les soins et le respect mis par Volney à recueillir le trésor de la langue des Indiens, sa reconnaissance de l'existence d'une écriture et d'une poésie indiennes portent contradiction, dans le même texte, à son témoignage sur la pauvreté de leur sociabilité. Le choquant est qu'il ne se demande pas si l'état actuel de la vie sauvage n'est pas un phénomène de corruption historique, l'effet fatal d'une violence qui détruit, exclut et impose d'autres noms.

Cette stratégie du discours vise en réalité, non seulement à l'intégration de la parole sauvage, mais à imposer l'absence du Sauvage dans sa propre parole, qui n'est plus que le discours de l'Autre — le discours du vainqueur. Comme l'a montré G. Benrekassa, à propos du *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot, le discours utopique du 18<sup>ème</sup> siècle est marqué par la conscience de sa propre impossibilité<sup>56</sup>. Dans la suite du texte, Volney réécrit le texte du *Second Discours* de Rousseau : celui-ci « eût dû », pour être fidèle au témoignage du Sauvage, énoncer la supériorité de la civilisation : « ainsi il eût démontré que la civilisation n'est autre chose qu'un état social et conservateur et protecteur des personnes »<sup>57</sup>. Il y a donc finalement une parfaite continuité entre le discours du sauvage et le discours du géographe ; en réalité le discours géographique de ce dernier sur la nature américaine est un discours sur la France, un plaidoyer, après l'abolition des privilèges, la Terreur, en faveur des pouvoirs et droits bourgeois. Ce retour à l'his-

toire politique post-révolutionnaire et thermidorienne au cœur de la mise en scène du Sauvage, révèle le caractère profondément idéologique de l'ensemble du discours. Si le *Vocabulaire Miami* avorte en trois pages, ce n'est que logique : le travestissement de l'idéologie bourgeoise du droit privé en parole naturelle scelle à jamais la mise à mort du Sauvage, sa disparition.

L'inachèvement du texte est aussi lié à des causes historiques plus larges. Ce *Tableau* est un texte à la charnière de plusieurs discours : la géographie ne peut plus être le savoir total qu'elle prétendait être au 18ème siècle ; son état correspond à un moment de fracturation épistémologique de divers savoirs et aux contraintes du politique. Des fractures qui produiront l'autonomisation de ces savoirs : ethnologie, linguistique, sciences politiques, sociologie sont à l'œuvre dans le texte du *Tableau* et produisent toute cette série de tensions, que nous avons relevées, entre le Même et l'Autre, l'imaginaire et le scientifique, l'espace et le temps. Ce tableau n'anticipe donc pas sur ce que nous considérons aujourd'hui comme la géographie — une géographie positiviste — il s'y exprime surtout une contestation de l'opposition de la nature et de la culture au bénéfice du progrès unidimensionnel de la civilisation.

ANNE DENEYS (*New York University*)

NOTES

1. Exergue, *Voyage en Egypte et en Syrie*, éd. J. Gaulmier, Mouton, 1959, Préface d'octobre 1786, p. 23. — Toutes nos citations du *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* seront prises dans l'édition des *Œuvres complètes* de Volney en 1 vol., Paris, Firmin Didot, 1837 (avec mention entre parenthèses de la colonne 1 ou 2) : *Tableau du climat...*, éd. citée, Préface, p. 630.

2. Ibidem, Préface, p. 630 (1).

3. Voir cependant, dans cette Préface, l'éloge appuyé qu'il prononce — à l'époque où N. Bonaparte est fait Consul à vie (1802) — de la liberté d'opinion et de la presse aux Etats-Unis, ibidem, p. 632 (1).

4. Curieusement il parle à l'imparfait du subjonctif (avec une indication du passé dans le conditionnel), et avec beaucoup de précision des parties « politiques » non-rédigées de son ouvrage : « J'eusse démontré l'influence de cette époque d'anarchie (...) j'eusse considéré, sous un point de vue moral, la conduite de ce peuple et de son gouvernement »... ibidem, p. 631-632.

5. Ibidem, Préface, p. 631 (1).
6. *Les Eclaircissements*, p. 699 à 731, traitent successivement : 1/ de la Floride, 2/ de l'Histoire de New Hampshire, 3/ de Gallipolis, colonie des Français sur l'Ohio, 4/ de la colonie française du Poste-Vincennes, 5/ des Indiens ou Sauvages de l'Amérique du nord, + un Vocabulaire de la langue de Miami.
7. S. Moravia, *Philosophie et géographie à la fin du 18ème siècle* : « Volney voit se poser de nouveau le problème, si discuté au 18ème siècle, de l'influence du climat sur le physique de l'homme (...). L'hypothèse fondamentale, bien que non exprimée, de tout le Voyage, est l'appartenance intégrale de l'homme à la nature », *Studies on Voltaire*, vol. 57, p. 997.
8. Sur la théorie des climats, voir les perspicaces analyses de G. Benrekassa, sur « la critique de la théorie des climats chez les matérialistes » in *La politique et sa mémoire*, 1983, p. 227-237.
9. La maladie de Volney, à la veille de la publication du *Tableau*, — en 1803 — donnée dans la Préface de cet ouvrage comme une des causes de l'inachèvement du projet (p. 632, fin 2) — est confirmée par une lettre de V. à Jefferson de nov. 1803 (voir G. Chinard, *Volney et l'Amérique*, 1923, ch. v, p. 140) : de telles circonstances ne peuvent expliquer l'inachèvement du projet et l'auto-censure politique !
10. L'ensemble du tableau projeté — encyclopédique — allant du sol et du climat aux mœurs — « le fruit de trois ans de voyages et de résidence aux Etats-Unis » est opposé sans autre précision à l'« erreur romanesque » d'autres écrivains : sur l'attaque contre Auala de Chateaubriand, voir *Tableau, Observations générales sur les Indiens ou Sauvages*, p. 727, note 3.
11. Cf. les deux emplois opposés du mot « révolution », au sens politique/ou géologique, p. ex. dans les deux textes : « la révolution d'Amérique et la nôtre » (*Préface*, p. 631, (1)) , « les révolutions du globe et leur histoire » (*Tableau*, fin ch. III, p. 641, (1)).
12. *Tableau*, ch. IV, Structure intérieure du sol, Région calcaire, p. 643-644, note 1.
13. Ibidem, p. 644-645, note 1.
14. Voir l'étude de Claudine Cohen, *Les métamorphoses de Telliamed*, *Revue Corpus* n° 1, mai 1985, p. 63-66, et l'édition du *Telliamed*.
15. *Tableau*, ch. IV, p. 647 (1).
16. Ibidem, ch. V, Des lacs anciens qui ont disparu, p. 647-652.
17. Ibidem, p. 651 (2).
18. Ibidem : « La structure de notre globe est un livre bien autrement instructif et authentique sur ses révolutions et sur leur histoire que les traditions (...) des peuples ignorants et sauvages », fin ch. III, p. 641 (1).
19. *Tableau*, ch. IX, Systèmes des vents aux E.U. (très détaillé, p. 664-678), ch. XII, Des maladies dominantes aux E.U., p. 688-698 : la définition complexe des climats (début ch. VIII, p. 657) prépare à comprendre les influences, variables selon les lieux, des airs et des eaux sur les dispositions des organismes.
20. Cf. Lévi-Strauss raconte comment il faisait, autour de la campagne cévenole

de ses parents, des marches de dix à quinze heures, et s'aperçut que l'« immense désordre » des paysages dissimulait, comme toute « collection » un ordre secret : celui de la géologie : « Je range encore parmi mes plus chers souvenirs (...) la poursuite au flanc d'un causse languedocien de la ligne de contact entre deux couches géologiques », *Tristes Tropiques*, 1955, p. 48 ; le voyageur Volney ne déchiffre pas autrement les paysages américains.

21. L'habitude chez les végétaux, p. 637 ; l'action de l'humidité et de l'électricité de l'air sur les dispositions et l'état des organismes (fin ch. VIII, p. 682 (1)) ; l'influence universelle et inaperçue de l'habitude (fin ch. XII, p. 698 (1)).

22. Cf. « La physionomie générale du territoire des E.U. » (p. 634 (2)) et *Voyage en Egypte et en Syrie*, Etat politique de l'Egypte, éd. Mouton, ch. I : « On peut (...) poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre en bien des cas à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples » (p. 64).

23. *Tableau*, ch. VI, De la chute du Niagara et de quelques autres chutes remarquables (p. 652).

24. *Ibidem*, ch. I, Situation géographique des E.U., p. 633 (2).

25. *Ibidem*, Pays d'ouest ou bassin du Mississipi, p. 637 (1).

26. *Ibidem*, ch. I, p. 633.

27. *Ibidem*, ch. II, p. 634 (1) ; l'expression de « Tartarie américaine » se trouve p. 638.

28. *Ibidem*, p. 638.

29. *Ibidem*, ch. IV, Structure intérieure du sol, I Région granitique, p. 641 (2).

30. M. Foucault, *Les mots et les choses*, 1956, « Classer », « Le continu et la catastrophe », « Monstres et fossiles », p. 167.

31. *Ibidem*, « Classer », p. 170.

32. *Tableau*, ch. III, Configuration générale, III Contrée des montagnes, p. 639 (1).

33. *Ibidem*, De la chute du Niagara, p. 652.

34. M. Foucault, *Les mots et les choses*, p. 170.

35. *Tableau*, Eclaircissements V, Observations générales sur les Indiens ou Sauvages, p. 720 (2) et p. 724-725.

36. M. Delon : Corps sauvages, corps étranges, *Revue 18ème siècle*, n° 9 (1977), Le sain et le malsain, pp. 27, 31, 36, 38.

37. *Tableau*, Eclaircissements, v p. 718 : « Ainsi c'est un Sauvage qui, contre les préjugés de sa naissance, de ses habitudes (...) s'est trouvé conduit par la nature des choses à regarder comme base essentielle de l'état social la culture de la terre et (...) la propriété foncière »...

38. *Tableau*, p. 727 (2) et 728 (1).

39. Au contraire, par la suite, des œuvres comme celles d'H. Melville — dans le domaine américain — feront à nouveau du Sauvage une figure de référence : « Le vrai baleinier (...) est un sauvage, autant et au même titre qu'un Iroquois. Oui, je suis moi-même un sauvage, ne devant l'allégeance qu'à Sa Majesté le Roi des Cannibales, contre lequel je suis toujours prêt à me rebeller » (c'est le narrateur qui parle), *Moby-*

*Dick* ou le cachalot blanc (1851) traduit de l'américain par Armel Guerne, Club français du Livre, 1964, ch. 57, p. 435-438 ; Penguin Books, Londres, 1986-87, ch. 57, p. 376.

40. Il faudrait étudier de près les détours d'un discours, qui — contradictoirement — condamne le caractère sanguinaire des mœurs des Indiens ; leur reconnaît, à leur niveau de grossière sociabilité, le « monument » d'une langue (d'une écriture, d'une poésie) (Homère). (*Eclaircissements* v, p. 727-728) ; qui a le mérite d'indiquer des mesures pratiques de sauvegarde, en vue d'une espèce du Musée de ces langues — mais n'exprime pas la moindre protestation contre l'ethnocide qui frappe ces peuples, ni ne cesse d'être hostile aux cultures locales et patois.

41. *Tableau*, Préface, p. 632 (2).

42. *Tableau*, Vocabulaire de la langue des Miamis, p. 729.

43. *Ibidem*, ch. III, Configuration générale, p. 635 (2).

44. Voir référence de notre note 43.

45. *Tableau*, *Eclaircissements* v, p. 728 (1) (voir surtout supra, p. 710, note 1, la référence inexacte à laquelle il renvoie, dans ses *Leçons d'histoire* — il dit la 5° — en réalité la 6° : les langues sont, avec les ruines, inscriptions, mœurs, religions, etc. les véritables monuments des peuples, *La loi naturelle-Leçons d'histoire*, Les Classiques de la politique, éd. J. Gaulmier, 6° Leçon, p. 133).

46. *Tableau*, *Eclaircissements*, v p. 712-713 ; et : Volney : *Rapport fait à l'Académie celtique sur l'ouvrage russe de M. le Professeur Pallas*, 1805, ci-dessous p. 173 et suivante.

47. *Ibidem*, iv, La colonie du Poste-Vincennes, p. 708.

48. *Les Ruines*, éd. Firmin Didot, ch. XIV, Le grand obstacle au perfectionnement, p. 31 (1).

49. *Tableau*, *Eclaircissements* iv, p. 705 (2).

50. *Ibidem*, v, p. 710 et note 1 ; p. 722-724.

51. *Ibidem*, p. 711.

52. *Ibidem*, p. 711 (1).

53. *Ibidem*, fin p. 717 (2).

54. *Ibidem*, p. 718, notes 2 et 3.

55. *Ibidem*, p. 718 (1) ; et 4° *Séance des Leçons d'histoire*, éd. Garnier, p. 108-109.

56. G. Benrekassa, *Le concentrique et l'excentrique*, 1980, Dit et non-dit idéologique : A propos du Supplément au Voyage de Bougainville, p. 213 et suiv., p. 221-222.

57. *Tableau*, *Eclaircissements* v, p. 718 (2).

**RECHERCHES HISTORIQUES  
SUR L'ANJOU, TOME II**

**CHAPITRE LXXVI<sup>1</sup>**

*Chassebeuf, dit Volney. — Ses voyages. — Ses ouvrages. — Il est élu député aux Etats-Généraux, à l'Assemblée Législative. — Il est fait sénateur ; élevé à la dignité de pair de France. — Son caractère. — Son tombeau.*

Il n'y a peut-être pas de plus douce jouissance pour un père que celle d'entendre donner des éloges à ses enfants, surtout lorsqu'il est persuadé lui-même que ces éloges sont mérités. Vers la fin du dernier siècle, dans une petite ville du Bas-Anjou, un bon père éprouva cette agréable satisfaction ; des lettres lui avaient annoncé qu'après de grands succès obtenus, son fils allait revenir au sein de sa famille. Les amis, les voisins en sont bientôt avertis ; tous s'empressent de féliciter cet heureux père, et pendant plusieurs jours les talents du fils sont le sujet de toutes les conversations de la ville et des environs. Un festin est préparé pour célébrer ce retour tant désiré ; les convives sont choisis parmi les personnes les plus capables d'apprécier le mérite du jeune savant qui vient d'arriver ; les mères pensent déjà à son futur établissement, et donnent en conséquence des instructions à leurs filles. On se met à table ; on adresse des compliments au jeune homme ; on lui fait des questions pour l'encourager à parler ; il ne répond que par des monosyllabes ; il sort au dessert ; on croit qu'il va chercher quelqu'un de ses ouvrages pour en faire la lecture, mais il tarde à revenir ; le père, affligé, monte dans la chambre de son fils, où il le trouve très occupé ; à quoi ? à ressemeler ses bas\*. Ce fils était Volney.

Constantin-François Chassebeuf était fils d'un notaire de Craon, où il naquit en 1757. Après avoir achevé ses humanités au collège de cette ville, il vint à Angers suivre les cours de philosophie et de médecine. Solitaire, taciturne, il ne prit jamais aucune part aux amusements de ses condisciples, et ne se lia intimement avec aucun d'eux. Il donna peu d'attention aux leçons de philosophie, s'appliqua davantage à l'étude de la médecine ; mais il suivit avec ardeur les cours de langues orientales, c'est-à-dire de l'arabe et de l'hébreu. Les professeurs de ces idiomes ne pouvaient guère alors faire autre chose à Angers que d'en nommer les caractères à leurs élèves ... la persévérance et les talents de ceux-ci faisaient le reste. Cependant le jeune Chassebeuf se persuada dès lors que les traductions des livres arabes et hébreux étaient non-seulement imparfaites, mais infidèles, et il prétendit qu'étant toutes à

---

\*Jusqu'à la fin de ses jours, il a cultivé cette branche d'économie domestique ; il raccommodait non-seulement ses bas, mais aussi tous ses autres vêtements.

refaire, il était indispensable d'approfondir la connaissance et le génie de ces langues, comme moyen unique de détruire les erreurs graves dans lesquelles on était tombé, au sacré comme au profane : il a persévéré pendant toute sa vie dans cette opinion de sa première jeunesse.

Ayant achevé son cours de médecine à Angers, il se rendit à Paris, où il continua de se livrer à l'étude de cette science et à celle des langues orientales. Il sut mettre à profit tous les moyens d'instruction que lui offrait la capitale, en livres et en professeurs ; il avait soin de rechercher les hommes instruits, il les écoutait attentivement, et ne les interrompait guère que par des questions dont la solution pouvait lui être utile.

Il avait formé un livre des principaux résultats de ses recherches dans les anciens auteurs grecs et arabes ; il voulut en négocier l'impression en Hollande ; mais les libraires auxquels il s'adressa le dégoûtèrent de cette entreprise, en lui déclarant qu'un tel ouvrage, dans les circonstances où l'on se trouvait alors, resierait sans débit. Quoique désappointé par cette déclaration, il n'en persista pas moins dans ce genre d'étude, et il lui sacrifia même bientôt celle de la médecine, qu'il n'a jamais exercée que pour lui-même.

Persuadé qu'il ajouterait à la solidité de ses connaissances en parcourant les contrées de l'Orient les plus célèbres dans nos annales, il saisit avidement les moyens qu'une petite succession lui procura de passer en Syrie. En y débarquant, il comprit qu'avant de parcourir le pays, il fallait en étudier la langue, les mœurs et les usages, se mettre en mesure de converser avec les habitants de toutes les classes, et se ployer à la manière de vivre des hommes qu'il voulait fréquenter. Dans cette vue, il sollicita et obtint la permission d'être reçu à titre de pensionnaire dans un monastère du mont Liban. Ce fut alors qu'il prit le nom de Volney, qui n'est autre que celui de Chassebeuf traduit en arabe. Ses entretiens avec les religieux, la lecture du petit nombre de livres qui se trouvaient dans leur bibliothèque, ses conversations au dehors, contribuèrent beaucoup à perfectionner sa nouvelle éducation. Tout le monde connaît les précieux avantages qu'il retira de ces utiles préliminaires ; on leur doit le *Voyage en Syrie*, le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette contrée. Volney eut la gloire d'avoir, le premier, tracé la route à suivre, et par conséquent d'être devenu modèle pour les auteurs de voyages, en traitant, le premier en Europe, avec exactitude et profondeur, cette branche si importante de nos connaissances. Quinze ans après la publication de ce voyage, un des membres les plus distingués de l'Institut d'Egypte, le savant Denon, dit, en parlant d'Alexandrie : « En traversant cette ville, je me rappelai et je crus lire la description qu'en a faite Volney ; forme, couleur, sensation, tout y est peint à un tel degré de vérité, que, quelques mois après, relisant ces belles pages de son livre, je crus que je rentrais de nouveau à Alexandrie. Si Volney eût décrit ainsi toute l'Egypte, personne n'aurait jamais pensé qu'il fût nécessaire d'en tracer d'autres tableaux, d'en faire des dessins ».

Le voyage en Syrie acquit une grande considération à Volney, et les traductions qui en furent faites dans les principales langues de l'Europe le répandirent avec rapidité dans toutes les classes de la société. Les Angevins en témoignèrent leur satisfaction à l'auteur, en le nommant député du tiers-état aux Etats-généraux. Cette circons-

tance retarda la publication de son livre intitulé *les Ruines*, qui ne parut qu'à la fin de 1791, et accrut encore la réputation de Volney. Ces éclatants succès lui procurèrent l'avantage d'être accueilli dans les salons les plus recherchés de la capitale, spécialement dans celui de madame Helvétius, et, par suite, des liaisons plus ou moins étroites avec Franklin, le Baron de Grimm, Cabanis, le comte de Tracy, Jefferson, alors ambassadeur des Etats-Unis, etc.

Volney essaya de parler à la tribune de l'Assemblée constituante ; mais le défaut d'habitude et d'organe l'obligèrent bientôt d'y renoncer. Il fut un de ceux qui demandèrent l'organisation des gardes nationales, celle des communes et des départements. A l'issue de cette Assemblée, il alla voir un de ses amis à la campagne. Il parut d'autant plus frappé de la vie paisible dont cet ami jouissait dans cette solitude, qu'il était fatigué lui-même, pour ne pas dire rebuté, des travaux auxquels il avait été forcé de se livrer pendant la longue durée de la session. Il voyait d'ailleurs l'avenir sous un voile lugubre ; il aurait volontiers quitté la France, s'il eût pu croire à une plus grande tranquillité dans un autre pays civilisé. Mais enfin, dans l'examen des moyens de se soustraire à la violence des secousses dont nous étions menacés, il s'arrêta à l'idée de passer en Corse, et d'y former un établissement agricole. Des rapports avec quelques-unes des principales familles de l'île l'avaient mis à portée de se procurer les renseignements nécessaires à son but, qui était de se livrer aux différentes cultures dont le pays était susceptible, et de concourir par ce moyen, le plus efficace de tous, à opérer insensiblement la civilisation de cette malheureuse contrée, si favorisée d'ailleurs par la nature.

Les contrariétés et même les dangers auxquels Volney se trouva exposé en Corse, le contraignirent à tout abandonner dès l'année suivante et de revenir à Paris. De nombreux dangers l'y attendaient ; c'était en 1795. Pour s'y soustraire, il sollicita et obtint un emploi de consul aux Etats-Unis ; mais en sortant du comité où il venait de prendre ses instructions, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté générale et conduit à la Force<sup>2</sup>. Il a dit depuis qu'il devait la vie aux conseils et à l'assistance d'un membre de la commune de Paris, qui l'engagea à demander souvent, sous prétexte de maladie, sa translation d'une maison de détention dans une autre ; lors du 9 thermidor, il se trouvait à celle de Picpus.

Rendu à la liberté, il ne songea plus qu'à reprendre le cours de ses études de prédilection, et à fixer les moyens de faciliter aux autres celle de la langue arabe. Il publia même quelques essais de grammaire d'après sa manière d'envisager la théorie de l'enseignement\*. Il fut ensuite chargé de professer l'histoire à l'Ecole normale, et, malgré le peu de temps qui lui fut accordé pour préparer ses leçons, il sut cependant les rendre très intéressantes ; elles ont été imprimées, et forment un de ses meilleurs ouvrages.

Quoiqu'il n'eût sollicité un emploi aux Etats-Unis que dans l'espoir de trouver une

---

\*Son système est développé dans trois ouvrages qui ont paru à différentes époques ; 1° de la simplification des langues orientales, 1795 ; 2° l'Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, 1819 ; 3° l'Hébreu simplifié, 1820.

tranquillité dont il ne pouvait se flatter de jouir sous le régime conventionnel, et que rien ne parût devoir la troubler sous celui du Directoire, il se détermina néanmoins à entreprendre ce voyage, et ne tarda point à l'exécuter. Il porta dans cette vaste contrée l'esprit d'observation dont il était doué et qu'une longue expérience avait perfectionné. On peut assurer d'ailleurs que, dans toutes les positions, Volney n'a jamais pu être détourné du but qu'il s'était proposé, et l'on ne peut lui appliquer, avec justice, le *tenacem propositi virum*.

Pendant le séjour de Volney en Amérique, on créa en France l'Institut, et le nom de notre illustre voyageur fut inscrit dans la classe qui, au sein de ce corps littéraire et savant, remplaçait l'Académie française. Vers la même époque, le département de Maine et Loire le nomma député au Corps législatif ; mais il n'y siégea pas, la session ayant été terminée avant son retour.

Volney revint en France, et l'époque de son arrivée à Bordeaux est à peu près la même que celle du départ de Bonaparte pour l'expédition d'Égypte. Le mérite du Voyage en Syrie, qui fut justement apprécié pendant cette glorieuse campagne, valut dans la suite à son auteur, de la part de Bonaparte, devenu premier consul, l'accueil le plus flatteur. On lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il ne crut pas devoir accepter ; il se contenta d'une place au Sénat et des avantages qu'il croyait trouver à vivre dans l'intimité du chef de l'État, qui paraissait avoir pour lui les plus grands égards, l'écouter, le consultant dans les affaires importantes. On prétend que Volney jouait avec lui le rôle d'un vrai courtisan. Mais cela ne dura pas longtemps. Le refroidissement commença par son opposition à l'expédition de Saint-Domingue, qu'il combattit en déclarant qu'on ne réussirait pas avec le sacrifice de cent mille hommes et de cent millions\*. La rupture devint complète à l'occasion du concordat, qu'il regardait comme inutile et dangereux. Bonaparte lui ayant objecté que la France entière le lui demandait, il se permit de dire : « Mais si elle demandait des Bourbons, que feriez-vous ? »<sup>3</sup>.

Non moins ennemi du despotisme que de la démocratie, Volney sut apprécier alors à sa juste valeur la nature du gouvernement imposé le 18 brumaire. Il donna sa démission de sénateur, qui ne fut point acceptée ; depuis il l'offrit encore plusieurs fois verbalement et par écrit, mais, n'ayant jamais pu parvenir à la faire agréer, il se détermina à ne plus en exercer les fonctions. Dans cette circonstance, il se serait fait honneur, s'il s'était déterminé de même à n'en plus recevoir le traitement.

Rendu à lui-même, Volney s'occupa de l'impression de son Voyage aux États-Unis, qu'il divisa en deux parties ; l'une comprend l'état physique, c'est la seule qu'il ait publiée ; l'autre est relative à l'état moral et politique de ce peuple, dont l'émancipation si récente présente à l'Europe les motifs de tant de craintes et d'espérances. Outre le fruit de ses propres observations et les résultats d'entretiens multipliés avec les hommes les plus éclairés, il avait recueilli une foule de mémoires particuliers, dont l'importance et l'authenticité auraient suffi à tout autre voyageur pour traiter un sujet aussi neuf qu'intéressant. On croit qu'il n'a point mis au jour cette partie morale et

---

\*L'événement a justifié la prévision de Volney. On sait que la malheureuse expédition du général Leclerc a coûté à la France quarante mille hommes et près de deux cents millions.

politique par deux raisons principales : la première pour ne pas heurter une nation respectable, mais fière et vindicative, en la peignant telle qu'il l'avait vue ; la seconde pour irriter le chef violent, et ombrageux du gouvernement français par des tableaux et des faits qui eussent trop visiblement fait la satire de ses principes. Ce qui est certain, c'est que ni les sollicitations des hommes les plus recommandables, ni les offres les plus séduisantes des libraires français et anglais ne purent le déterminer à changer de résolution.

Volney avait repris avec tant d'ardeur les travaux du cabinet, qu'il s'aperçut bientôt que sa santé en était altérée ; il voulut, pour les tempérer, les partager avec ceux de l'agriculture et les soins qu'entraîne l'habitation de la campagne. Il acheta une propriété rurale à Sarcelles, à quatre lieues de Paris, et y trouva en effet, pendant les premières années de possession, les agréments et les distractions dont il avait senti le besoin. Ce fut là qu'il composa ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, ouvrage qui ne peut avoir en France qu'un petit nombre de lecteurs, mais qui en a beaucoup en Angleterre et en Allemagne, où l'on est plus versé dans les matières que notre auteur y a traitées ; aussi aborde-t-il cet important sujet avec une supériorité d'aperçus peu commune à notre époque et qu'il doit à la connaissance approfondie des langues dans lesquelles sont écrits les livres originaux dont il entreprend la critique, soit sous le rapport des altérations faites au texte, soit sous celui des infidélités des traductions.

Elevé en 1814 à la dignité de pair de France avec le titre de comte, Volney fut obligé de revenir habiter la capitale, et, peu après la seconde Restauration, il délaissa sa campagne, pour se livrer entièrement et sans distraction à son goût favori, l'étude des langues orientales et les moyens d'en répandre la connaissance en Europe. Il s'est adonné presque sans relâche à cette occupation pendant vingt-cinq ans, et dans la crainte que ses essais, justement appréciés des savants, ne fussent perdus, il a fondé, à l'Institut, un prix annuel de douze cents francs pour stimuler le zèle de ceux qui voudraient continuer ses utiles travaux.

Par son savoir et ses talents, Volney est, sans contredit, un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'Anjou ; mais, trop occupé d'un vain fantôme de gloire, il ne connut point l'art d'être heureux ; il oublia tous ceux qu'il avait autrefois nommés ses amis, et mourut sans avoir connu le bonheur d'aimer et d'être aimé<sup>4</sup>. On voit son tombeau au cimetière du Père-Lachaise à Paris, où il fut inhumé en 1820 ; c'est une très petite pyramide en pierre fragile ; elle ne pourra indiquer que pendant quelques années le lieu de sa sépulture. Mais il s'est élevé, lui-même, un monument bien plus durable : ses *Ruines*, qui depuis plus de trente ans exerce une si grande influence sur les esprits, défiera tous les efforts du temps, comme les pyramides d'Égypte au pied desquelles il a été écrit.

1. J.-F. Bodin, *Recherches historiques sur l'Anjou*, Angers, 1ère édition 1847, 2ème édition 1849 ; tome second, ch. LXXVI, 2ème éd. p. 545-555.

J. Gaulmier a dressé dans *l'Idéologue Volney* (1951) l'état de la question biographique concernant Volney : voir Introduction, p. XVI-XVII.

Disons qu'il y a quatre témoignages biographiques principaux au sujet de la carrière de Volney : 1°) La *Notice* sur Volney peu fiable mise par Bossange en Introduction de l'édition de 1820 des *Œuvres complètes* : Bossange avait été informé par la veuve de Volney, elle-même influencée par Martin Baudinière (le gendre adoptif de Volney) : celui-ci, royaliste, diffusera la légende d'un Volney arrêté par la Convention, en novembre 1793, pour opposition irréductible au pouvoir révolutionnaire, et même royaliste ; Bossange accrédiatera ce « roman familial », en tête des *Œuvres complètes*, au moyen de citations tronquées. Si l'on écarte la légende de Bossange, on peut consulter les témoignages suivants ; 2°) J.-F. Bodin, *Recherches historiques sur l'Anjou* (1847) — que nous publions ici-même : c'est la source principale de l'étude sur Volney de Sainte-Beuve : *Lundis*, VII (février 1853) ; 3°) M. Bougler : *Le mouvement provincial en 1789*, Paris, 1865, tome 1°, p. 150-169 : exposé plus détaillé et complet de la carrière philosophique et politique du Constituant — très réservé à l'égard des positions « de gauche » (p. 156) du philosophe et vis-à-vis de son anticléricalisme, mais qui le présente comme un révolutionnaire modéré, victime des « Modernes Lycurques » (p. 159) (c'est la même version tendancieuse qu'on trouvait chez Bossange) : texte assez verbeux, où les interprétations l'emportent sur l'énoncé de faits vérifiés ; 4°) F.Y. Besnard, qui a connu et fréquenté Volney : *Souvenirs d'un monogénéral*, éd. Port, Paris, 1880, mais publie ses Mémoires longtemps après la disparition de son ami.

Disons en général que l'étude de Sainte-Beuve suit les témoignages de Bodin les plus propres à accrédiater la thèse du caractère difficile, méfiant, solitaire ou du « fanatisme froid » de Volney, et que, Bodin a pu connaître certains faits de Besnard lui-même...

2. On notera que Bodin — qui est proche des témoins directs des faits et des familiers de Volney, ne fournit aucune explication de l'arrestation de celui-ci, en novembre 1793, par opposition à Bossange, Bougler, etc. qui affirment qu'il aurait été incarcéré par suite de son opposition aux révolutionnaires de 1793, par « modérantisme » ; et par opposition au roman familial, qui diffusera la légende invraisemblable d'une arrestation pour royalisme !

J. Gaulmier a fait la lumière sur les motifs de l'arrestation de Volney dans *l'Idéologue Volney*, 2° partie, ch. v : « Motifs de l'arrestation de Volney : la légende et la vérité », p. 286 et suiv. : « Le prétexte de royalisme ne paraît pas à retenir : Volney a donné d'assez nombreuses preuves de loyalisme révolutionnaire pour qu'on soit convaincu de son attachement aux idées républicaines. Ses interventions à la Constituante, où il est considéré comme l'un des meneurs et se trouve d'accord avec ses col-

lègues les plus avancés, par exemple avec Robespierre dans l'affaire Besenval, l'audience, qu'à son retour de Corse, lui accordent les Comités, la mission qu'il a remplie dans l'ouest à la satisfaction du Gouvernement, et celle que Deforgues s'apprête à lui confier en Amérique, tout atteste qu'il jouit de l'estime des dirigeants (...) (p. 285-286).

« Mais la raison déterminante de son arrestation est bien différente, moins romanesque sans doute, et dépourvue de rapport direct avec la politique. C'est pour dettes que Volney a été incarcéré, et, selon toute vraisemblance, pour n'avoir pas versé la première annuité de son domaine de Corse. Le registre de la Force, où il fut conduit le 26 brumaire est formel. » (J. Gaulmier, *ibidem*, p. 287).

3. Cette boutade de Volney adressée à Bonaparte, avec lequel il était lié depuis longtemps, est attestée à partir d'autres sources. On notera que Bodin ne fait pas état d'une scène plus violente. Au contraire, Besnard prétend que cette violente discussion de Volney avec Bonaparte, à propos du Concordat (au cours de l'été 1801) aurait comporté un coup de pied de Bonaparte à son contradicteur, et que celui-ci se serait évaporé (Besnard, II, p. 197-199). (Stendhal, dans son Journal, ajoutait foi lui aussi à cette anecdote : *Journal*, éd. Champion, I, 320).

Selon J. Gaulmier, « l'anecdote du fameux coup de pied repose uniquement sur l'affirmation de Besnard monogénaire » (*l'Idéologue Volney*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 435). Dans ce chapitre très nourri et précis, J. Gaulmier démontre, tant par le recensement des visites que Volney fait au premier Consul que par l'analyse des lettres qu'il adresse à Jefferson sur la situation française et la politique du Consul, qu'en 1801, les opinions de Volney — si elles montrent « quelque désillusion » — ne sont « pas d'un ennemi du régime ni d'un adversaire de Bonaparte » (p. 438). Nous publions plus loin ces *Lettres de Volney à Jefferson* sur la politique du Premier Consul.

« La mésentente entre le général et le philosophe a commencé avec le Concordat ; elle s'est élargie avec l'affaire de Saint-Domingue et le procès de Moreau. Mais la rupture éclatante n'a lieu qu'au moment de la fondation de l'Empire (...). Mais, s'il y a eu une scène très violente entre les deux hommes, c'est en 1804 qu'il faut la placer, car c'est en 1804 que Volney donne de façon retentissante, sa démission de Sénateur » (J. Gaulmier, *ibidem*, p. 439).

La question générale de l'opposition des Idéologues à l'Empire devrait être soigneusement et rigoureusement reprise : il faut vraisemblablement distinguer le plan philosophique de principe, de celui de leur opposition politique — « introuvable », sauf dans les « complots » où le Ministre de l'intérieur s'efforce, laborieusement, de les compromettre... Sur la foi des vives critiques que Napoléon adresse à l'« Idéologie », on serait tenté de supposer leur opposition plus vive qu'elle n'a été. Notre impression personnelle est que, dans les livres comme dans leurs actes (mais la Police veillait !) cette opposition de Sénateurs boudeurs à l'Empire a été réduite à peu de choses : il en a été autrement de celle de Madame de Staël et de Benjamin Constant, qui ont explicitement fait la critique du « despotisme militaire »...

4. On voit ici, lancée par Bodin, la réputation faite à Volney, d'avoir été homme sec, glacial, incapable de toute amitié : Sainte-Beuve l'accrédite, parce qu'elle

conforte ses propres vues sur « le fanatisme froid » du politique et du philosophe des Révolutions (*Lundis*, VII, p. 405-409). Bougler y ajoute des remarques sur « son avarice égoïste et bourgeoise » (p. 161) et le manque de « dignité » et de « loyauté » qui lui fera, sous l'Empire, « prendre très exactement les 40.000 fr. du traitement sénatorial sous la simple réserve de mettre systématiquement dans l'urne des votes une boule noire contre tous les projets du gouvernement » (*Mouvement provincial en 1789*, Biographie des Députés de l'Anjou depuis l'Assemblée Constituante jusqu'en 1815, tome 1<sup>o</sup>, Paris, 1865 (p. 164).

Baron de Grimm

## RÉPONSE

*De M. le baron de Grimm, chargé des affaires de S. M. l'Impératrice des Russies, à Paris, à la lettre de M. Chassebœuf de Volney, en date du 4 décembre 1791.<sup>1</sup>*

A Coblenz, ce 1er janvier 1792

J'ai reçu votre longue lettre, mon cher Volney, et la petite médaille d'or que je vous avais accordée, après maintes sollicitations et maintes lettres écrites par vous à mes amis, qui s'obligent à vous les produire, si vous le désirez. Il faut (non pas pour vous qui le savez bien, mais pour le public), vous expliquer ce que sont ces médailles d'or accordées au nom de Sa Majesté l'impératrice des Russies, aux *brochuriers* de Paris.

Sa Majesté aime les lettres ; elle veut les encourager ; elle sait que quelques petits dons de sa main peuvent, en excitant l'émulation, développer le génie. Elle accepte assez volontiers tous les livres qu'on lui présente. Il est vrai qu'elle ne lit que les bons, mais elle paie quelquefois les mauvais. De pareils détails sont au-dessous d'elle. L'ensemble seulement a fixé un moment ses regards ; et il a été accordé à ses ministres dans les cours étrangères la permission de distribuer ces encouragements, en son nom, aux jeunes gens qu'ils croiraient les mériter. Cette décision de sa part est du 15 mars 1770. Voilà, mon cher Volney, ce qu'il fallait apprendre au public, pour faire cesser son étonnement au sujet de la médaille d'or dont je vous avais honoré. Le tort de vous l'avoir accordée est bien léger ; mais enfin ce tort, c'est moi, qui l'ai eu. Vous me disiez que vous aviez tant d'esprit ! que vous faisiez de si bons livres ! ma faute est de vous avoir cru sur parole. Mais, d'un autre côté, vous désiriez à ma souveraine tant de succès dans sa guerre contre les Turcs, que vos souhaits valaient bien une médaille ; ainsi je ne peux encore me repentir de l'avoir accordée à vos pressantes sollicitations. Aujourd'hui vous me la renvoyez, mon cher Volney ; en vérité, si je pouvais en disposer, je la présenterais au comte de Rivarol, qui, si je l'en avais cru, m'eût empêché de faire une pareille inconvenance à votre égard. Placé, depuis plusieurs années, sur l'observatoire de la république des lettres, il applique son microscope à découvrir les cirons de la littérature, et à les faire connaître : un homme de cette trempe serait utile à ma souveraine, pour empêcher ses agents de donner de petites médailles aussi mal à propos. Mais dans votre lettre du 4 décembre, vous vous donnez quelques tons que je ne vous passerai pas.

Vous ne voulez pas que votre nom se trouve inscrit sur le registre des munificences de Sa Majesté : il faut avoir toute la vanité d'un petit auteur pour se repaître d'une pareille idée. Croyez, mon cher Volney, que lorsque Sa Majesté ou ses agents

accordent un écu d'or, on n'y attache pas assez d'importance à Pétersbourg pour en conserver le souvenir dans des registres ; et la preuve péremptoire que je peux vous donner du peu d'importance que l'on met à ces dons-là, c'est que vous les avez obtenus. On inscrit les dons annuels ou les pensions ; mais ceux-là, c'est Sa Majesté Impériale elle-même qui les donne ; et vous saviez mieux que personne que vous étiez bien éloigné d'obtenir une pareille faveur.

On a quelque peine à deviner quel est le motif qui a pu vous engager à vous donner le ridicule de la démarche que vous venez de faire envers moi, et à laquelle vous sentez bien que ce n'est qu'au faubourg Saint-Marceau qu'on peut trouver de l'importance. Mais, comme je vous connais, je vous ai bien vite deviné. Vous voulez absolument faire parler de vous, mon cher Volney, pour vous rattacher aux jacobins, ou vous faire payer par les monarchiens qui disposent de la liste civile. Voici le défaut de la cuirasse. S'il vous avait plu de me consulter, je vous aurais déconseillé une pareille bêtise, qui vous mène précisément où vous ne voulez pas aller : cela vous mène à réveiller dans le public le souvenir de votre âpreté à ramasser les miettes de cette liste civile ; et cette âpreté ne va pas avec l'affiche des vertus républicaines ; elle se rapproche un peu *des manières des déprédateurs de la France*.

Mais voilà ce que c'est que de consulter, sur la politique, le médecin Cabanis ; sur les moyens de s'enrichir, l'ex-bénédictin abbé de La Roche, d'abord moine, puis apostat, puis secrétaire d'Helvétius, puis athée, puis pensionnaire d'Helvétius, puis bas valet, et *la comète des beaux esprits*, puis aumônier de monseigneur comte d'Artois, puis pensionnaire du même prince, puis dans la révolution, puis acquéreur des biens du clergé et des possessions de l'abbé Morellet, son ami depuis vingt ans, possesseur du prieuré de Thimer ; et sur ce qui est de conduite et de bon sens, une madame Helvétius, espèce de folle de la moderne démocratie, mais qui, avant d'aimer si fort la liberté, a présenté deux requêtes au ministre des lettres de cachet pour faire enfermer sa propre sœur, sous le prétexte qu'elle était folle, et, dans la vérité, pour l'empêcher de se marier et de porter ses biens à d'autres qu'à elle ; qui, ayant en effet obtenu la lettre de cachet, a fait publiquement et en plein jour arrêter sa sœur par les soldats du guet, à la vue de tous les habitants de la place Vendôme, où elle logeait, et l'a fait enfermer à l'abbaye de Belle-Chasse. Je vous l'ai dit cent fois, cette maison d'Auteuil est une loge de fous les plus ridicules de la terre. Quel diable de conseil vous avaient donné tous ces gens-là, au mois de décembre 1789... ?

Vous étiez l'un des plus éloquents orateurs muets de l'Assemblée nationale. Votre air d'importance vous y donnait une sorte d'attitude ; vos mouvemens, une espèce d'ascendant ; vous aviez merveilleusement acquis l'apparence d'un dépositaire de tous les secrets de la faction ; ce qui vous faisait appeler si plaisamment, par le comte de Mirabeau, *le Basile des Jacobins*. Vous pouviez vous vanter de quelques incendies dans l'Anjou, et de quelques douzaines d'assassinats ; avec ces avantages, vous pouviez très-certainement, en restant attaché aux jacobins, recueillir les débris de ce que n'auraient pu emporter Mirabeau, Chapelier ou le duc d'Orléans ; et en attendant patiemment l'établissement des assignats, vous aviez presque la certitude de pouvoir remplir votre porte-feuille : au lieu de cette marche si aisée à suivre, que vous ont fait

faire vos amis d'Auteuil ? Ils vous conseillèrent de vous faire acheter par le ministre ; et vous vous rappellerez tout ce que je vous dis pour vous garantir de cette lourde sottise ? Cela fut inutile.

Au mois de décembre 1789, le fier républicain Volney parvint, bien en secret, jusqu'à M. de Montmorin, et se proposa pour être acheté. Le bon M. de Montmorin, qui se servait depuis long-temps de la poudre sans l'avoir inventée, vous crut, sur votre parole, un personnage important dans le club des jacobins. Il faut bien que je lui pardonne ; car moi aussi je vous avais cru un homme de beaucoup d'esprit ; sur la même assurance, le marché fut bientôt conclu ; et assurément le Fabricius Volney, qui, le 4 décembre 1791, renvoie à Grimm un écu d'or qu'il lui avait donné en 1788, s'en était adjugé une assez bonne collection dans son traité avec M. de Montmorin. Voici quel était votre marché.

On vous donnait l'intendance de l'île de Corse et six mille livres d'appointements ; l'inspection générale du commerce de l'île de Corse, et encore six mille livres d'appointements, et puis six mille livres de gratification pour les frais du voyage de M. Volney, de Paris dans l'île de Corse. Six mille livres à M. de Volney pour aller de Paris en Corse... ! Eh ! mon ami, quand vous voyageiez en Egypte, un bâton blanc à la main, vous n'étiez pas si cher, et j'ai peine à croire cependant qu'alors vous n'eussiez pu acquérir quelque estime.

Glorieux de ce marché, jugeant de votre valeur par le prix qu'on y avait mis, vous étiez au comble de vos vœux. Je vous prédis de prompts disgrâces et un opprobre ineffaçable : cela ne tarda pas d'arriver. Dès le 14 janvier vous eûtes un premier déboire. M. de Montmorin rapporta au conseil du Roi son travail sur M. de Volney, et ce diable de Necker, qui, quoi qu'on en dise, était bien, je l'avoue, un traître et un pervers, mais qui avait du tact, fit aussitôt une si forte grimace, que le Roi s'en aperçut, et dit : *Je vois que M. Necker n'est pas de cet avis.* Sur quoi celui-ci prend la parole, et discutant la différence entre le prix réel de M. de Volney et celui auquel il prétendait, il prouva très-clairement que par malheur M. de Volney n'était pas un aussi puissant scélérat qu'il voulait le persuader ; que c'était un mauvais valet de conjuré, qui voulait changer de condition ; et que si l'on payait ainsi les casse-cou, on ne pourrait plus, par aucun motif, satisfaire l'ambition des chefs. M. de Montmorin insista et obtint le bon du Roi. Vous crûtes triompher, et je vous annonçais de nouveau un opprobre plus éclatant ; car je connaissais Necker et sa manière de travailler. Cela ne fut pas long : il vous fit dénoncer, le 20 janvier, aux jacobins, et produisit les honteuses conditions de votre honteux marché. Dès le 26 janvier 1790 (*Journal des Débats et décrets du 26 janvier*), cet enragé de Goupil de Préfeln dénonça à l'Assemblée nationale que trois de ses membres s'étaient vendus au ministre, et que l'un de ces transfuges était le fougueux, le républicain Volney, et il provoqua un décret qui mit fin pour jamais à ces désertions ignominieuses. Grand tapage ; on veut surtout que le décret ait un effet rétroactif pour atteindre M. de Volney ; car M. le duc de Biron, sans attendre le décret, s'était démis de sa place de gouverneur de l'île de Corse. MM. Le Couteux et Nourissart avaient annoncé qu'ils suivraient cet exemple. M. de Volney paraît enfin, et il n'ouvre la bouche que pour se couvrir d'ignominie. Il déclare nettement (*Bulletin*

de l'Assemblée nationale, du 26 janvier, page 7) qu'il s'oppose à l'effet rétroactif du décret ; qu'il est vrai qu'il a obtenu deux places du ministre ; qu'il sait bien qu'on ne peut être à la fois juge des ministres dans l'assemblée et leur subordonné, mais que son choix est fait, et qu'il renoncera à sa qualité de député. Vous savez quel fut le succès de ce discours ; quelles épouvantables huées l'accompagnèrent. Le décret prohibitif est prononcé. Mais comme on pouvait croire qu'en effet il n'avait pas un effet rétroactif, mon Volney s'acharne à son opprobre ; il voit MM. Le Couteux et Nourissart se démettre formellement le 27 janvier ; il entend les applaudissemens dont on les honore ; et mon vilain tient bon. Il lutte, il ne peut lâcher sa proie : mais le ministre, qui voit l'inutilité de la lui laisser, le menace de la lui ravir. Les jacobins, d'un autre côté, le menacent de cette fatale lanterne dont naguère le sieur Volney menaçait les nobles de l'Anjou : enfin, le 29 janvier, n'osant paraître dans l'assemblée, il écrit la lettre la plus plate, la plus lâche, et se démet de son intendance (Voyez cette lettre au Procès-Verbal de l'Assemblée nationale, du 29 janvier 1790, page 7). Le plus froid silence accueille cette démarche honteuse et tardive : elle tombait dans l'oubli, si la méchanceté d'un abbé Laryl n'eût demandé et obtenu que la lettre serait inscrite dans le procès-verbal.

Voilà les faits, mon cher Volney ; et, depuis qu'ayant perdu vos douze mille livres de rente il ne vous restait plus que dix-huit livres par jour comme député, avez-vous quitté l'assemblée, comme vous juriez que vous le feriez, le 26 janvier, quelle que fût sa décision ? Oh que non ! Ces dix-huit livres par jour valaient mieux que rien du tout, et vous y êtes resté jusqu'à la clôture. Et c'est le même homme qui renvoie à Grimm un écu d'or... ! Eh ! mon ami, il fallait le garder ; c'était toujours cela. En le perdant, vous verrez qu'on ne vous achètera d'aucun côté.

Votre lettre est encore au-dessous de la médiocrité de vos autres productions. Vous appelez les frères du Roi et les nobles français *des révoltés*. Il est vrai qu'ils ont tort : on les pille, on les insulte, on les brûle, on les assassine ; et ils se révoltent contre les maîtres d'une faction où le grand Volney occupe la place de manœuvre. Vous les nommez *des hommes pervers*. Vous vous y connaissez, mon cher Volney ; mais cependant ces hommes pervers portent tout ce qui leur reste d'argent aux frères du Roi, et ne demandent un écu d'or à personne ; ils n'ont ni intendance ni inspection, et on ne leur reproche aucune bassesse. Vous les qualifiez *d'hommes dénaturés*. Vraiment, s'il est dans la nature qu'un Volney ait une intendance de six mille livres de rente avec une inspection de six mille livres de rente, et que, pour se rendre en Corse, il lui faille encore six mille livres, ces gens-là, qui ne veulent pas souffrir un ordre de choses où cela arrive et peut arriver, sont fort *dénaturés*, et je vous assure qu'ils ne le souffriront pas. Je sens bien l'embarras de votre position ; et la fin de votre lettre, rendue à son vrai sens, me l'exprime assez. « Après tant de vœux pour *une révolution*, que je crus utile à *ma fortune*, il est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter ». Voilà bien, je n'en doute pas, le langage de votre cœur : mais prenez-vous-en aux circonstances. Tout le monde ne peut pas se vendre aussi fructueusement que votre ami Cabanis : il est médecin, et Mirabeau était son malade. Il l'a par Dieu bien promptement guéri, à la grande satisfaction de ceux qui l'employaient. J'avoue que c'est un coup de

maître : aussi l'a-t-il bien loué après sa mort. Il faut convenir qu'il lui avait de grandes obligations.

Avant de finir cette lettre, dites-moi, mon cher Volney, sentez-vous bien toute l'indignité de votre position ? Quoi ! dès qu'un homme de votre parti, jacobin ou monarchien veut se donner quelque éclat, il ne faut qu'examiner sa vie pour y trouver mille traits de lâcheté et d'infamie ! Vous me dites que votre Brissot de Warville est un bon républicain ; oui : mais il fut espion de police sous M. Le Noir, à cent cinquante livres par mois. Je le défie de le nier, et j'ajoute qu'il fut chassé de la police, parce que La Fayette, qui dès lors commençait à intriguer, l'avait corrompu et pris à son service. Vous me citez votre témoin banal, le sieur Morel, l'assassin de Favras ; mais il a été deux fois à Bicêtre, et une fois pour fait de sodomie. Vous ne cessez de parler du dévouement de M. Manuel, procureur de la commune de Paris ; mais il a resté six ans à Bicêtre pour fait d'escroquerie. Quelle fatalité que tous ces souvenirs-là ? Croyez-moi, faites décréter, sur la motion de l'abbé Fauchet, que la mémoire du temps passé est une aristocratie, et en parler un acte d'incivisme. Adieu, mon cher Volney.<sup>2</sup>

NOTES

1. La *Lettre de M. de Volney à M. le baron de Grimm*, chargé des affaires de Sa Majesté l'Impératrice des Russies à Paris... suivie de *La Réponse* de M. le Baron de Grimm à M. Chassebœuf de Volney, en date du 1er janvier 1792, ont été publiées ensemble à Paris chez Potey en 1823 (on remarque l'affectation du Baron de Grimm à appeler Volney de son nom plébéien d'origine « Chassebœuf » et le ton outrageant). Nous publions seulement *La Réponse du baron de Grimm*. Nous avons publié la Lettre de Volney (renvoyant à l'Impératrice de Russie la médaille d'or qu'il avait reçue d'elle) dans le premier tome des *Œuvres* de Volney au Corpus (voir : *Moniteur*, 5 décembre 1791).

2. Il nous est apparu opportun, dans cette rubrique *Documents*, où Volney est vu et jugé par certains de ses contemporains, de publier cette lettre-pamphlet violemment hostile au philosophe : elle est révélatrice de la façon dont on pouvait se représenter l'engagement révolutionnaire de plébéiens comme Volney, Cabanis, etc. dans le camp monarchien, à la Cour des Princes, chez les émigrés, ou de telle boutique littéraire contre-révolutionnaire...

Les attaques du baron de Grimm — domestique stipendié de l'Impératrice de toutes les Russies en Europe occidentale — ou de Rivarol (auquel ce pamphlet est attribué par certains ?) ne visent aucun ouvrage ni aucune opinion philosophique ou politique déterminés de l'auteur des *Ruines* ; à le prendre au mot, on pourrait croire que Volney n'en a pas écrit et n'en professe aucune ! Ce sont exclusivement des

attaques *ad hominem*, qui se veulent insultantes : elles visent les démarches connues de Volney pour obtenir des emplois de responsabilité importants — sous l'ancien régime et sous le nouveau pouvoir — son opportunisme politique, en somme, et le caractère « intéressé » de ses démarches — et, plus spécialement, le renvoi spectaculaire, par lui, à l'Impératrice, de la médaille d'or qu'il avait reçue d'elle (et sollicitée, prétend le polémiste) dont il avait d'abord vanté la politique « éclairée » (c'est un fait) dans *Voyage en Egypte et en Syrie* (1787) et *Considérations sur la guerre des Turks et des Russes* (1788).

On se souvient avec quelle fermeté, mais en quels termes mesurés, Volney avait déclaré à Catherine II ses raisons de lui renvoyer, par l'entremise de Grimm, la fameuse médaille : « La protection déclarée que S. M. l'Impératrice des Russies accorde à des français révoltés, les secours pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma patrie ne me permettent pas plus de garder en mes mains le monument de générosité qu'elle y a déposé » (voir le texte de cette *Lettre à Catherine II* du 4 décembre 1791, dans la *Notice sur la vie et les écrits de C.-F. Volney*, par A. Bossange, *Œuvres complètes* en un volume, éd. Firmin Didot, p. 3-4) (sur l'ensemble des faits relatifs à la Lettre à Grimm, voir : J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, 2<sup>e</sup> Partie, ch. III, p. 239-242). Le ton du pamphlet, supposé provenir de Grimm, est très méchant, et donc amusant, de ce qui peut donner à rire à la morgue d'aristocrates ou à l'ironie des libellistes des Cours. Mais toutes ces attaques reviennent au fond à rattacher le caractère intéressé et « bourgeois » des démarches de Volney — son goût des rémunérations financières importantes — à ses origines plébéiennes, et à conclure, de là, à la bassesse générale des motivations de toutes ses actions et de sa personnalité. (Celui-ci, rappelons-le, n'a jamais fait mystère de son intérêt pour la propriété, pour l'argent, et affirmé que l'amour de soi était « mobile éternel de tout individu (et) la base nécessaire de toute association », *Les Ruines*, ch. IX, éd. Ressources, p. 38 : sur ce point, voir J. Rohou *Volney et ses prédécesseurs face à l'amour de soi et à l'intérêt*, in *Volney et les Idéologues* (Angers, 1988), p. 231-245).

Cette péjoration, par l'auteur du pamphlet, de l'engagement militant et de l'œuvre de Volney (elle, entièrement passée sous silence) au nom des caractéristiques « psychologiques » de l'homme, déclarées basses — alors qu'elles sont universelles — n'est-elle pas un nouvel exemple de la petitesse des vues que prennent de l'Histoire — au dire de Hegel — les « valets de chambre » psychologiques ?...

Livres nouveaux<sup>1</sup>

*La loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français*, par C.F. Volney, de l'imprimerie de Didot jeune à Paris, chez Sallior, successeur de Didot jeune, quai des Augustins, n° 22, 104 pages, petit format.

Le citoyen Volney s'est jusqu'ici fait connaître par de grands ouvrages ; en voici un qui renferme dans un très petit volume beaucoup d'utilité ; il est, en quelque sorte, à la portée de tous les esprits, et le talent d'analyser et de définir, y est surtout très remarquable. Le but de l'auteur est de prouver que quelque religion que l'on professe, il est une loi qui doit servir de règle commune à tous les hommes et les guider sans distinction de pays ni de secte vers la perfection et le bonheur, qui apprend à fuir tous les vices et à professer toutes les vertus ; cette loi est la loi naturelle qui émane immédiatement de Dieu, et qui, mieux que toute autre loi, enseigne l'existence d'un être suprême.

« En effet, dit l'auteur, pour tout homme qui observe avec réflexion le spectacle étonnant de l'univers, plus il médite sur les propriétés et les attributs de chaque être, sur l'ordre admirable et l'harmonie de leurs mouvements, plus il lui est démontré qu'il existe un agent suprême, un moteur universel et identique, désigné par le nom de Dieu, et il est si vrai que la loi naturelle suffit pour élever à la connaissance de Dieu, que tout ce que les hommes ont prétendu en connaître par des moyens étrangers, s'est constamment trouvé ridicule, et qu'ils ont été obligés d'en revenir aux immuables notions de la raison naturelle.

« Il n'est donc pas vrai que les sectateurs de la loi naturelle soient athées. Non, cela n'est pas vrai ; au contraire, ils ont de la divinité des idées plus fortes et plus nobles que les hypocrites qui la calomnient, car ils ne souillent point du mélange de toutes les faiblesses et de toutes les passions de l'humanité. »

Ceci nous paraît répondre assez bien à quelques brouillons contre-révolutionnaires de Corse, qui ne sachant quelle calomnie inventer contre ce patriote clairvoyant, l'ont accusé d'avoir professé l'athéisme dans ses autres ouvrages.

Celui-ci qui est comme un vrai catéchisme par demandes et par réponses, est peu susceptible d'extrait. Pour engager nos lecteurs à se le procurer, il nous suffit sans doute d'en indiquer le sujet et d'en nommer l'auteur.

1. *Moniteur* n° 249, vendredi 6 septembre 1793, tome 17, réimpression, p. 570. Ce texte non signé annonce la parution de la *Loi naturelle ou Catéchisme du citoyen français* : il est très probablement de la main même de Volney et, dans cette mesure, important pour juger des conceptions et intentions de l'auteur à ce moment (1793), des précautions qu'il prend, sur la question religieuse, vis-à-vis du public et du pouvoir politique. Ce texte vise — par le rappel du « but de l'auteur » et la citation d'extraits bien choisis de « la Loi naturelle » — à prévenir ou réfuter l'accusation d'athéisme.

« Le but de l'auteur est de prouver que *quelque religion que l'on professe*, il est une loi qui doit servir de règle commune à tous les hommes (...) qui apprend à fuir tous les vices et à professer toutes les vertus ; *cette loi est la loi naturelle qui émane immédiatement de Dieu* » : autrement dit, le catéchisme du Citoyen français n'enseigne ni les préceptes d'un seul pays ou d'une seule confession religieuse, ni ceux d'une morale autonome par rapport à la connaissance de la nature et de sa cause première ; les vertus qui guident les hommes « vers la perfection et le bonheur » ont leur source et leur fondement dans « une règle commune à tous les hommes », que Volney nomme, comme nombre de philosophes et comme les théoriciens du droit naturel moderne et les déistes : la loi naturelle.

Il cite ensuite deux paragraphes successifs de son ouvrage, tirés du chapitre II, « Caractères de la loi naturelle », tous deux consacrés à la conception de la divinité, plutôt qu'à la morale proprement dite : le premier énonce que la méditation du spectacle de « l'ordre admirable et l'harmonie » des mouvements des choses de l'univers démontre « qu'il existe un agent suprême, un moteur universel et identique, désigné par le nom de Dieu » : cet énoncé coïncide avec ceux des déistes ; la seconde citation de « la Loi naturelle » affirme que les sectateurs de cette loi « ont de la divinité des idées plus fortes et plus nobles que la plupart des autres hommes », et écarte donc l'accusation d'athéisme qui les vise (*La Loi naturelle - Leçons d'histoire*, Les classiques de la politique, Garnier, 1980, éd. J. Gaulmier, p. 43-44). D'après les termes de cette annonce, la morale de la nouvelle citoyenneté républicaine exclut aussi bien l'athéisme que le théisme providentialiste : « l'éternelle religion de la nature renversera les religions passagères de l'esprit humain » (comme dit l'Avertissement ajouté en tête de l'ouvrage dans les *Œuvres complètes* de 1821) (Garnier, p. 40).

Le commentaire de l'œuvre de Volney ne s'est pas toujours tenu à la règle du primat du texte : on a souvent cherché dans la biographie ou dans l'histoire politique, des faits conduisant à minimiser la portée des déclarations explicites de l'auteur. J. Gaulmier a commenté deux fois cette Annonce de « la Loi naturelle » : Dans « L'Idéologue Volney », l'éminent connaisseur de l'auteur des *Ruines* écrit : « sachant que le Comité de Salut public, où Robespierre domine déjà, se méfie de l'athéisme, sachant aussi que la députation de Corse à la Convention est, dans son ensemble, favorable à Paoli, Volney aurait, par prudence, fait profession de déisme », à la suite de quoi J. Gaulmier indique que « la Loi naturelle », loin d'être « un

ouvrage de circonstance », « forme la conséquence nécessaire des Ruines » (*L'Idéologue Volney*, 2<sup>e</sup> P. ch. IV, p. 270-271). Cette dernière remarque — fort judicieuse selon nous — nous paraît réduire beaucoup la portée de la première, qui voyait dans le texte une dissimulation tactique d'athéisme...

J. Gaulmier va plus encore dans son intéressante réédition de « la Loi naturelle » : « Cette mention de Dieu (...) ne doit pas faire illusion et inciter à ranger Volney parmi les déistes (...). Il n'a jamais cessé de montrer un athéisme total, allant au-delà de l'agnosticisme scientifique de Tracy ou de Cabanis, rejoignant la négation absolue que professe d'Holbach », et J. Gaulmier réitère sa thèse, suivant laquelle l'exclusion expresse de l'athéisme dans « la Loi naturelle » (et dans l'Annonce du Moniteur de septembre 1793) relève de « précautions de circonstance » ; il en donne pour preuve quatre faits : 1) une déclaration du ch. XXI des *Ruines*, qui réduit Dieu à n'être qu'une représentation des éléments physiques ou de qualités abstraites de ces derniers (*Les Ruines*, éd. Ressources, p. 166) ; 2) le fait que Priestley ait dénoncé Volney aux E.U. comme un athée ; 3) l'opposition de Volney à Bonaparte à propos du Concordat ; 4) l'opinion de son ami l'abbé Grégoire que Volney était « décidément incrédule ». 2) et 3) n'ont rien à voir avec la question posée : les préventions de Priestley vis-à-vis de l'auteur des *Ruines*, et l'opposition de Volney au rétablissement par l'Empereur des privilèges de la religion catholique en France ne sauraient rien prouver sur les conceptions philosophiques de Volney. Par contre, le propos de Grégoire a sa valeur, biographique (mais un déiste peut se conduire pratiquement comme un athée sans faire profession d'athéisme). Par contre le texte du ch. XXI des *Ruines* concerne bien le sujet même qu'aborde l'Annonce de « la Loi naturelle » : la conception philosophique « naturelle » et universelle de la divinité : le texte des *Ruines* de 1791 va en effet *plus loin* que celui de l'Annonce : Dieu n'est que l'idée des puissances physiques de l'univers ou de leurs qualités, et non celle de l'ordre de l'univers ou de son *moteur*.

Le ch. XXII des *Ruines* et l'Annonce de « la Loi naturelle » dans le *Moniteur* de septembre 1793 constituent donc deux états des conceptions philosophiques de Volney concernant la notion de Dieu : le premier quasi-athée, puisque l'auteur ne veut connaître en fait de vraies idées que celles qui se tirent des sens et de l'expérience physique ; le second, déiste. Ajoutons que, au point de vue de dévots et d'esprits religieux, la différence entre déisme et athéisme risque d'apparaître nulle ; par contre, pour le philosophe, « la religion de la nature » du déisme est logiquement distincte du matérialisme des athées, qui ne veut connaître dans l'univers qu'un jeu de causes aveugles et aucun « moteur universel ».

---

Albert Mathiez

**VOLNEY « COMMISSAIRE OBSERVATEUR » EN 1793<sup>1</sup>**

Que Volney, l'auteur des *Ruines*, du *Voyage en Syrie et en Egypte*, du *Tableau des Etats-Unis*, l'illustre orientaliste qui siégera à l'Institut et au Sénat impérial<sup>2</sup>, ait rempli pendant plusieurs mois les fonctions appointées d'espion du gouvernement de la Terreur, la chose étonnera tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'histoire des révolutions. Le fait, ignoré de tous les biographes, est cependant d'une rigoureuse exactitude.

Quand le ministre de l'Intérieur Garat organisa en mai 1793 son bureau d'espionnage, il confia à Volney la mission d'inspecter les départements d'Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Mayenne et Manche, départements que Volney connaissait bien, puisqu'il était originaire de la Mayenne. Volney accepta le poste de « commissaire observateur » que Garat lui offrait. Il revenait de Corse où il avait éprouvé plus d'un déboire. Dès le 3 mai 1793, son nom figure sur les listes arrêtées au Ministère de l'Intérieur<sup>3</sup>. Quatre jours après, il passait à la caisse, ainsi qu'en témoigne la note suivante :

*Dépenses extraordinaires.*

Je prie les citoyens commissaires à la Trésorerie nationale de faire paier au citoyen Constantin Chassebeuf Volney la somme de quinze cent livres à prendre sur l'ordonnance de 200,000 l. du 6 de ce mois faisant partie des 6 millions mis à la disposition du pouvoir exécutif pour dépenses secrètes par décret du 16 avril dernier, laquelle ordonnance de 200,000 livres sera comprise dans la décision du 6 au 11 de ce mois.

A Paris, 7 may 1793, l'an 2e de la République.

*Le Ministre de l'Intérieur.*

Volney était encore en fonctions au mois d'octobre, ainsi qu'en témoigne cette nouvelle note signée de Paré, l'ami de Danton, qui avait succédé à Garat au Ministère :

Il sera fait au bureau des ordonnances un mandat de mille livres au citoyen Volney commissaire observateur dans les départements d'Isle et Vilaine, Loire Inférieure, Mayenne et la Manche pour ses appointemens du 4 aoust au 4 octobre.

Paris, le cinq octobre 1793 l'an 2 de la République française une et indivisible.

*Le Ministre de l'Intérieur,*

Paré.

Le citoyen Franqueville est prié de m'indiquer dans quelle ville ou autrement par quel receveur il faut faire payer les mille livres au citoyen Volney.

On lit d'une autre main :

Le citoyen Volney est à Paris. Il viendra demain chercher son mandat. Salut et excuse de mon inexactitude.

Volney prit sa tâche au sérieux. C'est au cours de sa mission qu'il publia en août 1793 son *Catéchisme du citoyen* qui avait pour but de proposer au Français le déisme comme une sorte de religion nationale<sup>4</sup>.

Il serait d'un vif intérêt de retrouver les rapports que le commissaire observateur Volney adressa au Ministère de l'Intérieur pendant qu'il inspectait les départements de l'Ouest. L'homme qui a décrit avec une vérité si saisissante la Syrie, l'Égypte et les États-Unis, n'a pu manquer de peindre avec la même vérité et la même profondeur ses compatriotes en révolution. Un pareil témoignage venant d'un tel témoin serait on ne peut plus précieux<sup>5</sup>.

Volney était de retour à Paris au début d'octobre 1793. Il était arrêté un mois après et restait en prison jusqu'après le 9 thermidor. Cette arrestation avait-elle un rapport quelconque avec la façon dont il s'était acquitté de ses fonctions d'observateur ? Peut-être, mais je l'ignore.

A. MATHIEZ

NOTES

1. A. Mathiez, *Volney commissaire observateur en 1793*, Annales historiques de la Révolution française (1911), Mélanges et documents, p. 530-532 (Note de l'éditeur).

2. Voir sur Volney les notes dont j'ai fait précéder les *Lettres de Volney à la Révellière-Lépeaux*, publiées dans les Annales révolutionnaires, tome III, p. 171-194 (Note d'A. Mathiez).

3. Archives Nationales F1 b 1 103 ainsi que les documents qui suivent (Note d'A. Mathiez).

4. Ce *Catéchisme* a été réimprimé dans les *Œuvres* de Volney sous le titre : *La loi naturelle ou principes physiques de la morale* (Note d'A. Mathiez).

5. J. Gaulmier nous a communiqué l'un de ces Rapports confidentiels rédigés par Volney, dont A. Mathiez, qui n'en avait pas pris connaissance, pressentait qu'il serait « d'un vif intérêt » de les retrouver... *Ce Rapport (secret) de Volney au Ministre des affaires étrangères*, Lebrun, daté de Nantes le 20 mai 1793, destiné au Comité de Salut

public et aux Conseils, a été publié pour la première fois dans l'ouvrage : Ch.-L. Chassin, *Études documentaires sur la Révolution française, la Vendée patriote (1793-1800)*, Paris, 1893, tome I, p. 358-361.

Cet auteur indique comme référence originale du Rapport : Archives du Ministère des Affaires étrangères, France, n° 1410, f° 124 et 125.

Nous comptions publier ce Rapport à la suite de la présente Notice d'A. Mathiez : sa découverte confirme en effet, si besoin était, les documents publiés par Mathiez et sa thèse : Volney a « rempli pendant plusieurs mois les fonctions appointées d'espion gouvernement de la Terreur » ; la constance de l'engagement révolutionnaire ou « patriote » du philosophe, jusqu'en mai 1793 au moins, est donc prouvée — ce qui va contre la légende diffusée par sa famille et contre la thèse de *la Notice de Bossange aux Œuvres complètes de 1821* qui attribuaient l'arrestation de Volney en novembre 1793 au fait qu'il « ne craignit pas de braver les hommes de 93 » (*Œuvres* en un volume, Firmin Didot, 1831, *Notice d'Alphonse Bossange* sur la vie et les écrits de C.-F. Volney, p. 5, 1<sup>o</sup> colonne).

Nous comptions publier ce très intéressant Rapport de Volney au Ministre de l'Intérieur quand nous avons pris connaissance de sa publication par A. Bendjebbar, à la suite de son intéressante étude : Volney et la propriété, p. 50-53 de l'ouvrage collectif : *Volney et les Idéologues*, Presses de l'Université d'Angers, Angers, 1988. Le texte de Volney est une pièce de choix à verser au dossier violemment controversé, comme on sait, de la répression en Vendée : il s'exprime, semble-t-il, du point de vue de l'intérêt qu'a le pouvoir révolutionnaire à un rapprochement des populations de l'ouest et de l'armée républicaine : il met en garde le pouvoir central contre le pillage imputé aux troupes, contre les doctrines anti-propriétaires prêchées par certains, le luxe vestimentaire arrogant de représentants de la Convention... Il nomme « un vrai fanatisme » la révolte des blancs et témoigne, sans indignation, de l'étendue et de la violence de la répression qui frappe les insurgés : « On en exécute tous les jours et tous les jours ils meurent en chantant des cantiques, et en faisant leur profession de foi ». Il recommande au Ministre de l'Intérieur, puisque, dit-il, les rebelles « ne sont plus une puissance redoutable », une politique habile recourant au minimum de répression : « L'instrument de supplice dressé en permanence n'effraye que les citoyens, et, inutile à l'objet que l'on se propose, il n'a que l'effet de corrompre les mœurs et de jeter une sorte d'odieux sur le pouvoir qui l'emploie ». Si on ne procède pas « par des moyens de persuasion auprès des prisonniers », par des « avis », par la ruse aussi, « cette guerre sera une vraie guerre d'Albigeois et de Camisards, et tout le tort ne sera pas aux persécutés » (*Volney et les idéologues*, p. 50-51). Ce serait aux historiens de dire dans quelle mesure les conseils du Commissaire observateur Volney étaient contraires à la politique de répression menée sur le terrain des opérations, et qui incontestablement a jeté « une sorte d'odieux » sur le pouvoir qui l'employait, ou si la combinaison de la répression et « des moyens de persuasion », que Volney recommande, allait dans le sens des instructions de la Convention, mais n'était pas suivie sur le terrain...

---

La réception de l'œuvre de Volney  
aux Etats-Unis

Nous aurions voulu pouvoir publier certains documents qui sont des témoignages de la qualité de la réception — contradictoire ! — réservée à l'œuvre philosophique et politique de Volney en Angleterre et surtout aux Etats-Unis (voir p. ex. G. Chinard, *Volney et l'Amérique*, Baltimore et Paris, 1923, p. 97-99 et 182-183). Dans ce dernier pays, l'auteur des *Ruines* a vécu, fréquenté Thomas Jefferson, et voyagé d'octobre 1795 à juillet 1798. C'était la pire période de l'extrême tension politique entre la France du Directoire et les Etats-Unis et de l'état de quasi-guerre de la France (qui interdisait le transport des marchandises anglaises) avec les neutres, dont les Etats-Unis...

Nous avons tenu à publier ci-après la traduction *en anglais* par l'illustre Thomas JEFFERSON — rédacteur de la Déclaration d'indépendance américaine de 1776, qui avait succédé à FRANKLIN, en 1785, comme Ministre plénipotentiaire en France, qui avait publié ses *Notes sur la Virginie* en français à Paris en 1782, par la suite vice-Président, à partir de 1797, durant la période de crise violente avec le Directoire, puis Président des Etats-Unis de 1801 à 1809 — de l'« Invocation » des *Ruines* de Volney (Hail solitary ruins, holy sepulchres and silent walls ! you I invoke ; to you I adress my prayer...) (voir Chinard, *Volney et l'Amérique*, p. 113-116).

Il est encore malheureusement peu connu, même aux Etats-Unis, que l'« Invocation », par suite de cette collaboration franco-américaine au sommet, constitue un monument de la sensibilité « préromantique » et de la poétique des ruines *dans les deux langues*, antérieur aux ouvrages de Chateaubriand (voir infra la note détaillée en marge de cette traduction par Th. Jefferson).

Rappelons enfin que, de son séjour aux Etats-Unis, le voyageur-philosophe et géographe Volney tirera la substance du *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, qu'il publiera en octobre 1803, sans avoir voulu rédiger — sauf dans sa *Préface* — tout ce qu'il avait à dire sur « l'état politique » de la jeune nation américaine : c'est un des très nombreux voyages en Amérique rédigés à cette époque et depuis la guerre d'Indépendance ;

mais c'est un des très rares livres français consacré aux Etats-Unis qui renonce au procédé très répandu qui consistait à utiliser sans cesse l'Amérique « pour faire la leçon à la France » (B. Fay, *L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis*, Paris, 1925, p. 90).

Thomas Jefferson

TRADUCTION DE L'INVOCATION DES RUINES  
EN ANGLAIS (1802)<sup>1</sup>

« Hail solitary ruins, holy sepulchres and silent walls ! you I invoke ; to you I adress my prayer. While your aspect averts, with secret terror, the vulgar regard, it excites, in my heart, the charm of delicious sentiments, sublime contemplations. What useful lessons, what affecting and profound reflections you suggest to him who knows how to consult you ! When the whole earth, in chains and silence, bowed the neck before its tyrants, you had already proclaimed the truths which they abhor ; and, confounding the dust of the king with that of the meanest slave, had announced to man the sacred dogma of Equality. Within your pale, in solitary adoration of Liberty, I saw her Genius arise from the mansions of the dead ; not such as she is painted by the impassioned multitude, armed with fire and sword, but under the august aspect of Justice, poising in her hand the sacred balance, wherein are weighed the actions of men at the gates of eternity.

O tombs ! what virtues are yours ! you appal the tyrant's heart, and poison with secret alarm his impious joys ; he flies, with coward step, your incorruptible aspect, and erects afar his throne of insolence. You punish the powerful oppressor ; you wrest from avarice and extortion their ill gotten gold, and you avenge the feeble whom they have despoiled ; you compensate the miseries of the poor by the anxieties of the rich ; you console the wretched, by opening to him a last asylum from distress, and you give to the soul that just equipoise of strength and sensibility which constitutes wisdom, the true science of life. Aware that all must return to you, the wise man loadeth not himself with the burdens of grandeur and useless wealth : he restrains his desires within the limits of justice ; yet knowing that he must run his destined course of life, he fills with employment all its hours, and enjoys the comforts that fortune has allotted him. You thus impose on the impetuous sallies of cupidity a salutary rein ; you calm the feverish ardor of enjoyments which disturb the senses ; you free the soul from the fatiguing conflict of the passions ; elevate it above the paltry interests which torment the crowd ; and surveying from your commanding position, the expanse of ages and nations, the mind is only accessible to the great affections, to the solid ideas of virtue and glory. Ah ! when the dream of life is over, what will then avail all its agitations, if not one trace of utility remain behind ?

O Ruins ! to your school I will return ! I will seek again the calm of your solitudes ; and there, far from the afflicting spectacle of the passions, I will cherish in remembrance the love of man. I will employ myself on the means of effecting good for him, and build my own happiness on the protection of his. »

1. G. Chinard a eu le mérite d'établir, en 1923, de manière irréfutable ce fait littéraire non négligeable, jusqu'alors inconnu : Th. JEFFERSON, Président des Etats-Unis de 1801 à 1809, correspondant et confrère de Volney en philosophie, est l'auteur d'une traduction anglaise de l'Invocation des *Ruines* (*Volney et l'Amérique*, Baltimore, John Hopkins et Paris, PUF, 1923, p. 110-116). Il en a apporté pour preuve des lettres de Jefferson à Volney, une lettre de mars 1801, qui demande à ce dernier s'il a reçu « le reste de la traduction jusqu'au chapitre 20 inclus », une autre du 20 avril 1802, où Jefferson « exprime sa satisfaction que Barlow ait consenti à se charger du travail et demande à Volney de détruire, après l'avoir utilisé, le manuscrit que lui a confié M. Maclure » (Chinard, *ibidem*, p. 111).

Les faits sont donc les suivants : on connaissait déjà la constante attention que Volney accordait aux traductions successives des *Ruines* en anglais (Londres, 1<sup>o</sup> éd. 1792, 2<sup>o</sup> éd. 1795, 3<sup>o</sup> éd. 1796) et aux réactions du public anglo-saxon favorable aux idées révolutionnaires ; on savait qu'il avait exprimé son insatisfaction de la 1<sup>o</sup> traduction anglaise, imprimée à Londres en 1792, dont « le traducteur, par crainte du clergé et du gouvernement avait manqué à rendre exactement ses idées » (*ibidem*, p. 113). Mais on croyait que l'ouvrage, imprimé par la suite, sous *l'Empire*, à Paris, avec l'assentiment de Volney (*A new translation of Volney's Ruins ; or Meditations on the Revolutions of Empires*, made under the inspection of the author, Paris, printed for Levrault, 1802) contenait seulement la nouvelle traduction des *Ruines* par ce Joël Barlow (auquel cette traduction est couramment attribuée).

Or les deux Lettres précitées de Jefferson à Volney (comme les réponses de celui-ci) établissent le fait littéraire suivant résumé par Chinard : « Si Barlow a mis la dernière main à la traduction des *Ruines* et s'il en a rédigé les derniers chapitres, les vingt premiers et la fameuse Invocation doivent être rendus à Jefferson. Volney avait détruit le manuscrit, il avait gardé le silence et Jefferson aurait été assuré du secret s'il n'avait pris soin de conserver à la fois les lettres que Volney lui envoyait et copie de celles qu'il écrivait lui-même » (*ibidem*, p. 113) (voir ci-dessous p. 158-159 la lettre de Volney à th. JEFFERSON du 24 juin 1801, § 2, qui dit, à mots voilés, l'intervention de JEFFERSON dans la traduction des *Ruines*).

Il s'avère donc que l'Invocation des *Ruines* est un texte de premier plan dans les deux langues.

On note cependant avec surprise que dans l'excellente édition courante : *The portable Thomas Jefferson*, edited by Merrill D. Peterson, Penguin Books, édition de 1986, non seulement aucune mention n'est faite des relations assez étroites du futur Président des Etats-Unis et de sa collaboration littéraire avec Volney, mais aussi qu'aucune lettre de Jefferson à Volney n'a été retenue dans le choix, alors qu'on en a retenu d'autres adressées à Lafayette, J.-B. Say, H. Grégoire, Destutt de Tracy... et à J. Priestley ! La collaboration littéraire du rédacteur de la *Déclaration d'Indépendance* des Etats-Unis de 1776 avec l'auteur des *Ruines* est-elle compromettante au point qu'elle doit encore être tenue secrète ?

Au demeurant on aurait tort de conclure de cette collaboration à l'identité des philosophies, politique et surtout religieuse, des deux personnages : on peut voir dans *The portable Thomas Jefferson* (Lettre à Benjamin Rush, avril 1803, p. 490-494) à quel point le Président avait à cœur de s'affirmer chrétien, quoiqu'il se désolidarisât des corruptions historiques du christianisme, et en dépit des opinions irreligieuses que ses adversaires politiques lui prêtaient. Il se dit chrétien au sens que Jésus donnait à ce nom, bien que sur la divinité du Christ ou l'immortalité de l'âme, il ne se prononçât pas. Au fond, il se déclarait chrétien parce qu'il identifiait la vraie religion et la morale. Et la supériorité de la morale de Jésus sur celle des philosophes païens et des matérialistes modernes lui paraissait évidente.

---

Lundi, 21 février 1853

VOLNEY

*Etude sur sa vie et sur ses œuvres*  
par M. Eugène Berger, 1852.  
(FIN.)

*Les Ruines, ou Méditation sur les Révolutions des Empires*, parurent en août 1791. Cette publication coïncidait avec l'achèvement de la Constitution de 91 et avec le Rapport de Thouret. Volney, dans son voyage de Syrie et dans ses excursions au désert, avait été extrêmement frappé des ruines de Palmyre, qui avaient été comme découvertes trente ans auparavant, ou du moins annoncées pour la première fois à l'Europe, par des voyageurs anglais. Ces ruines, qui ne paraissent pas remonter à une très-haute antiquité, et qui datent surtout de l'époque romaine, étaient dans ce demi-état de conservation et de désordre qui plaît à la rêverie et qui prête à la perspective. C'est là, c'est devant cette enfilade de colonnes encore debout et de fûts renversés que Volney établit son voyageur ou plutôt s'établit lui-même comme une espèce d'Ossian arabe ou nirc, méditant après le coucher du soleil sur les vicissitudes des empires : « Je m'assis sur le tronc d'une colonne ; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde ». La gravure qui était en tête du volume, et qui a été souvent reproduite depuis, représente le voyageur dans cette pose un peu solennelle. Mais à quoi va-t-il penser ? par quel chemin son esprit va-t-il passer en un instant de la ville de Zénobie à la nuit du 4 août et à l'anniversaire du 14 juillet ? Un Génie l'y aidera.

Un Génie, ou plutôt « un Fantôme blanchâtre enveloppé d'une draperie immense, tel que l'on peint les spectres sortant des tombeaux ». Entendant le solitaire mélancolique accuser hautement la fatalité et le *sort* de tous les maux qui affligent tour à tour les diverses nations, il l'en reprendra au nom de ces ruines et lui dira d'y lire les leçons qu'elles présentent : « Et vous, témoins de vingt siècles divers, temples saints ! tombeaux vénérables ! murs jadis glorieux, paraissez dans la cause de *la nature même* ! Venez au tribunal d'un *sain entendement* déposer contre une accusation injuste ! ». Franchement, on comprend peu, si le Génie ne l'expliquait ensuite, quelles peuvent être ces leçons qui sortent si visiblement des ruines, sinon une leçon d'humilité profonde : « A mon retour d'Asie, écrivait Servius Sulpicius à Cicéron

qu'il voulait consoler de la mort de sa fille, comme je faisais voile d'Egine vers Mégare, je me mis à considérer les contrées qui étaient de toutes parts à l'entour. Derrière moi était Egine ; devant, Mégare ; à droite le Pirée, à gauche Corinthe, toutes villes qui avaient été dans un temps si florissantes, et qui maintenant, renversées et détruites, sont gisantes devant nos yeux. Et je commençai alors à penser en moi-même : Eh quoi ! nous autres, pauvres petits hommes (*homunculi*), nous nous révoltons si quelqu'un des nôtres nous est enlevé de mort naturelle ou violente, nous dont la vie doit être si courte, tandis que les cadavres de tant de villes gisent à terre dans un si petit espace ! Ne sauras-tu donc pas te mettre à la raison, Servius, et te souvenir que tu es né homme ! » Voilà l'éternelle morale qui avant et depuis Salomon, jusqu'à Sophocle, jusqu'à Cicéron, jusqu'à nous tous, se peut tirer du spectacle changeant des choses humaines, et il semble que, sauf le rajeunissement de l'expression, toujours possible à une âme sincère, les ruines de la ville de Zénobie, dévastée à la suite d'une guerre par l'empereur Aurélien, n'étaient guère de nature à inspirer d'autres pensées. Mais le XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans son ambition, ne se contente point de si peu ; Sieyès, dans un de ses rares moments d'épanchement, disait : « La politique est une science que je crois voir achevée ». Et quant à la morale, plus d'un philosophe du temps eût été plus loin et eût dit : « Je crois l'avoir à la fois achevée et inventée ».

Piqué par les reproches du Génie et enhardi par sa présence, le voyageur s'ouvre donc à lui ; il veut savoir « par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires ; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations ; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes ». Ici les ruines de Palmyre s'oublient : le Génie enlève le voyageur dans les airs, lui montre la terre sous ses pieds, lui déroule l'immensité des lieux et des temps, et commence à sa manière toute une histoire de l'humanité et du principe des choses, de l'origine des sociétés, le tout sous forme abstraite et en style analytique, avec un mélange de versets dans le genre du Coran. Rien de plus fatigué, de plus monotone, de plus faux comme littérature et comme art. « Quand la *puissance secrète* qui anime l'univers forma le globe que l'homme habite, elle imprima aux êtres qui le composent des *propriétés essentielles* qui devinrent la *règle* de leurs mouvements individuels, le *lien* de leurs rapports réciproques... ». C'est ainsi que s'exprime le Génie, qui n'est pas un de ceux des *Mille et une Nuits*. Le Génie analyse l'*amour de soi* dans toutes ses transformations, découvre que les maux des sociétés viennent des *désirs effrénés*, de la *Cupidité*, fille et compagne de l'*Ignorance*, etc. Tous ces mots que je souligne et des milliers d'autres sont soulignés dans l'original, afin de contracter un sens profond que le lecteur pourrait oublier d'y découvrir. L'histoire entière des peuples est présentée comme un vaste quiproquo et une fausse route prolongée qui ne doit se rectifier que lorsque les hommes seront *éclairés* et *sages* ; et comme le néophyte, effrayé de ce spectacle universel d'erreurs, se met à désespérer de nouveau et à se lamenter, le Génie le rassure une seconde fois et lui démontre que ce règne de la sagesse et de la raison va enfin venir, que, par la *loi de la sensibilité*, l'homme tend aussi invinciblement à *se rendre heureux* que le feu à monter, que la pierre à graviter, que l'eau à se niveler ; qu'à force d'expérience, il s'éclairera ; qu'à force d'erreurs, il se redressera ; qu'il

deviendra sage et bon, *parce qu'il est de son intérêt de l'être* ; que tout sera fait quand on comprendra que la *morale* est une *science physique*, etc. Et ici toute la Révolution de 89 et ses principales scènes apparaissent dans le lointain du panorama. L'Assemblée constituante y est saluée *la première assemblée d'hommes raisonnables* : on a la séance du Jeu de Paume, la nuit du 4 Août, résumées en manière d'allégorie, et vues dans une sorte de lanterne magique abstraite. Mais ce qui a donné à ce livre, qui n'est aujourd'hui qu'ennuyeux, sa réputation et son attrait auprès de quelques esprits, ce sont les derniers chapitres où, dans une assemblée générale des peuples, s'agit et se plaide contradictoirement la cause des diverses croyances religieuses. Volney, qui professe *en bien des endroits qu'il n'y a rien de plus sage que le doute*, va ici beaucoup plus loin ; il explique, comme s'il le savait de science certaine, l'origine, selon lui astronomique, des religions ; il raconte les mystères des temps primitifs comme s'il y avait assisté. Lui, ou son orateur du groupe des sages, dira sans rire après une explication théorique des plus hasardées : « Telle est la chaîne des idées que l'esprit humain avait déjà parcourue à une époque antérieure aux récits positifs de l'histoire ». Qu'en sait-il ? et comment concilier tant de confiance avec tant d'incrédulité ? Au point de vue de la composition littéraire, cette convocation générale des peuples, où ne manquent ni le Lapon, ni le Samoyède, ni le Tongouze, désignés chacun par des épithètes qui veulent être homériques, est bizarre et sans goût : on plaide et l'on dispute devant je ne sais quel autel de l'*union* et de la *paix* ; il y a le groupe des amis de la vérité qui a son orateur, et un certain *groupe des hommes simples et sauvages* qui parle tout à la fois : c'est ce dernier groupe qui a les honneurs de la conclusion, et qui coupe court à la dispute universelle, en disant de ne croire qu'à ce qu'on voit et à ce qu'on sent par sensation directe. Ce livre, commencé par le spectacle des ruines de Palmyre, aboutit à un *Catéchisme de la Loi naturelle* annoncé dans le dernier chapitre, et publié ou promulgué deux ans plus tard, en 1793 : « Maintenant que le genre humain grandit, observe l'auteur, il est temps de lui parler raison ». La morale y est présentée comme « une science physique et géométrique, soumise aux règles et au calcul des autres sciences exactes ». Elle est toute déduite des mêmes principes que l'hygiène. Ce qu'il y avait de vrai dans Franklin est poussé ici au faux par la rigueur de la déduction, et ne se tempère par aucun attrait. Si Volney a voulu réaliser le contraire du persuasif, il a réussi.

Je n'ai point à discuter le fond des choses : il suffit que la majorité des hommes en ces matières sente autrement que Volney pour que sa manière de voir, qui tend à s'imposer, soit fautive moralement. Quant aux religions, sans aller plus avant, il n'a pas moins manqué à la vérité sociale. Il dit qu'il a vu les hommes sous les diverses religions *rester les mêmes* et obéir à leurs intérêts, à leurs passions : il ne se demande pas si les hommes ne s'y abandonneraient pas bien davantage en étant absolument déstitués de cet ordre de lois. A ne considérer les religions qu'au moral et comme des vêtements nécessaires à la nudité humaine, comment croyait-il que l'homme pouvait subitement s'en passer ? Dans la formation des religions Volney ne conçoit que l'imposture, l'hypocrisie ; il ne voit, comme il l'a dit dans son *Histoire de Samuel*, qu'un homme plus subtil et plus *madré* que la multitude, et qui lui en impose. Il

méconnaît la sainteté, la vénération qui fait partie de l'âme humaine, toute cette race d'hommes pieux qui se personnifie, même en dehors du Christianisme, dans les noms des Xénophon et des Numa. Il ne se dit jamais avec la douce sagesse que devrait avoir un homme qui a médité sur la montagne et qui a vécu au désert : « Les vieilles religions sont comme les vieux arbres : il y a des milliers de familles innocentes d'oiseaux qui y font leurs nids »\*.

Au reste, il y a dans tout ceci à faire la part du siècle et du moment ; elle est immense. Il y a à faire aussi celle de l'esprit de l'homme et de sa nature. Ce respect et cette intelligence qu'il n'a point de la chose religieuse et sacrée, Volney ne l'aura pas davantage dans l'ordre littéraire : il est savant, il est érudit, mais de ce côté non plus il n'a pas le culte, il n'a pas le sentiment respectueux et délicat. Dans le Cours d'histoire qu'il professa aux Ecoles normales après la Terreur (1795), s'élevant avec raison contre l'abus qu'on a fait des études grecques et romaines, il va pourtant jusqu'à l'excès quand il dit : « Oui, plus j'ai étudié l'antiquité et ses gouvernements si vantés, plus j'ai conçu que celui des Mamelouks d'Egypte et du dey d'Alger ne différeraient point essentiellement de ceux de Sparte et de Rome, et qu'il ne manque à ces Grecs et à ces Romains tant prônés que le nom de Huns et de Vandales pour nous en retracer tous les caractères ». Il méconnaît le côté héroïque et moral de l'antiquité, si bien compris par Montesquieu. Dans son voyage aux Etats-Unis, étudiant les Sauvages, il leur compare à tout instant les Grecs, ceux d'Homère, passe encore, mais aussi ceux de Sophocle et d'Euripide : « Les tragédies de Sophocle et d'Euripide me peignent presque littéralement, dit-il, les opinions des *hommes rouges* sur la nécessité, sur la fatalité, sur la misère de la condition humaine, et sur la dureté du Destin aveugle ». Volney, même quand il atteint la ligne juste, exagère toujours en la creusant trop ou en la dépouillant de ce qui l'accompagne. Il peut y avoir du rapport pour le fond du dogme entre le *Destin des Grecs* et celui des *peaux-rouges* d'Amérique ; mais, certes, de ces chœurs harmonieux de Sophocle il sort, il s'élève une moralité magnifique et sublime qui repousse tout rapprochement et qui ne permet une comparaison si étroite qu'à des esprits *athées* en littérature : j'appelle ainsi des esprits qui ôtent toujours à toutes choses la beauté intérieure, le *mens divinius*, le charme qui les revêt intimement et qui, en partie, les constitue.

Volney, parmi tous les auteurs de l'antiquité, a fait choix pour son auteur favori d'Hérodote ; c'est qu'il voit en lui « le plus consciencieux des voyageurs anciens ». D'ailleurs, il n'a aucun goût sensible pour les écrivains éloquents ou les poètes ; il cite une fois, sur « la crainte qui serait la cause première des religions (*Primus in orbe Deos*, etc.) », un mot de Pétrone ou de Stace, qu'il attribue par mégarde à Lucrèce : jamais il ne lui arrive de citer Virgile, Horace, un vers d'Homère, ce qui fait la douceur habituelle de ceux qui ont pratiqué ces sentiers de l'antiquité ; il ne fleurit

---

\*En fait de Vision dans laquelle intervient un Génie, et comme correctif des *Ruines*, je recommande le chapitre du *Spectateur* d'Addison (n° 159), connu sous le nom de *Vision de Mirza*. On y trouvera une belle méditation, purement morale, et qui, en comprenant tout ce qu'il y a de triste dans la destinée humaine, ne se fixe pas aux images lugubres, mais s'en détache à temps : la consolation est au bout, et du côté seulement où elle peut être.

jamais son chemin d'un souvenir : avec des connaissances si approfondies et si particulières, il n'a pas plus la religion de la Grèce que celle de Sion.

Le talent qui se trouve au début dans quelques pages des *Ruines* se ressent de cette disposition fondamentale ; il y a du nombre, une certaine emphase grandiose, mais nulle légèreté et nul éclat, aucun regard de la Muse. C'est terne, fatigué, pompeux, monotone, sonore et sourd à la fois. Au moral, combien il y a plus de vérité, même pour le philosophe, dans deux mots de Pascal, où éclate le cri du cœur ! et, s'il s'agit d'art, combien plus de lumière et de mélancolique reflet en quelques pages de Chateaubriand !

« Je visitai d'abord, dit René, les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire... Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement à mes yeux sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés. »

On peut remarquer de la coquetterie sans doute et de l'arrangement dans cette rêverie qui n'oublie rien, dans cette lune qui se lève tout exprès *entre deux urnes cinéraires* ; ce n'est pas du grand art primitif, c'est de l'art moderne selon Canova. Mais il y a de la séduction, de l'éclat, et comme la caresse flatteuse du rayon. Dans ces études que je poursuis sur les écrivains du règne de Louis XVI (Barthélémy, Necker, Volney), j'aboutis souvent au nom de Chateaubriand, et je le fais avec intention : c'est, en effet, pour avoir repris plus tard avec bonheur ce que d'autres avaient senti et en partie manqué, c'est pour avoir trouvé et fondu sous ses pinceaux ce que des devanciers qui semblent quelquefois ses adversaires avaient cherché avec peine, que Chateaubriand a eu ce prompt succès. En même temps qu'il ouvrait sa voie propre, il a été pour eux tous, par plus d'un côté, l'héritier habile et brillant.<sup>2</sup>

NOTES

1. *Causeries du Lundi*, tome VII, p. 389-433 (3<sup>e</sup> édition, Garnier frères, Paris ; étude de février 1853 : à cette date Sainte-Beuve apeuré par la révolution de 1848, prend des positions fort réactionnaires : voir Roger Fayolle, « *Sainte-Beuve et le XVIII<sup>e</sup> siècle, ou comment les Révolutions arrivent* », A. Colin, 1972, ch. II (p. 48 et suiv.).

Nous publions seulement la fin de l'étude de Sainte-Beuve (sur les recherches d'E. Berger sur la vie et sur les œuvres de Volney) qui est spécialement consacrée aux « *Ruines* » (p. 411-419).

2. C.-A. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, Garnier frères, Paris, 1863-1870, 3<sup>e</sup>

édition, tome VII, p. 389-433 : nous avons extrait une partie de la fin de cette longue étude de la figure et de l'œuvre de Volney (ibidem, p. 411-419) datée du 21 février 1853, qui traite surtout des *Ruines*, mais aussi de la *Loi naturelle*.

La 1<sup>o</sup> partie retrace la biographie de Volney (d'après Eugène Berger, mais surtout d'après le ch. du tome II des *Recherches sur l'Anjou de Bodin*) (*Causeries du Lundi*, tome VII, p. 431) : elle porte surtout sur le *Voyage en Egypte et en Syrie*, l'œuvre que Sainte-Beuve apprécie le plus. Il parle avec pertinence de Volney peintre de l'Orient, mais ne s'intéresse guère au rapport existant entre description et méthode du savoir anthropologique et philosophique : « Volney n'est pas un peintre, c'est un grand dessinateur » ; « Volney atteint à une véritable beauté (si cette expression est permise, appliquée à une telle rigueur de lignes), une beauté physique, médicale en quelque sorte, et qui rappelle la touche d'Hippocrate dans son *Traité de l'Air, des Lieux et des Eaux* » (p. 396). Du *Voyage*, Sainte-Beuve affecte de goûter surtout « le portrait du Chameau » (ibidem, p. 397) (voir *Voyage en Egypte et en Syrie*, éd. Mouton, 1959, 2<sup>o</sup> P. ch. II, p. 202-203 et ch. X, p. 351). Bien qu'il voie l'avantage de la sobriété des tableaux de Volney sur le pittoresque asiatique facile d'un Lamartine (*Causeries*, t. VII, p. 400) il reproche au *Voyage* un manque général d'émotion, et à son auteur son parti-pris de traiter Jérusalem comme une ville ordinaire, et le choix de « l'expression la plus faite pour blesser la foi de tout le monde » (ibidem, p. 403). Finalement, il donne la préférence aux récits géographiques alpestres de de Saussure plutôt qu'au *Voyage de Volney* (p. 400). L'évocation, d'après Bodin, de la froideur misanthropique du tempérament de l'auteur des *Ruines* (p. 399), puis de son sectarisme anti-clérical (p. 403-404) permet à Sainte-Beuve de conclure sa 1<sup>o</sup> partie sur le « fanatisme froid » de son activité politique aux Etats généraux (p. 405).

La seconde partie et fin de l'étude est consacrée, dans l'ordre, aux *Ruines*, aux *Leçons d'histoire* et au *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, en même temps qu'à la notabilisation de l'ancien Constituant sous le Consulat, l'Empire et la Restauration : 1<sup>o</sup> Au sujet des *Ruines*, le critique des *Lundis* écrit (p. 411-419 : c'est l'extrait que nous publions) : « Il voulut se guinder jusqu'à l'imagination qu'il n'avait pas, et il ne réussit qu'à produire, dans le genre sec, un livre fastueux, quelque chose comme du Raynal plus jeune, en turban et au clair de lune... » (p. 410). Il y a, estime-t-il, « combien plus de lumière et de mélancolique reflet en quelques pages de Chateaubriand » (p. 418). 2<sup>o</sup> Des *Leçons d'histoire*, il trouve qu'elles « ont cela de remarquable qu'elles sont plutôt contre que pour l'histoire » (p. 419-420) ; mais il s'intéresse plutôt, suivant en ceci l'interprétation de Volney par Bossange qui avait cours sous la Restauration, aux pages des *Leçons* qui stigmatisent « l'abus que des fanatiques avaient fait du nom et des doctrines de Rousseau pendant la révolution » (p. 420-422). Il n'en conclut pas moins contre la conception mécanique et cyclique de l'histoire de Volney qu'il déclare décourageante et triste (p. 422). 3<sup>o</sup> Dans le *Tableau du climat et du sol des E.U.* (1803), le chapitre consacré aux Sauvages — très anti-rousseauiste — attire son attention (p. 425), mais il lance un trait acéré, resté célèbre, contre les prétentions scientifiques de ce genre de prose : « le beau idéal dans le genre de la statistique (p. 426), auquel il préfère le pittoresque lyrique de Chateau-

briand, que Volney avait traité d'« auteur préconisé » (Voir *Tableau du climat et du sol...* éd. Firmin Didot, 1837, Eclaircissements, Observations générales sur les Indiens ou Sauvages de l'Amérique du nord, p. 727, note 3). A la suite, il évoque les accommodations du notable comblé — qui devrait lui plaire davantage ! — avec les régimes du Consulat (mais il cache à ses lecteurs que Volney a voté contre l'Empire héréditaire !), de l'Empire et de la Restauration. A propos de la fin de la vie de Volney sous cette dernière, il prétend — confondant aisance matérielle et bonheur — « ses dernières années paraissent avoir été assez heureuses » (p. 431). Il évoque enfin les derniers travaux érudits d'histoire ancienne de Volney et son alphabet européen appliqué aux langues orientales : à ce dernier projet il reproche très justement de nier la spécificité historique des langues et de les « faire passer sous le joug d'une unité artificielle qui les dépouille et les dénature » (p. 430-431).

En conclusion, on retiendra qu'en dépit de l'aversion que Sainte-Beuve éprouve (après la Révolution de 1848 !) à l'égard des opinions révolutionnaires (« l'espèce de délit social dont l'auteur des *Ruines* s'est rendu coupable », p. 389) cette notice témoigne plutôt en faveur des « traits de cette sèche, exacte et assez haute figure » de Volney (ibidem) ; elle est souvent fort clairvoyante concernant l'inspiration bourgeoise de l'œuvre (p. 409) ; mais alors d'où provient l'antipathie ?

Sainte-Beuve scrute davantage l'art d'écrire que les conceptions philosophiques de l'auteur des *Ruines*. N'est-ce pas parce que, malgré lui, celles-ci sont les siennes ? Il est en effet remarquable que ce portrait relève d'un postulat psycho-physiologique (finalement assez proche du matérialisme médical de l'idéologue) : c'est le tempérament misanthropique de Volney qui est supposé cause de la froideur de sa prose, aussi bien que son indifférence au merveilleux et au religieux, et de son sectarisme politique.

---

## Lettre à Helvétius du 25 juillet 1785

A Candé en Anjou, 25 juillet 1785

Monsieur, voilà déjà un mois que je suis éloigné de vous, sans avoir rempli l'engagement que j'avais pris de vous écrire. Si par hasard vous m'en faisiez quelque reproche, je sens que ce ne serait pas sans plaisir que je l'essuyerais. D'ailleurs je suis bien persuadé que vous ne me soupçonneriez pas de négligence, et de mon côté je n'aurai pas recours aux excuses ordinaires de *défait de temps* : il serait difficile de me réduire au point de n'en pas trouver pour un soin aussi agréable. Mais, s'il faut le dire, ce n'est pas la quantité des heures qui m'a manqué, c'est la qualité : c'est une situation d'esprit convenable que j'ai eu à désirer avant ce jour. Depuis mon départ de Paris, ma vie a été une distraction continuelle. Vous savez d'abord combien en voyage la tête est dissipée par la variété des objets : arrivé dans ma famille, il m'a fallu remplir des usages de bienséance, il a fallu visiter parents, amis, et tout le cercle de leurs connaissances. Dans un petit pays perdu comme celui-ci, la venue d'un voyageur de Turquie est un événement de la première classe. Chacun veut le voir, l'entendre, le questionner : cela ranime les conversations pour huit jours. Il a fallu ensuite recevoir le retour des visites. Puis viennent les repas : il n'est point de fête de joie ou d'amitié sans la table. Tout cela mène loin et vous imaginez aisément que la tête, étonnée de cette diversité de choses, est peu propre à des réflexions liées et paisibles.

Enfin, la ferveur de la nouveauté s'est apaisée. On s'accoutume à me voir et je puis disposer de mon temps. Le premier usage que j'ai fait de ma liberté a été de venir ici à la campagne chez mon oncle. J'y suis depuis huit jours : le lieu est assez joli, mais il n'a d'agréments que ceux de la simple nature. Ce sont des bois sauvages, des ruisseaux égarés, des prairies en désordre, une maison assez mal distribuée, et, ce qui m'afflige davantage, un jardin à l'abandon. Telle est ma retraite. Le silence qui m'environne me rend peu à peu l'usage de la pensée ; je me plais à rêver dans ces lieux champêtres et j'aime surtout à y retrouver des traits qui me rappellent Auteuil. Hier au soir entre autres, ce charmant ermitage se retraça vivement à mon souvenir. Ma promenade m'avait porté vers une campagne voisine, où j'ai passé les plus doux moments de mon second âge. Elle était alors habitée par une tante de ma mère, qui nous a donné jusqu'à quatre-vingt-deux ans l'exemple d'un de ces caractères heureux et rares qu'on prendrait pour le chef-d'œuvre de l'art s'ils n'étaient celui de la nature. Je ne pus voir cette maison sans attendrissement ; divers traits de ressemblance me représentèrent Auteuil et je revins rêveur, sentant davantage le plaisir de m'en occuper et la peine d'en être privé. En effet, quoique parmi mes parents, j'éprouve souvent du vide ; je ne suis qu'à moitié dans ma sphère. Les coups de théâtre se sont épuisés et le courant des scènes a repris cette monotonie habituelle que je connais de longue main. Les intérêts qui m'environnent me touchent peu. Je suis désormais étranger aux anec-

dotes qui sont presque tout le sujet des conversations de société. Je ne trouve personne qui parle ma langue et je reste plié dans mon portefeuille. Ce sont cependant des amis. Mais les amis de notre sang ou les amis de nos goûts et de nos penchants sont deux choses. Je sens donc qu'Auteuil me manque et cependant le temps de le revoir n'est pas encore venu.

D'après le tableau de ma situation vous concevez, Monsieur, que le travail que je me propose n'avance guère, et je ne vois pas qu'il puisse beaucoup avancer pendant mon séjour. Tout inspire ici, la dissipation ou le repos. Je ne m'étais jamais rendu compte pourquoi les hommes laborieux sont plus rares en province qu'à Paris, mais je vois qu'on peut résoudre le problème en disant en général qu'on n'a d'esprit et d'activité qu'à raison de ceux qui nous environnent.

Cette perte de temps m'a d'abord chagriné, mais par réflexion j'ai pris mon parti : depuis trois ans ma vie a été assez laborieuse pour me reposer trois mois, et si j'éprouve de l'ennui, ce sera une disposition favorable pour rentrer au travail. D'ailleurs je ne suis pas tout oisif ; l'attention que je ne puis donner à l'étude je l'ai tournée vers mes affaires domestiques et elle est devenue la cause d'un arrangement important pour ma fortune actuelle. J'ai vu, en réfléchissant sur ma situation, que vivre à Paris et posséder des biens fonds à cent lieues, étaient deux choses mal assorties ; que mon bien était dans un pays perdu ; qu'il n'avait rien de ce qu'on demande à la campagne pour l'habiter ; que dans ma qualité de propriétaire lointain, on me trahissait, on me trompait. J'ai donc jugé convenable de vendre ces terres et de les convertir en argent. J'y trouve l'avantage d'un revenu aisé à régir et accru presque d'un tiers, article intéressant en ce moment où je suis borné au *matrimoine*. Les soins de cette opération m'occupent actuellement ; ils me retiendront en ces cantons jusque vers la mi-août. Alors j'irai à Nantes vaquer à l'adjudication définitive et au placement des fonds en mains sûres. Tout sera terminé dans le mois. Comme je compte séjourner en cette grande ville jusqu'aux premiers jours de septembre, si Mme Helvétius ou vous, monsieur, ou M. Cabanis aviez quelques commissions à me donner, vous savez avec quel intérêt je me porterais à les exécuter. C'est le pays des thés, des cafés choisis, des liqueurs et des confitures si vantées de l'Amérique. Si vous m'adressez quelque chose, je vous prie de le faire sous l'enveloppe de *M. Volney chez M. Chassebeuf, avocat au Parlement à Craon, par Laval*, et cela jusqu'au 15 août ; de là au 1er septembre, à *M. Volney chez M. Daniel Du Mortier, notaire royal, sur le Port-au-Vin, à Nantes*.

Je me suis occupé du vin blanc de M. Cabanis. J'en trouve de très bon. L'année sera des plus abondantes, et vraiment propre à faire une provision. Je lui parlerai plus amplement de tout ce qui concerne cela dans une lettre que j'aurai occasion de lui écrire, peut-être de Nantes. Comme il participera sans doute à celle-ci, je m'en prévaudrai pour prendre du délai.

La longueur de ma lettre commence à m'effrayer, surtout quand je songe qu'elle est presque toute employée à parler de moi. N'ai-je pas encouru le reproche d'égoïsme ? Mais les témoignages d'amitié que j'ai reçus à Auteuil m'ont donné de la confiance, et je me suis enhardi à m'aimer depuis que vous m'aimez. En écrivant,

l'illusion m'entraînait ; je croyais m'entretenir avec vous : nous déjeunions ; M. l'abbé Morellet prenait le chocolat en grondant Mme Helvétius. Mme Helvétius grondait M. Cabanis, et je me disais tout bas : « Ne pourrai-je aussi parvenir à me faire quereller ? ». Mais je n'en suis encore qu'à vous prier de faire agréer mes respects à Mme Helvétius et mille amitiés à M. Cabanis.

J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Volney<sup>1</sup>

NOTE

1. Lettre de Volney à Helvétius, à Condé en Anjou, 23 juillet 1785 : Volney avait fréquenté sa société à Auteuil, in *Revue d'histoire littéraire de la France*, 6<sup>e</sup> année, 1899 : « A travers les autographes, deux lettres de Volney » (p. 445-449) (nous ne publions que celle que Volney adresse, à son retour d'Égypte, à Helvétius).

---

Texte inédit :

**LA CONFESSION D'UN PAUVRE  
ROTURIER ANGEVIN,**

*à l'occasion d'un Avis au Tiers-Etat de la Province d'Anjou<sup>1</sup>*

Mais que répondre à ceux que l'habitude de la servitude a tellement dégradés, ou la complicité de la tyrannie tellement corrompus, qu'ils cherchent à se faire accroître et à nous persuader que c'est entre les mains d'un homme que fut remis le pouvoir législatif, sans limite comme sans partage ; et qu'aussitôt vingt millions d'êtres se soumirent à un seul et à sa postérité, et ne reconnuent pour lois que ses volontés ?

Mémoire du Comte d'ENTRAIGUES.

1789

131

---

LA CONFESSION D'UN PAUVRE  
ROTURIER ANGEVIN

O mes amis ! vivons en bons Chrétiens ;  
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre :  
A son devoir il faut enfin se rendre  
Et tôt ou tard cesser d'être *vaurien*.

Telles étoient les pensées que depuis quelques jours de sérieuses réflexions et de graves lectures avoient suscité dans mon âme, quand un dernier coup de la grâce efficace est venu achever ma conversion. Vous avez lu, roturiers mes frères, le *saint avis* qu'au *saint* jour de l'an nous a donné un *saint* personnage. Puissiez-vous tous en profiter ! Pour moi, atteint jusques au fond du cœur, j'en ai reçu une impression qui a changé toutes mes idées : il m'a semblé que tout-à-coup mes yeux se dégageoient d'un nuage ; tous les objets ont pris pour moi d'autres formes, d'autres couleurs ; je suis devenu un autre homme... Alors jettant un regard sur ma vie passée, l'aspect de mes actions et de mes pensées m'a rempli d'effroi : j'ai vu ce que je croyois vertu et sagesse, prendre les traits du vice et du crime ; ce que j'appellois vérité, devenir erreur et mensonge. Grand Dieu ! me suis-je dit épouvanté : vers quel abyme me portotent mes pas ? sur quels précipices marchoit mon imprudence ! Allons, tandis qu'il en est encore temps, profitons du bienfait des cieux, sortons de ces voies de perdition, et rachetons par une bonne contrition, tant de péchés et de scandales.

Mes frères, dans mon transport, je parlois déjà pour la Trappe, quand je rencontrai un ami à qui je fis part de mon dessein ; il l'approuva ; mais en même temps il m'observe qu'encore couvert de *la lèpre du péché*, j'étois indigne de m'associer à de si *saints* personnages, et qu'il falloit, avant tout, purifier ma conscience, et rendre à mon âme sa blancheur virginale. Venez, me dit-il, je connois un digne homme, d'un esprit droit, d'un jugement sain, de mœurs intactes, et de plus, très-instruit. Vous déposerez à ses pieds le fardeau qui vous pèse ; et, quand vous aurez fait une bonne confession *générale*, vous partirez bien plus léger, et sans crainte des accidens du voyage.

Je goûtai ce conseil, et, du même pas, nous allâmes chez M. le curé de \*\*\*. Mon ami m'ayant présenté, lui expliqua en peu de mots, le sujet de notre visite ; puis, après l'avoir entretenu un instant à l'écart, il nous laissa seuls ; et moi, prenant l'humble posture d'un pénitent, les genoux en terre, les yeux baissés, le cœur contrit, je commençai ce que vous allez lire :

Mon père, vous voyez en moi le plus coupable des pécheurs ; un homme vivant dans l'habitude de tous les vices, mais qui, surtout, depuis quelques mois, y ajoute une foule d'actions d'un genre si grave, qu'il y a bien de l'apparence que ce sont des *Crimes*. Dans le trouble où vous me voyez, je ne sais par où commencer ; daigner m'interroger vous-même.

LE PASTEUR. Allons, mon enfant, prenez courage ; ayez espoir dans l'infinie miséricorde, et méritez-la par un sincère aveu. Avez-vous tué quelqu'un ?

LE PÉNITENT. A Dieu ne plaise ! je n'eus jamais un si grand malheur.

LE PAST. Avez-vous volé votre prochain ?

LE PÉN. Non, je n'ai point encore été réduit à cette nécessité : ce que je possède m'a suffi, et je n'envie le bien de personne.

LE PAST. Etes-vous ivrogne ?

LE PÉN. J'aime le vin, quand il est vieux ; mais j'en bois peu, il m'incommodé.

LE PAST. Etes-vous débauché ?

LE PÉN. Je n'en ai pas le temps ; je suis trop occupé, et j'aime d'ailleurs ma santé.

LE PAST. Etes-vous joueur ?

LE PÉN. Non, les cartes m'ennuient, et me donnent la migraine.

LE PAST. Mais, mon enfant, quels sont donc vos péchés ? voilà les plus graves déjà passés...

LE PÉN. Tous mes péchés sont en politique.

LE PAST. Ah ! cette matière est bien délicate ; et il y a bien peu de gens en état de vous confesser : mais enfin, quoique indigne, je ferai mon possible.

LE PÉN. Mon père, je suis un *séditieux*, un *boutefeux*, un *émisnaire*, un *ambitieux*, un *brédouilleux*, un *hypocrite*, un *fou*, un *marchand de coqs-à-l'âne*, un *philosophe*, un *enragé*, un *athée* et un *fanatique*.

LE PAST. Voilà bien de mauvaises qualités ; mais ce qui m'étonne de les voir rassemblées en vous, c'est que plusieurs sont incompatibles ; car si vous êtes un *fou*, je ne vois pas comment vous avez l'esprit réfléchi d'un *hypocrite* ; et si vous avez la *rage* d'un *fanatique*, je ne conçois pas comment vous y joignez l'insouciance d'un *athée* : expliquez-moi un peu tout cela.

LE PÉN. Je manque souvent de respect au roi.

LE PAST. Ah, mon enfant, c'est un si bon prince ! un si honnête homme ! qui aime tant son peuple ! Voyez comme il en a soutenu les intérêts contre l'avis des notables, et de plusieurs grands de son conseil : c'est lui qui a décidé que le peuple auroit la moitié des députés aux états-généraux. On l'a entendu s'écrier : *La demande de mon peuple est juste : il n'y en eut jamais de plus juste : je veux que cela soit* ; Et que dites-vous du roi ?

LE PÉN. Qu'il n'a pas le droit de faire les lois, mais seulement de les faire exécuter.

LE PAST. Vous ne péchez pas : vous dites une vérité que les parlemens n'ont cessé de répéter, et dont tout le monde est d'accord. En effet, si le roi faisoit à son gré les loix, si sa volonté décidait arbitrairement de nos vies et de nos fortunes, l'état seroit sur-le-champ renversé ; car d'abord le roi étant un homme comme nous, il peut avec les meilleures intentions se tromper : mais ce qui est bien plus fâcheux, il peut être trompé par ceux qui l'environnent ; alors les volontés de chaque ministre, de chaque courtisan, deviendroient les loix du royaume ; et par tout ce qui est arrivé depuis vingt ans, vous jugez comme nous serions gouvernés. Il est bien certain que le roi ne peut vouloir et désirer que le bonheur de son peuple ; parce que plus le peuple est riche et nombreux, plus celui qui les commande est puissant : leurs intérêts sont liés. Il n'en est pas de même des *grands seigneurs* que l'on appelle *courtisans* et *ministres* ; car,

quelques grands seigneurs qu'ils soient, comme ils peuvent le devenir encore davantage, ils ne cessent d'aspirer à accroître leurs fortunes ; or, comme le roi est le dépositaire des fonds du peuple, ils l'obsèdent pour l'induire à en détourner l'emploi en leur faveur ; en sorte que leurs intérêts, et par conséquent leurs volontés tendent constamment au détriment de la chose publique : ensuite si le roi n'énonçoit la loi qu'à titre de sa volonté : s'il ne commandoit que par la raison qu'il veut commander, l'on pourroit lui résister, par la raison que l'on en veut pas obéir. Pour plier tant de volontés, il n'auroit que le moyen de la violence : et de-là il résulteroit un combat perpétuel entre le roi, les grands, le peuple ; et tout seroit dans l'anarchie.

LE PÉN. Mon père, j'ai manqué de respect aux princes.

LE PAST. Auxquels ?

LE PÉN. Aux cinq qui ont présenté le mémoire.

LE PAST. Mon enfant, on les a trompés. Des intriguans se sont servis de leurs noms pour faire échouer la réforme. Quel intérêt ont ces princes de s'y opposer . Ils seront toujours les plus grands seigneurs de France. Hélas ! les princes en général sont plus à plaindre qu'à blâmer ; et si quelque chose en eux doit étonner, c'est de les voir encore aussi bons, environnés, comme ils le sont, de subalternes détestables. Mon enfant, la preuve en est qu'aussi-tôt que les princes ont été mieux instruits, ils se sont rétractés ; et le mémoire de leurs gens est réfuté de manière à ce qu'ils s'en souviennent\*.

LE PÉN. J'ai manqué de respect aux évêques.

LE PAST. Ce cas est bien grave. Qu'avez-vous dit ?

LE PÉN. Que c'étoit un abus répréhensible de les voir accumuler, comme ils font, tant de bénéfices ; qu'il étoit scandaleux de les voir désertir de leurs diocèses, pour venir jouer à la cour le rôle de courtisans, et étaler un luxe et des mœurs de *traitans* ; qu'il falloit les mettre en réforme...

LE PAST. Passez, passez, cela n'est pas péché ; les conciles en ont dit vingt fois davantage.

LE PÉN. J'ai mal parlé des grands seigneurs.

LE PAST. Desquels ?

LE PÉN. De ceux qui vivent à la cour, pour être les sang-sues du peuple ; qui mendient des dons, des pensions, des concessions, des privilèges ; de ceux qui, à Versailles, sont vils et rampans, et dans leurs terres oppresseurs insolens ; qui ont des gardes-chasses assassins ; qui usurpent nos landes, nos communes ; qui nous vexent pour les rentes, les cens, les lods et ventes, les moulins, les fours banaux ; qui nous dévastent par leur gibier ; inondent nos terres par leurs étangs, etc., etc.

LE PAST. S'ils font du mal, comment en dire du bien ? Mais leurs valets, leurs intendans, leurs feudistes, leurs receveurs, leurs sénéchaux ne sont-ils pas encore plus coupables ? Et avez-vous manqué à ceux qui sont justes et bons ? à ceux qui ont opiné pour le peuple dans l'assemblée des notables ?

LE PÉN. Non ; ceux-là je les honore infiniment : j'ai péché contre la subordination, en manquant de respect à messieurs de la noblesse.

---

\*Voyez projet de Réponse au Roi, à un Ecrit répandu sous le titre de : Mémoire des Princes.

LE PAST. *Mon enfant, on peche contre la subordination, quand on manque de respect aux loix et aux magistrats qui en sont les justes ministres : mais les gentils-hommes ne sont point des magistrats ; ce sont des citoyens soumis aux loix comme tous les autres, et qui n'ont de prééminence qu'à titre d'hommes riches ou décorés ; et à qui l'on ne doit d'égards, qu'autant qu'ils les méritent par leurs vertus et leurs services. Et qu'avez-vous dit de la noblesse ?*

LE PÉN. *Qu'elle étoit à la fois inutile au roi, et à charge au peuple.*

LE PAST. *Mais, l'un et l'autre n'est pas mensonge ; car, d'un côté, si les nobles refusoient leurs services au roi, comme plusieurs l'en ont menacé\*, il trouveroit toujours assez d'officiers, de soldats, de magistrats dans vingt-trois millions de roturiers, dont la nation est composée ; et d'autre part, si, comme il est vrai, les nobles possèdent la plus grande partie des biens, occupent les plus grands emplois, jouissent des plus grands honneurs, et cependant ne payent que la moindre partie des impôts, il est clair qu'ils sont à charge au peuple, puisque les roturiers peuvent faire tout ce qu'ils font, et à meilleur marché.*

LE PÉN. *Mais j'ai ajouté que les nobles étoient nos ennemis.*

LE PAST. *Si l'on appelle amis ceux qui nous aident et nous soulagent, quel nom donner à ceux qui nous grevent ?*

LE PÉN. *Mais je me suis servi de paroles outrageuses.*

LE PAST. *Et quelles sont ces paroles ?*

LE PÉN. *J'ai dit que les deux ordres du clergé et de la noblesse, comparés à celui du tiers-état, n'étoient que deux pygmées devant un colosse, ou deux poignées d'herbes stériles devant une gerbe<sup>2</sup>.*

*Ici le directeur de conscience tarda de me répondre, comme pour prendre le tems de la réflexion ; puis après deux ou trois minutes de silence, il me dit :*

LE PAST. *Je ne vois pas bien ce qui mérite ici le nom d'outrage ; car votre pensée, sous son double rapport, est de la plus exacte vérité. Personne ne peut nier, quant au nombre, que deux ou trois mille nobles, et environ autant d'écclésiastiques que l'on compte, par exemple, en Anjou, ne soient bien peu de chose auprès des roturiers qui passent six cents mille ames ; et quant à l'utilité, ces six cents milles ames, qui sous le nom de paysans, artisans, marchands, négocians, etc. sont la classe vraiment productive, ont bien le droit d'appeller cinq ou six mille personnes qui ne font rien, des herbes stériles. La seule question est de savoir si l'on doit énoncer ces vérités d'une manière forte ou radoucie. Peinte fortement, la vérité blesse ceux qu'elle attaque ; mais peinte mollement, elle manque son effet. En palliant une injustice, on la rend supportable ; et c'est être complice. En la démasquant hardiment, on souleve contr'elle ; et c'est remplir son devoir. Si l'indignation qui décrie est outrage, la prudence qui ménage est lâcheté. Ces demi passions, ces demi liaisons, ces demi aversions, ces demi amitiés ne sont que des foiblesses ; et si les sentiers de la vertu sont pénibles, celui qui n'y marche qu'en tremblant, est bien près de tomber. Si l'on ne sait haïr l'injustice, sait-on aimer la probité ?*

---

\*Voyez l'arrêté des nobles de Bretagne, et le mémoire des princes.

Ce que je vois de plus clair ici, c'est que les hommes que vous avez attaqués, sont habitués à trop de respects ; et ceux que vous défendez, à trop de soumission. Or, dans une discussion d'intérêts, de telles dispositions sont peu favorables à la justice. On défend mal ses droits, quand on redoute son adverse : le respect qu'on lui montre augmente son orgueil ; le mépris qu'il en prend affaiblit le courage, car le courage tient à l'opinion que l'on a de soi et de son ennemi ; et c'est peut-être autant prudence que justice, de rendre mépris pour mépris.

LE PÉN. Mais, j'ai attaqué, par écrit, d'honnêtes gens qui ne m'avoient rien fait.

LE PAST. Expliquez-moi ceci.

LE PÉN. Dans l'attente d'une assemblée, où l'on doit discuter nos droits, j'ai voulu prévenir 23,000,000 d'hommes, dont je suis un, qu'il y en avait 150,000\* autres, qui avoient intérêt de nous tromper, et qui par conséquent en devoient avoir la volonté. Un homme de ces 150,000 a pris la parole, et a dit que j'étois moi-même un trompeur, et il a donné aux *vingt-trois millions des conseils contraires* à leurs intérêts, en faveur des hommes de sa classe. J'ai répondu à mon tour ; et en repoussant mon injure personnelle, j'ai réfuté les raisons de l'avocat : or, pour cet effet, il m'a fallu démasquer les intérêts et les intentions de ceux pour qui il plaidait : et comme j'ai dit des vérités fâcheuses, ils m'accusent de les avoir offensés, sans qu'ils m'eussent rien fait.

LE PAST. Et en avez-vous attaqué personnellement quelqu'un ?

LE PÉN. Non : je n'ai parlé qu'en général, car je ne suis l'ennemi d'aucun en particulier.

LE PAST. Eh bien ! vous n'avez fait que votre devoir. Puisque vous étiez l'avocat de vos frères : vous deviez attaquer leurs adversaires, en vous bornant à votre injure, vous n'eussiez été qu'égoïste : en traitant la cause publique, vous avez été citoyen.

LE PÉN. Mais ils disent qu'ils n'avoient point l'homme qui parloit pour eux.

LE PAST. Et le désavouoient-ils ? et d'autres ne travailloient-ils pas avec lui ? et s'il eût réussi, n'eussent-ils pas tous profité de ses avantages ?

LE PÉN. Mon père, je suis un *séditieux*, un *artisan de discorde*, un *perturbateur de l'ordre public*.

LE PAST. Comment cela ?

LE PÉN. Par-tout où je vais, j'engage mes frères des 23 millions à résister de toutes leurs forces aux prétentions des 150 mille, à se liguier même contre eux, comme ils font contre nous, et à leur opposer en tout les mêmes moyens.

LE PAST. Et quel est votre but ? Avez-vous envie de dépouiller les 150 mille de leurs biens ?

LE PÉN. Non pas : car si nous violions leurs propriétés, nous n'aurions plus de droits de conserver les nôtres ; mais c'est afin de les amener à contribuer aux charges comme nous, et afin de les empêcher de faire eux seuls les loix, comme il arriveroit s'ils avoient plus de députés que nous dans la *grande assemblée*.

LE PAST. Mon enfant, tout cela n'est pas plus péché que lorsque ces mêmes per-

---

\*S'il n'y a que cinq mille têtes nobles en Bretagne, comme il est de fait, il n'est pas possible qu'il y en ait plus de 150,000 dans toute la France.

sonnes vous ont ameuté contre les *deux ministres* : la différence est seulement, qu'alors nobles comme roturiers, vous étiez tous ligués, parce qu'on vouloit tous vous dépouiller ; et qu'aujourd'hui vous êtes divisés, parce que les nobles, pour s'exempter, veulent accabler le peuple. Mais en cela même, ils ne péchent pas moins contre leurs intérêts que contre la justice : car si le peuple est énervé, quelle force aura la noblesse ? S'il manque d'énergie, qui soutiendra les nobles ? Qu'eussent fait en Bretagne et en Dauphiné douze ou quinze cents gentilshommes, contre les violences des ministres, si la jeunesse roturiere, si les paysans, les artisans, les marchands ne les eussent pas secondés ? Et si maintenant ils vous asservissent, qui les garantira lorsqu'il reviendra des brigands (car il faut s'y attendre), qui les garantira d'être subjugués ? Oui, mon enfant, c'est de l'intérêt de tous, que tous soient libres ; c'est l'intérêt de la noblesse, que le peuple ait du courage. Assurer la liberté du peuple contre la noblesse, c'est assurer la liberté de la noblesse contre les ministres. Qui les empêcheroit, chez un peuple esclave, de soudoyer des troupes qui maîtriseroient tout le monde ? L'armée est dans la main du gouvernement ; et c'est du peuple que l'on fait l'armée. Prêcher la liberté, c'est prêcher la justice, et prêcher la justice, ne peut être appellé, *troubler l'ordre*, parce qu'il n'y a point d'ordre sans la justice ; ce n'est pas même troubler la paix ; car la paix sans la justice, n'est que l'affaïssement de l'oppression ; et comme l'a dit un gentilhomme : *Une liberté orageuse est préférable à un esclavage tranquille\**.

LE PÉN. Enfin, mon pere, j'ai un dernier péché, qui me coûte infiniment à avouer ; j'en suis tout honteux.

LE PAST. Allons, mon enfant, prenez courage ; faites un effort, un peu de honte est bientôt passé, et l'on a la conscience nette.

LE PÉNIT. Mon pere, je suis un ambitieux.

LE PAST. A ceci il y a du pour et du contre. Et quelle est votre ambition ? Vou-driez-vous devenir fermier-général ?

LE PÉNIT. Non certainement ; je ne voudrais pas d'une fortune achetée au prix de l'indignation de mes concitoyens. D'ailleurs, tout cet argent n'est que la monnaie dont je cherche la vraie denrée. Ces hôtels, ces laquais, ces tables somptueuses, ces carrosses ne servent au bonheur que par la considération qu'ils attirent ; par eux-mêmes ils ont bien des inconvéniens : une grande maison embarrasse ; trop de laquais servent mal ; trop bonne chere incommode ; on est riche que pour ses gens ; on est l'intendant de sa femme, l'aubergiste de ses amis qui en face vous flattent basement, et par derrière vous dénigrent : or, si dans tout cet attirail, on peut acquérir la considération qu'il donne, a-t-on besoin de le désirer ? Et n'est-ce pas un avantage de plus, de ne devoir qu'à sa personne, ce que d'autres ne doivent qu'à leur argent ?

LE PAST. Et quelle est donc votre ambition ?

LE PÉN. De voir cette province, ma patrie, la plus florissante du royaume ; d'y voir des chemins, des canaux, des ruisseaux rendus navigables ; des campagnes bien cultivées, des métayers bien à leur aise, des artisans bien laborieux ; des marchands

---

\*Mémoire du Comte d'Entraigues, à la fin.

bien industriels, et chacun content et honnête ; de voir cette ville d'Angers, devenir une ville superbe ; d'y compter de nombreux ateliers, des manufactures actives ; d'y voir une bourse de négociants, une bibliothèque publique, un bel hôtel pour les états, un beau palais pour la justice, une belle salle de spectacle, un vaste jardin de botanique, un lycée pour toutes les sciences, des professeurs savants, une jeunesse studieuse, des citoyens zélés pour la patrie, de l'énergie, des mœurs publiques ; d'entendre dire enfin, que mon pays est le meilleurs pays de la France ; et que les Angevins sont à la fois, les plus braves et les plus aimables, les plus instruits et les plus actifs, les plus fins et les plus honnêtes gens des Français.

LE PAST. Et n'avez-vous point d'ambition personnelle ?

LE PÉN. Pardonnez-moi : j'ai l'ambition d'attacher mon nom à une révolution si heureuse ; d'y contribuer de tout mon pouvoir, pour jouir pendant ma carrière des douceurs de la vie ; être chéri de quelques amis, considéré de tout le monde ; afin que lorsque les ans assembleront sur ma tête les chagrins et les infirmités de la vieillesse, je ne sois point délaissé solitaire, comme un objet de dégoût ; mais que dans les promenades et au spectacle, quand je marcherai courbé et chancelant, l'aimable jeunesse compatisse à mes maux, et me tende la main en souriant ; que les mères me montrent à leurs enfants, en disant : Voyez ce bon vieillard ; il a passé sa vie à préparer votre bonheur. Je verserai des pleurs d'attendrissement, et ces pleurs seront ma récompense...

A ces mots, l'honnête directeur me serrant la main : Mon ami, me dit-il, je ne puis m'empêcher de souhaiter que nous ayons beaucoup de pécheurs comme vous ; car si vous vous égarez dans le fait, vous vous redressez dans l'intention ; mais dites-moi, qui vous a donné ces scrupules ?

Alors tirant de ma poche l'avis au Tiers-état je le lui présentai : à peine eut-il jetté un coup-d'œil sur le titre : Quoi ? dit-il, c'est cette rapsodie ? Ecoutez-moi, mon cher enfant, s'il est d'un bon naturel de prêter l'oreille aux avis, il est d'un bon esprit de les discerner ; car pour se faire *admoniteur*, on n'en est pas plus sage, et celui-ci en est la preuve. Voyez s'il pratique lui-même une seule des leçons qu'il veut vous donner. Comme censeur, il est indécent, il dit des injures grossières ; comme ennemi, il est foible et lâche, il a grand soin de se cacher ; comme plaisant, il est sans sel, tout son esprit est en calembours ; *l'égalité une sainte, le peuple jacquet, délibérer par tête, c'est-à-dire, sans têtes* ; comme docteur, il est ignorant ; sa solution des trois questions n'en touche pas une. Je n'ose dire ce qu'il est, comme politique ; car lorsque l'on soutient que *la force fit le premier souverain* (page 15), *qu'il commanda, parce qu'il voulut commander ; que les loix dérivent de-là ; que voilà tout le contrat social ; que la providence semble l'avoir scellé ; que l'évangile l'a consacré* ; on est pire que les *Buzembaum* et les *Malagrida*\*.

Mon enfant, moi qui ne dis point des injures sous le nom d'avis, j'ai un conseil à vous donner ; c'est de ne plus perdre votre temps à lire de pareils livres ; voilà le vrai péché que vous avez commis, et qui a pu vous y pousser ? — la curiosité, j'ai voulu

---

\*Deux Jésuites célèbres par la perversité de leurs principes.

voir la force de cet homme-là. — Voilà une curiosité coupable. Eh quoi ? ne savez-vous pas que le seul regard des objets impurs souille l'ame, et que l'on corrompt ses mœurs et ses discours à voir mauvaise compagnie. Avez-vous souvent de ces curiosités ? — Non, voilà la première, et elle sera la dernière. — En faveur de votre repentir, vous ne direz, qu'un *ave*. Allez en paix, et ne péchez plus.

Mes amis, ce curé a raison, j'ai fait ma pénitence, et je suivrai son conseil : afin même de le mettre sur le champ à exécution, et me purifier l'esprit et la langue, j'ai commencé de lire les mémoires de *Target\**. Parlez-moi de livres semblables : voilà ce que l'on appelle du raisonnement et de la discussion, de la vigueur avec décence ; de la modération avec fermeté ; de l'érudition avec de la critique ; de la conciliation avec de l'équité. Mes amis, voilà ce qu'il faut dire ; c'est le vrai moyen de nous entendre : nous ne pourrons nous accorder, qu'autant que nous serons tous également instruits de nos droits et de nos intérêts réciproques. L'ignorance est la mère de l'injustice ; car elle lui donne l'audace de se montrer, dans l'espoir de tromper les simples. Voulez-vous rendre les hommes bons et heureux ? éclairez-les. Le grand, le vrai, le seul secret de purger le monde de fripons, c'est d'empêcher qu'il n'y ait des dupes.

FIN.

NOTES

1. *La Confession d'un pauvre roturier angevin*, A l'occasion d'un avis au Tiers-Etat de la province d'Anjou (an. s.l.) 1789, in-8°, 19 p. B.N. Lb 39 1094.

J. Gaulmier ne comprenait pas cette œuvre non signée dans son Esquisse d'une bibliographie volneyenne : *L'Idéologue Volney*, Introduction, p. xxxiii, à l'année 1789, mais la mentionnait ensuite comme un pamphlet attribué à Volney (ibidem, 1° P. ch. viii, p. 147).

R. Barny a repris la question des pamphlets et libelles de Volney dans le recueil collectif : « *Volney et les Idéologues* », Presses de l'Université d'Angers (1988) dans son étude : « Les pamphlets de Volney (1788-1789) » (p. 16 et suiv.) : il range *la Confession d'un pauvre roturier angevin* — en plus de *la Sentinelle du peuple* — parmi les six pamphlets qui constituent la production de Volney en 1788-89 (ibidem p. 19) et laisse de côté deux textes dont l'attribution à notre auteur peut être discutée : — *Troubles de Bretagne. Lettre d'un solitaire philanthrope à M. le Comte de M\*\*\**, et — *Conjuration du clergé, de la noblesse et du Parlement de Bretagne contre le Tiers-Etat de cette province* (ibidem, note 9, p. 27).

---

\*Voyez les états-généraux convoqués par Louis XVI, 3 parties. Cet ouvrage est sans contredit le meilleur qui ait paru sur cette matière.

R. Barny a traité ci-dessus de *La satire politique chez Volney (1788-1789)* et confirme l'attribution de *la Confession d'un pauvre roturier angevin* à Volney : nous lui sommes très reconnaissants d'avoir attiré notre attention sur ce pamphlet inédit et non signé de Volney, de l'autorisation qu'il nous a accordée de publier son exemplaire du texte et de son argumentation en faveur de son attribution à Volney.

*La Confession...* où l'on voit un roturier confesser ses prétendus péchés politiques à un prêtre (p. 5) — il professe par exemple que les lois ne doivent pas être faites selon le bon vouloir du Roi (p. 7), que la noblesse est « à la fois inutile au Roi et à la charge du peuple » (p. 10 — et recevoir, pour ces opinions séditieuses fort répandues l'absolution du représentant du clergé, est un excellent exemple de la satire et de l'ironie volneyenne. Celle-ci s'exercera plusieurs fois dans la suite de sa carrière : contre Priestley, qui dénonçait l'auteur des *Ruines* comme athée aux pieux américains ; aux dépens de la pesante érudition de Larcher (traducteur d'Hérodote) (1808, 1809, 1813) ou, dans *l'Histoire de Samuel* (1819), à propos de la consécration sacerdotale des Rois.

2. R. Barny relève que ces deux images se retrouvent dans la *Lettre de M. Chassebeuf de Volney à M. le Comte de Serrant*, Rennes, 1789, B.N. in-8°, Lb 39 714, où l'on peut lire : « deux ordres pygmées que l'on appelle Clergé et Noblesse enchaîneront chacun séparément le colosse immense du peuple » (p. 14-15), et : « ...J'ai comparé une grande Nation à deux petites hordes ; et j'ai mis deux poignées d'herbes stériles en balance avec la somptueuse gerbe d'un peuple » (p. 16). La répétition de ces deux images paraît établir que *la Confession...* provient bien de la plume de Volney.

Deux lettres sur la «*politique de la langue* »  
 — Lettre à Barère du 10 pluviôse an II  
 — Lettre à Grégoire du 3 brumaire an III

Lettre à Barère du 10 pluviôse an II

« Quoique prisonnier, quoique suspect, je ne puis me détacher de l'intérêt que je porte à tout ce qui perfectionne l'esprit et promet la gloire nationale ; à ce titre, ton décret sur la propagation de la langue française m'a fait presque autant de plaisir que si j'étois libre. Mais, Barère, avec ce décret, tout n'est pas fait, et tu sauras gré à un solitaire, bien que suspect, de te faire part de ses réflexions ; je ne parlerai point de l'Alsace et de la Basse-Bretagne, je n'y suis pas allé, mais je parlerai de la Corse, parce que j'y ai vécu, parce que j'ai aimé ce pays et que je l'ai intimement scruté et connu. Eh ! bien, dans ce pays, votre décret est à peu près inexécutable. Ne vous fâchez pas parce que vous êtes puissans ; vous voulez bien faire ; mais si vous n'en prenez pas les moyens, si vous repoussez les avis, vous serez comme les jadis princes flattés et trompés. Je dis donc que ce décret sera nul en Corse ; 1) parce que l'élection des maîtres de langue n'est point attribuée à des pouvoirs compétens : vous avez beau faire, une société populaire, surtout en Corse, n'est pas en mesure de faire un bon choix dans ce genre ; 2° parce que le salaire attribué y excitera tellement la concurrence que cet emploi sera brigué par les plus puissans chefs de famille et je gage sur ma tête que vous aurez dans l'isle 300 maîtres sur 350 qui ne sauront pas 30 phrases de français. Il arivera comme pour le chirurgien de l'Isle Rousse : un paysan corse demanda à Marbeuf son emploi. « *Mais sais-tu saigner ?* » — « *No, ma la pensio-ne !* » — Oui, le traitement, voilà ce qu'on veut en Corse plus qu'ailleurs, et ce que l'on doit y vouloir pour des raisons trop longues à déduire, mais inhérentes à l'état politique et moral de cette isle. Le Comité de Salut veut-il entendre une vérité ? Il a bien des avis, bien des notes sur la Corse ; et bien ! il ne la connoît ni ne la connoitra. Pourquoi cela ? Parce qu'il existe de puissans intérêts de la lui masquer. Tu le sais, Barère, j'en ai eu de bien grands de connoître son véritable système, puisque j'ai risqué et peut-être perdu le fruit de 10 ans de travaux à y jeter les bases d'un plan d'agriculture et de commerce qui eût fourni de notre propre sol des cotons (dont j'ai en main un échantillon superbe), des indigos et même du café, puisque près de Fréjus, il en existe depuis 10 ans 40 pieds, et qui eût exploité la mine encore nouvelle du commerce de la Méditerranée dont les isles et les continens sont aussi barbares qu'il y a trois mille ans. Cependant, malgré tous mes soins, il m'a fallu un an d'étude dans le pays pour en bien saisir tout l'ensemble, pour concevoir l'enchaînement interservable des idées et des réglemens nécessaires à le franciser ; je m'étois proposé d'en faire un travail qui eût été pour le gouvernement un guide d'autant plus fidèle qu'il étoit désin-

téressé ; mais aujourd'hui, qu'attendre d'un homme flétri par le soupçon, dégradé par la captivité ? Je l'ai trop éprouvé, cet axiome profond : *le premier jour qui met un homme aux fers lui ravit la moitié de la vertu première*. Il n'y a désormais pour me rendre l'énergie de mes facultés que le ressort d'une preuve solennelle d'estime de la part de ceux même qui m'ont ravalé par d'injustes préjugés, et la loi du cœur humain, par laquelle un premier bienfait attache au bienfaité, m'annonce le contraire dans le sens inverse. Cependant, vous aurez beau effrayer, la terreur qui resserre l'âme ne la fera pas s'épanouir en fleurs de méditations. B. V. aura beau mépriser les philosophes, vous ne pourrez gouverner sans philosophie, puisque la philosophie n'est que l'art de l'observation, et que vous-mêmes ne commencez depuis quelques mois à gouverner que parce que vous observez.

Mais pour revenir à mon sujet, si vous voulez déraciner l'italien de la Corse, il faut y faire passer des maîtres de langue pris en France. Car malgré tout ce que l'on vous dira, je vous certifie qu'il n'y a pas de Corses qui puissent enseigner le français puisqu'il n'y en a pas 10 qui sachent l'écrire. Et j'en appelle à tous les écrits des districts et du Département déposés dans les bureaux du Conseil Provisoire. De plus, les maîtres choisis en France doivent être examinés par des surveillans supérieurs qui fassent des tournées, et cet anneau de pouvoirs que vous avez habilement saisi dans votre vigoureux gouvernement provisoire ne peut être négligé impunément dans aucune partie. Pourquoi d'ailleurs conservez-vous dans chaque lieu des maîtres du pays ? N'est-ce pas perpétuer l'accent et les vices locaux ? et ne devriez-vous pas au contraire admettre ici et ailleurs le principe profond des échanges, qui mélangeant tout, ramènent tout à l'unité. Que chaque local choisisse, désigne ses sujets, cela est dans l'ordre, il les connoît. Mais que ces sujets choisis soient ensuite répartis par ordre ou au sort ; que ceux du Midi aillent administrer ou enseigner dans le Nord, que ceux du continent aillent en Corse, ceux de la Corse dans le continent ; voilà le moyen de tout identifier et de tout régir avec une justice dégagée de partialité et de préjugés. Il n'est pas d'homme mieux purgé de ces deux défauts que les voyageurs : rompez donc les habitudes et faites voyager. Je finis par une réflexion. Si tu pensois qu'en conseillant des surveillans ou des inspecteurs de Départemens, je veux me ménager une place, tu serois en erreur. Je puis être utile, je le désire, mais ce ne sera plus en maniant les hommes, ce ne sera plus en Corse où ma véracité m'a rendu suspect aux deux partis sans leur être utile, parce que vous-mêmes avez méprisé les bons avis que je publiai en mars dernier. Et le mépris, vous savez ce qu'il coûte. Je ne me trouve bon qu'à faire des livres, des mémoires, des plans qui ne vous ruineront pas ; car je m'abonnerais à vos maximes, en y joignant la liberté. Et pourtant sa privation ne m'a pas empêché depuis 74 jours de rédiger un travail précieux pour notre Diplomatie et notre Commerce du Levant, surtout dans le moment actuel, puisqu'il en résulte qu'avec méthode d'enseignement, les officiers de terre et de mer qui passent en Turquie, et tous nos navigateurs de la Méditerranée pourroient apprendre le turc, l'arabe, le persan, comme l'on apprend l'anglois et l'allemand, et qu'ils seroient plus avancés en six mois que l'on ne peut l'être par la voie ordinaire en deux ans. Mais pour imprimer ma méthode, il faudra l'ordre et le secours du gouvernement. Car je n'ai plus 50

louis à offrir à la République ; je ne demande point de réponse à mon ancien collègue, parce qu'un suspect est frappé de contagion. Je ne demande qu'à savoir s'il a reçu ma lettre et s'il en fera usage.

C. Volney

Lettre à Grégoire du (3 brumaire an III)

Nice, 3 brumaire an III de l'Ere française (24 oct. 1795)

En arrivant ici, mon cher collègue, j'y trouve votre rapport sur les sciences et les arts, ou plutôt sur leurs plaies, et je le lis avec le vif intérêt que causent et le sujet et la manière piquante dont vous l'avez traité. Je ne vous tracerai point les réflexions qu'il m'a suscitées, puisque chaque paragraphe deviendrait par sa fécondité, soit d'érudition, soit de vues philanthropiques, la matière d'autant de chapitres. Je me borne à un seul objet qui m'est personnel et qui peut vous être neuf. Vous parlez des langues orientales, de leur importance trop peu sentie pour l'importance trop peu connue du plus important de nos commerces. Vous vous effrayez de la disette des drogmans, bien plus grande encore que vous ne pensez, de la nécessité d'en faire et de la difficulté, tant par rapport au temps qu'aux personnes.

Eh bien ! je vous propose, moi, de vous lever la plus forte, je dis presque la seule de ces difficultés, de vous rendre ces langues arabe, persane et turque, tout aussi simples que l'allemand ou le polonais, de les ramener à la condition générale des langues d'Europe, en faisant disparaître ces formes extérieures, ces figures rebutantes et bizarres qui constituent leur plus grand obstacle.

Je sais que les savants et les drogmans pratiques traiteront mon plan d'innovation et de chimère ; mais je vous prie de vous rappeler que j'en use pour moi-même, et je ne me repais pas d'illusions. Il est vrai qu'aussi je ne me paie pas de raisons *d'usage*, et que je me moque du pont aux ânes et de la routine. Je demande une seule chose au comité et à vous : entendez mon plan, discutez-le ; je prétend vous le rendre clair comme l'opération de musique que l'on appelle transposition, car la mienne y ressemble. Ne vous en tenez pas là, faites imprimer la très-courte grammaire arabe que j'ai faite, afin de lui faire subir l'épreuve des objections ; ce n'est pas l'affaire de 100 pistoles ou 1200 francs, malgré trois planches gravées ; et soyez sûr que vous verrez s'opérer dans les langues d'Asie une telle simplification qu'avant cinquante ans l'on n'entendra plus parler de toutes ces bigarrures grotesques et barbares d'alfabets arabes, éthiopiens, chinois et tartares ; qu'un même canon de signes régira une même série de sons ; et, ce qui mérite votre attention, que vous ne dépenserez pas à réimprimer des dictionnaires, à fondre des caractères, à renouveler des livres, la vingtième partie des fonds dont je sais qu'on vous dresse déjà des états. Entendez-moi et mettez-moi en face de tous les orientalistes passés et présents. J'ai parlé de ce plan au com-

missaire Garat, au député Villars, et il ne lui manque que de recevoir de vous l'activité et le zèle qui sont votre élément. Salut et attachement.

C. Volney.

P.S. — Si vous désirez savoir pourquoi je suis ici, les deux citoyens que je vous cite pourront vous en conter l'histoire.

NOTES

1. *Lettre à Barère* du 10 pluviôse an II. — Nous la reproduisons d'après J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, p. 291-294, qui donne comme référence du texte original : Inédit, B.N., mss. fr. nouv. acq. 2798 f° 97. J. Gaulmier indique que c'est de la Maison Belhomme (fondée pour soigner les maladies mentales, et devenue par la suite « un lieu de réclusion pour détenus riches ») où Volney est lui-même détenu en janvier 1794, qu'il adresse cette lettre à son ami Barère, membre du Comité de salut public (il ne lui rappelle pas en clair le motif de son emprisonnement à la Force, qui devait être connu de son correspondant).

Sur les circonstances et les motifs probables de cet emprisonnement de Volney, du 16 novembre 1793 au 4 septembre 1794 (son élargissement intervenant après le renversement de Robespierre) voir *l'Idéologue Volney*, 2<sup>e</sup> Partie, v, p. 285-298 : J. Gaulmier a établi, à partir des documents originaux, que Volney avait été emprisonné, semble-t-il, moins pour des motifs politiques que pour n'avoir pas acquitté tout le montant du bien national, la Confina, qu'il avait acquis, en novembre 1792, en Corse près d'Ajaccio.

*Le Rapport du Comité de salut public sur les idiomes*, présenté par Barère, auquel fait référence la Lettre de Volney (Archives parlementaires, 1<sup>o</sup> série, tome LXXXIII, séance du 8 pluviôse an II, n° 18, p. 713-717, Paris, éd. C.N.R.S., 1961) a été — comme le rapport de Grégoire *sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, présenté devant la Convention nationale le 16 prairial an II (auquel la Lettre de Grégoire ne fait aucune référence) — utilement republié et commenté dans : Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue, La révolution française et les patois*, N.R.F. Bibliothèque des histoires, 1975, p. 291-299.

Ce sont de telles positions qui ont motivé la désignation de « jacobinisme linguistique » : voir dans l'ouvrage : *Les Idéologues, Sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*, sous la direction de Winfred Busse et Jürgen Trabant, John Benjamins publishing Company, Amsterdam — Philadelphia (1986) l'étude de W. Busse : « La langue française est un besoin pour tous : à propos du jacobinisme linguistique » (p. 343-362). La comparaison des vues exprimées par Volney dans sa *Lettre à Barère* et des positions que celui-ci, ou de celles de Grégoire.

révèle l'accord général de l'auteur des *Ruines* — sinon avec tous les moyens utilisés — du moins avec les principes de l'unification linguistique et son approbation des mesures prises pour « déraciner » les patois en Basse-Bretagne, Alsace et spécialement en Corse ; la *Lettre à Barère* révèle aussi le pessimisme de Volney sur les chances d'aboutir de cette politique forcée d'éradication des patois.

2. *Lettre à Grégoire* du 3 brumaire an III (24 octobre 1795) : elle a été publiée initialement par Augustin Gazier, *Lettres à Grégoire sur les patois de la France (1790-1794)*, Paris, 1880, in-8°, B.N.X. 1294, et republiée par J. Gaulmier, dans *l'Idéologue Volney*, p. 300-301. Elle ne traite que de l'utilité pratique de la *Simplification des langues orientales*.

Revenons sur la lettre précédente, pour évaluer, sur l'ensemble des deux lettres, la politique linguistique que souhaite Volney : La *Lettre à Barère* traite des difficultés que l'œuvre de francisation ne va pas tarder à rencontrer, de l'inadéquation des moyens décrétés par le Comité de salut public (l'élection des maîtres en langue française par les assemblées populaires locales) ; secondairement elle dresse un bilan désenchanté de l'échec des entreprises agronomiques de Volney en Corse, et exprime les griefs discrets et assez pathétiques du prisonnier, « d'un homme flétri par le soupçon, dégradé par la captivité », sans divulguer le motif de cette captivité ; dans la dernière partie de sa Lettre, le prisonnier souligne qu'il travaille encore pour la diplomatie française avec sa *Simplification des langues orientales* (mars 1795). Sur ce sujet, voir l'étude ancienne de J. Gaulmier (que nous reproduisons en tête de notre n° spécial), *Le Comité de salut public et la première grammaire arabe en France* (1963).

Qu'il s'agisse de politique intérieure de la langue (francisation, éradication des patois) ou de politique extérieure (simplification des langues orientales par l'adoption d'un alphabet interlinguistique, en vue d'une communication élargie des « monuments » des diverses cultures et d'une circulation des Lumières) il n'est pas douteux, aux yeux de Volney, que la nation française, désormais souveraine, doit viser à une unification linguistique et à l'anéantissement « des bigarrures grotesques et barbares » des patois et cultures locales (à l'intérieur), des langues nationales incommunicables (à l'extérieur) ; dans les deux directions, le moyen préconisé pour une libre circulation des Lumières ne peut être « ici et ailleurs (que) le principe profond des échanges, qui mélangeant tout, ramène tout à l'unité ». Sainte-Beuve n'a pas tort d'estimer que le projet d'Alphabet européen appliqué aux langues orientales nie la spécificité historique des langues et les fait « passer sous le joug d'une unité artificielle qui les dépouille et les dénature » (*Causeries du lundi*, 21 février 1852, p. 430-431, voir Revue supra).

Les propositions pratiques de politique linguistique de Volney sont liées à ses vues théoriques sur « le monument » de la langue : sur ce point, voir le n° spécial « Histoire, épistémologie, langage », « *Les Idéologues et les sciences du langage* » (1982), tome 4, fascicule 1, et tout spécialement la remarquable étude de S. Auroux, Cl. Désirat, T. Horde, La question de l'histoire des langues et du comparatisme (p. 73-81). Enfin signalons que, dans le volume collectif publié, sous la responsabilité de J. Roussel, par l'Université d'Angers : *Volney et les Idéologues* (1988), Cl. Désirat a

traité du « Rôle du Prix Volney dans l'institution de la linguistique » (p. 335-343), et tenté d'évaluer l'apport de l'œuvre de Volney à la linguistique en général (approche ethno- et socio-linguistique, unification du français national, projet de simplification des langues orientales et d'alphabet inter-linguistique) : « La voie anthropologique sur laquelle s'inscrit le programme de Volney du prix qu'il fonde, est celle des linguistiques descriptives, de la dialectologie, de la géographie linguistique, et, au-delà, de l'ethno- et de la sociolinguistique » (p. 338).

Sur Bonaparte, et à propos  
de la politique du Consulat et de l'Empire<sup>1</sup>

— *Lettre à Bonaparte (sur sa santé) du 26 frimaire* (année non mentionnée : an VIII ? : voir J. Gaulmier : *L'Idéologue Volney*, p. 426-428, et Sainte-Beuve à Juste Olivier, 8 oct. 1844 et Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, v, 690).

— *Sur Bonaparte*, article du Moniteur du 19 nov. 1798 (29 brumaire an VII).

— *Continuation sur Bonaparte*, jamais republié, article du Moniteur du 21 nov. 1798 (1<sup>o</sup> frimaire an VII).

— *Entrevue de Bonaparte et de plusieurs Muphtis et Imans* (dialogue non signé, dans le Moniteur du 7 frimaire an VII, nov. 1798). Jamais republié.

— *Lettre au vicomte Louis de Noailles du 11 août 1800* (23 thermidor an VIII), *Revue de littérature comparée*, oct.-déc. 1931, p. 749-755.

— *Lettre à Thomas Jefferson, Président des Etats-Unis, du 24 juin 1801* (3 messidor an IX) : voir G. Chinard, *Volney et l'Amérique*, Baltimore, J. Hopkins et Paris, P.U.F., 1923, p. 120-123.

— *Lettre à Jefferson du 21 mars 1803* (30 ventôse an XI) : G. Chinard, p. 133-134.

— *Lettre à Jefferson du 23 avril 1804* (8 floreal an XII) : G. Chinard, p. 164-165.

**Lettre du 26 Frimaire (année non indiquée, an VIII ?) à Bonaparte<sup>2</sup>**

26 Frimaire

Général,

Je ne puis me dispenser de vous faire sur votre santé des observations d'autant plus importantes que sans les forces physiques, les forces morales ne peuvent résister, et que le maintien des forces physiques est un art compliqué de faits et de raisonnemens trop souvent méconnus ou ignorés par les esprits instruits et forts sous d'autres sujets. J'en ai vu un exemple frappant dans Mirabeau, qui, faute d'études et de connaissances dans la physique en général et surtout dans celle du corps humain, commit des erreurs de régime dont je lui annonçai pas à pas les conséquences, trop tôt vérifiées par l'événement.

J'ignore si vous avez quelquefois porté vos études sur la structure et le jeu mécanique du corps humain ; plus vous l'auriez observé et plus vous seriez convaincu qu'il est mû et gouverné par un système de lois physiques résultant de divers éléments dont il est composé. Le hasard a voulu que, né faible et maladif, l'ennui des médecins et des souffrances m'ait, dès l'âge de dix-huit ans, engagé à étudier ce qu'on appelle la médecine. D'abord, je devins, comme tous les commençans, un peu plus malade imaginaire ; mais à mesure que mes connaissances s'étendirent, mes alarmes, fruits de l'incertitude, se dissipèrent, et j'ai fini par arriver à des résultats généraux dont la justesse m'est fréquemment garantie par l'expérience d'autrui et par la mienne.

L'un de ces résultats qui me frappent davantage est, d'une part la complication des lois qui régissent le corps humain, la variété des connaissances qu'exige le bon gouvernement de cette machine, et, de l'autre, la présomption facile et hardie avec laquelle chacun entreprend de gouverner celle des autres : de manière qu'il en est de la médecine comme de la politique, où, par cela même que la science est plus vaste, plus profonde, chacun se mêle de faire des systèmes et de donner des avis. Et en effet, soyez malade, il n'est pas d'ami, de connaissance, même de garde-malade, qui ne se donne des airs de prescrire des remèdes, et l'orgueil déploie là ses ressorts secrets. Le conseiller fait preuve d'affection, d'intérêt ; le patient est caressé dans son amour-propre, et sa faiblesse de corps et d'esprit lui fait désirer de saisir toute consolation, tout appui. Que résulte-t-il de là ? Que, par complaisance, par témoignage d'affection, il adopte une foule de remèdes mal convenans, souvent incertains, et que la pauvre nature, troublée dans l'exercice de ses lois, ne sait plus par quelle porte opérer sa crise.

C'est donc pour tout esprit sage et ferme un devoir d'opérer en cette branche de science comme en toute autre ; par conséquent, de n'accorder crédit et confiance qu'à qui y a les droits de l'expérience et de l'instruction ; vous pensez avec raison que je ne dois pas ces réflexions au hasard ; et, en effet, vous ayant trouvé hier plus triste que je ne vous avais encore vu, j'ai assiégé de questions Mme Bonaparte et votre chirurgien : il en résulte pour moi que vous concevez sur votre santé des soucis prématurés à certains égards : - que vous admettez des alarmes qui, pour être fondées sur l'attachement, n'en dérivent pas moins d'un défaut de connaissances, et ne méritent pas plus de crédit en médecine que vous ne leur en accorderiez sur des objets militaires. - Je ne sais si vous avez l'opinion de Mirabeau, qui disait «que le corps est le cheval de l'esprit, et qu'il ne fallait pour le mener, que des éperons et de l'avoine». Mais ce cas ridicule même admis, il n'est que plus évident que le cheval peut devenir fourbu, si l'on excède la mesure de ses forces. Or, depuis trois semaines ou un mois, vos veilles, vos boissons spiritueuses, vos alimens stimulans excèdent la mesure au moins de vos habitudes ; et cela d'abord suffit pour tout troubler. En vain êtes-vous sobre sur la quantité, si vous ne l'êtes pas aussi sur la qualité.

Chacun de nos alimens a sa manière propre d'agir sur nos organes ; les corps farineux, muqueux, sucrés, sont nutritifs ; les spiritueux, résineux, salins, extractifs même, sont purement stimulans : ils portent partout l'action qu'ils exercent sur les nerfs délicats de la langue, et quoique moins sensibles, toutes les parois des vaisseaux et des viscères agacées par leur feu, font effort pour les dépenser. — La circulation s'accé-

lère et devient fiévreuse, la transpiration est petite et brûlante. — En Egypte, son abondance dégageait tout : ici, avec notre froid humide et notre peau serrée, le feu reste concentré ; tout le système vasculaire mis en contraction fait effort. — Les parties molles y cèdent ; les fluides s'y engagent et ne peuvent plus s'en retirer. Voilà les hémorrhoides. — Les alimens mal broyés, car vous mâchez à peine, ne trouvent point dans l'estomac l'eau suffisante à les dissoudre, et qui en ferait une bouillie qui résorberait tous les vaisseaux lymphatiques. — Au contraire, ils y trouvent du vin, du café, du punch, qui les préservent de dissolution et en font une *pâte à eau de vie*.

Cette pâte s'échauffe, fermente, irrite les nerfs de l'estomac, affecte la tête, rend la paume de la main chaude et les pieds froids, le creux de l'estomac douloureux. — En avançant dans les intestins, sa partie liquide se résorbe, et son acrimonie va irritant tout. Sa partie solide se dessèche et donne la constipation ; tout le bas-ventre s'échauffe, la vessie se trouve attaquée à sa surface par tout ce foyer, à son intérieur par les âcres sécrétions des veines. — On se croit *puissant et ardent*, et l'on n'est que picoté et en état de crampe. Si vous eussiez admis les sangsues, le soulagement eût été prompt, mais il en eût résulté une habitude hémorrhoidale ; voulez-vous tout réparer ?

Ne passez pas à l'excès inverse, qui est l'erreur des médecins de France, lesquels, avec leurs eaux de veau ou de poulet, jettent subitement dans l'affaissement et l'atonie. Rentrez dans vos habitudes ; ne veillez plus sous peine de la vie, car le sommeil est la plus heureuse des fonctions, et *les veilles sont une fausse arithmétique du temps* ; Dormez de 11 à 6 ou 7 ; dormez la nuit et non le jour.

C.F. Volney

### Sur Bonaparte (3)

Du 26 Brumaire

Puisque chacun fait son roman sur l'armée d'Egypte, voici le mien, fondé sur des autorités qui valent bien celles d'Italie et d'Allemagne.

La vraie situation de Bonaparte est celle-ci : Il n'a été maître de l'Egypte qu'à la fin de l'été. — Il n'a trouvé à Suez que peu de vaisseaux et mauvais. — La mousson devenant contraire à l'équinoxe d'automne, il a vu qu'il n'avait le temps ni de faire voile, ni même de radoub ; il a sur-le-champ quitté son projet de l'Inde, et l'armée s'est regardée comme fixée en Egypte. — La perte de notre flotte est survenue ; puis la déclaration de guerre des Turcs ; les menaces d'invasion, etc. — Nos Français se voyant fermés, toutes leurs vues se sont tournées vers la défense de leur existence et de leur conquête. Septembre a été un peu dur, à cause des chaleurs, des calmes et des exhalaisons qui accompagnent la retraite du Nil. Mais dès octobre le trèfle a couvert la terre ; le lait, le beurre, la viande, le poisson, les légumes, tout a été en abondance, et l'armée s'est réparée de ses fatigues. — Elle va passer l'hiver, et s'acclimatera.

— Cependant Bonaparte ne s'endort pas. — Je le vois livré à tous les soins administratifs de son importante conquête. — Il descend à Damiette, à Rosette, et met la côte en défense sur tous les points ; il ordonne les forts nécessaires sur les confins du désert à Suez, et dans la Haute-Egypte. — Il tient ses troupes en haleine, fait des recrues dans le pays, et emploie plus l'art que la force pour se faire un parti chez les naturels. — Il profite des divisions civiles et religieuses pour s'attacher les Coptes, les Bédouins, les paysans. Il flatte leur amour-propre, en adoptant plusieurs de leurs usages pour qu'ils adoptent les nôtres. — Il les a trouvés sombres, atrabilaires, querelleurs, bons, par des jeux et des fêtes, de la musique ; il tourne en amusement des travaux utiles ; il répare les chaussées, les ponts, les canaux. — Il a trouvé les paysans serfs, il leur donne des propriétés. — Le grand-seigneur héritait de toute succession ; Bonaparte consacre le droit d'héritage dans les familles ; il appelle les enfants à des partages égaux, et change subitement et sans secousse la condition des femmes, en leur donnant une quote-part égale, et le droit d'en disposer. — Il marie ses soldats à des femmes du pays. — Il prohibe les mariages prématurés de 9 et 10 ans, entrave tout doucement la polygamie ; en un mot, il fonde un code civil nouveau dans l'Asie, et qui en changera la face, je vous le prédis. — D'autre part son économie prévoyante ranime les manufactures indigènes, prohibe le luxe ruineux et absurde des fourrures russes, des châles de Cachemire, etc. ; appelle les neutres, et se procure par échange le fer, le cuivre, le bois, dont il a besoin. — La poudre ne lui manquera pas. — Il institue des écoles d'instruction pour le peuple ; des collèges militaires où les jeunes gens français, coptes, arabes, s'enseignent mutuellement l'arabe, le français, la géographie, les mathématiques et les sciences exactes ; en un mot, il crée une nation ; et, maniant le ressort puissant de l'enthousiasme, il rappelle aux Arabes la gloire de leurs ancêtres ; il leur montre dans l'armée française l'instrument miraculeux des décrets de la Providence, qui veut ressusciter la puissance et l'empire des anciens Arabes, et les délivrer du joug des barbares Osmanlis, épurer la loi du prophète, altérée par des ignorants et des impies, et ouvrir pour l'Asie un siècle nouveau de grandeur, de science et de gloire. — Cependant la flotte turque paraît, et il la brûle ; le pacha d'Acre passe le désert, et il le détruit ; et la colonie franco-arabe s'affermir. Les triomphes de l'armée étendent sa gloire ; les Bédouins accourent, et demandent alliance. — Les Maronites, les Druses se soulèvent, et la Syrie s'affranchit. - D'autre part les Anglais et les Russes, sous prétexte d'amitié, rendent le sultan prisonnier ; mannequin de leurs volontés comme le Mogol à Delhi, et l'empire turc s'écroule. (La suite à demain.)

MONITEUR reimpr. t. 29, n° 59,  
29 brumaire an VII (19 nov. 1798) p. 492

Continuation sur Bonaparte<sup>4</sup>

En vain les gazettes font voyager Bonaparte à Jérusalem, Damas et Alep. Il y a du Caire à Jérusalem 270 milles arabes, qui font plus de 100 de nos lieues, dont 55 dans un désert sans eau et sans herbe ; de Jérusalem à Damas il y a 34 lieues ; de Damas à Alep 70. Tout cela sans route percée ; et les armées ne voyagent pas sur le papier comme les nouvellistes. — Que Bonaparte envoie quelques partis pour soulever la Syrie, cela est dans l'ordre ; mais il ne bougera pas de l'Égypte de tout l'hiver, et, s'il en sort au printemps, ce ne sera pas pour aller dans l'Inde. Il ne le peut par mer, il manque de vaisseaux, et l'ennemi prévenu est en défense. Il le peut encore moins par terre, car cette route des gazettes par l'Euphrate, les déserts de la Perse et de l'Indus, est une folie dont ne s'amuserait pas même une caravane d'Arabes, et une armée française vit à plus de frais. — Il le pourrait par mer et par terre, qu'il ne le voudrait plus, parce que les événemens ont changé toute sa situation. L'affaire d'Aboukir, la déclaration de guerre du sultan, l'entrée des Russes dans la Méditerranée, leur coalition avec les Anglais, qui met dans leurs mains la flotte des Turcs, et bientôt la ville de Constantinople, placent Bonaparte dans un monde nouveau de circonstances. Au centre des objets, il les considère sous de nouvelles faces, et son esprit prompt à de grands mouvemens, forme une combinaison nouvelle et plus grande. Laissons, dit-il, à Azeman-Chak et à Tipoo sultan le soin de chasser les Anglais du Bengale ; Azeman-Chak seul le peut avec ses 120 mille cavaliers ; je n'arriverai peut-être qu'à temps d'en être témoin, et l'armée française elle-même ne serait que l'objet d'une jalousie ennemie de tout étranger. D'ailleurs pourquoi aller au bout de l'univers, sur un théâtre obscur et barbare, et employer des efforts de peu de gloire et de nul fruit ? Quand j'aurai chassé les Anglais de l'Inde, leur puissance en sera-t-elle ébranlée ? En seront-ils moins les maîtres de l'Océan ? Leurs flottes bloqueront-elles moins les Espagnols indécis ? menaceront-elles moins de conquête ou d'affranchissement la Louisiane, le Mexique, Caracas et Cuba : et l'indépendance de ces colonies, qui ne peut faillir, ne leur donne-t-elle pas, comme l'ont fait les leurs propres, des ressources nouvelles contre la perte du Bengale ? En seront-ils moins les maîtres de la Méditerranée, où ils osent me dire prisonnier, et leur coalition avec les Russes pour englober les Turcs ne leur ouvre-t-elle pas un monde nouveau d'agrandissement de puissance navale ? — Non, non ; ce n'est point aux comptoirs de Madras ou de Calcutta qu'est la gloire ; ce n'est point là qu'est l'utilité de la France, dont mon armée est une précieuse portion. — C'est vers l'Europe qu'il faut ramener le théâtre de la guerre, et, puisque le Turc imprudent en a levé l'étendard, c'est dans Constantinople que je veux l'arracher de ses mains. Je mettrai l'Égypte en état de conservation et de défense. Je préparerai mon expédition en m'affidant les Arabes, les Druses, les Maronites. — Maître de la Syrie, j'y formerai mes magasins de passage, et je protégerai par les montagnes ma marche rapide sur la lisière du désert. Arrivé aux montagnes de Cilicie, ma position n'en deviendra que plus forte ; ma gauche s'appuiera à la mer, ma droite à l'Euphrate ; je communiquerai avec le Diarbekir et l'Arménie, pays de blé, sujet impatient des Turcs. J'appellerai les

Bédouins, les Trucomans, les Kourdes, les Arméniens, les Persans, à la ruine de leur ennemi commun ; et, formant un tourbillon de cavalerie, je franchirai rapidement les 200 lieues qui me sépareront du Bosphore, je le traverserai, dût-ce être sur des radeaux, et j'entrerai à Constantinople. — Là s'ouvre une carrière nouvelle. Je rentre sur la scène de l'Europe, et y forme un contre-poids à tous les pouvoirs. — Je puis rétablir ou affermir la République de toute la Grèce. Par l'Albanie et Corfou, je touche à l'Italie et à la France. Je puis relever de ses débris la Pologne, et y former un état qui rétablisse l'ancienne balance dans le Nord. La Russie est tenue en échec, et craint une scission en elle-même. L'Autriche, replacée entre deux ennemis, a de plus vives alarmes, et craint l'affranchissement de la Hongrie. — La Prusse reprend son état d'alliance naturelle avec la France et le nouvel empire de Bysance. Le Danemark et la Suède, soulagés du poids de la Russie, développent leurs moyens et leur influence. Moscou, jaloux de Pétersbourg, réclame son indépendance. L'Angleterre, repoussée de l'Archipel, quitte la Méditerranée, et les gouvernements, las enfin de tant de guerres, de combats, d'incendies, de massacres, de crimes et de folies, se trouvent, par accablement, capables de recevoir la paix. Puissé-je le voir, ce jour, le seul glorieux, et tracer au pied du grand obélisque de Constantinople cette inscription de gratitude :

*A l'armée française, victorieuse*  
DE L'ITALIE,  
DE L'AFRIQUE  
ET DE L'ASIE.

*A Bonaparte, membre de l'Institut national,*  
PACIFICATEUR DE L'EUROPE.

*Signé Volney,*  
(MONITEUR du 19 novembre 1798)

**Entrevue de Bonaparte membre de l'Institut national,  
général en chef de l'armée d'Orient, et de plusieurs muphtis et imans,  
dans l'intérieur de la grande pyramide de Chéops**

Ce jourd'hui 25 thermidor de l'an 6 de la République française une et indivisible, répondant au 28 de la lune de Mubarem, l'an de Thégyre 1213, le général en chef, accompagné de plusieurs officiers de l'état-major de l'armée et de plusieurs membres de l'Institut national, s'est transporté à la grande pyramide, dite de Chéops, dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs muphtis et imans, chargés de lui en montrer la construction intérieure. A neuf heures du matin il est arrivé, avec sa suite, sur la croupe des montagnes de Gizeh, au nord-est de Memphis. Après avoir visité les

cinq pyramides inférieures, il s'est arrêté avec une attention particulière à la pyramide de Chéops, dont les membres de l'Institut ont à l'instant déterminé, par des mesures trigonométriques, la hauteur perpendiculaire.

Cette hauteur s'est trouvée être d'environ 155 mètres (près de 465 pieds) ce qui est près du double de celle des monumens les plus élevés de l'Europe\*.

Le général et sa suite ayant pénétré dans l'intérieur de la pyramide, ont trouvé d'abord un canal de 100 pieds de long et de 3 pieds de large, qui les a conduits, par une pente rapide, vers les salles qui servaient de tombeau au Pharaon qui érigea ce monument. Un second canal fort dégradé et remontant vers le sommet de la pyramide, les a menés successivement sur deux plates-formes, et delà à une galerie voûtée de la longueur de 118 pieds, aboutissant au vestibule du tombeau. C'est une salle voûtée d'environ 17 pieds de long sur 15 de large, dans un des murs de laquelle on remarque la place d'une momie, qu'on croit avoir été l'épouse du Pharaon.

On voit dans cette salle la trace des fouilles faites avec violence par les ordres d'un calife arabe, qui fit ouvrir la pyramide, et qui croyait que ces lieux recélaient un trésor. L'effet des mêmes tentatives se remarque dans une seconde salle, perpendiculaires à la première, et plus haute de 100 pieds, où l'on croit qu'était le corps du Pharaon.

Cette dernière salle, à laquelle le général est enfin parvenu, est à voute plate, et longue de 32 pieds sur 16 de large, et 19 de haut. On ignore ce que les Arabes spoliateurs découvrirent dans ce sanctuaire de la pyramide ; le général n'y a trouvé qu'une caisse de granit d'environ 8 pieds de long sur 4 d'épaisseur, qui renfermait sans doute la momie d'un Pharaon. Il s'est assis sur le bloc de granit, a fait asseoir à ses côtés les muphtis et imans, Suleiman, Ibrahim et Muhamed, et il a eu avec eux, en présence de sa suite, la conversation suivante :

*Bonaparte.* Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Voici un grand ouvrage de main d'hommes ! Quel était le but de celui qui fit construire cette pyramide ?

*Suleiman.* C'était un puissant roi d'Egypte, dont on croit que le nom était Chéops. Il voulait empêcher que des sacrilèges ne vinssent troubler le repos de sa cendre.

*B.* Le grand Cyrus se fit enterrer en plein air pour que son corps retournât aux éléments. Penses-tu qu'il ne fit pas mieux ? le penses-tu ?

*S.* (s'inclinant) Gloire à Dieu à qui toute gloire est due.

*B.* Honneur à Allah ! Quel est le calife qui a fait ouvrir cette pyramide et troubler la cendre des morts ?

*Muhamed.* On croit que c'est le commandeur des croyans Mahmoud, qui régna, il y a plusieurs siècles, à Bagdad ; d'autres disent le renommé Aaron Raschild (Dieu

---

\*Cette assertion n'est pas exacte. La flèche de Strasbourg, qui est le monument de l'Europe le plus élevé, a 428 pieds 4 pouces, ou à peu près 133 mètres de hauteur y compris la croix. Saint-Pierre de Rome, au-dessus de la croix, a 421 pieds d'élévation, ou à peu près 136 mètres. On voit donc qu'il n'y a que 17 mètres de différence entre la pyramide de Chéops et la Flèche de Strasbourg. Voyez à ce sujet les mesures des principaux édifices de l'Europe, consignés dans le *Voyage d'Italie*, par le cit. Lalande, édition de 1769, tome IV, pag. 60 et suivantes. (Note du rédacteur)

lui fasse paix) qui croyait trouver des trésors ; mais quand on fût entré par ses ordres dans cette salle, la tradition porte qu'on n'y trouva que des momies, et sur le mur cette inscription en lettres d'or : *L'impie commetra l'iniquité sans fruit, mais non sans remords.*

*B.* Le pain dérobé par le méchant remplit sa bouche de gravier.

*M.* (s'inclinant) C'est le propos de la sagesse.

*B.* Gloire à Allah. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mahamed est son prophète et je suis de ses amis.

*S.* Salut de paix sur l'envoyé de Dieu. Salut aussi sur toi, invincible général, favori de Mohamed.

*B.* Muphti, je te remercie. Le divin Coran fait les délices de mon esprit et l'attention de mes yeux. J'aime le prophète et je compte, avant qu'il soit peu, aller voir et honorer son tombeau dans la ville sacrée. Mais ma mission est auparavant d'exterminer les Mameloucks.

*Ibrahim.* Que les anges de la victoire balayent la poussière sur ton chemin, et te couvrent de leurs ailes. Le Mamelouck a mérité la mort.

*B.* Il a été frappé et livré aux anges noirs Moukir et Quarkir. Dieu de qui tout dépend a ordonné que sa domination fût détruite.

*S.* Il étendit la main de la rapine sur les terres, les moissons, les chevaux de l'Egypte...

*B.* Et sur les esclaves les plus belles, très-saint Muphti. Allah a desséché sa main. Si l'Egypte est sa ferme, qu'il montre le bail que Dieu lui a fait, mais Dieu est juste et miséricordieux pour le Peuple.

*Ib.* O le plus vaillant entre les enfans d'Issa\*, Allah t'a fait suivre de l'ange exterminateur, pour délivrer sa terre d'Egypte.

*B.* Cette terre était livrée à vingt-quatre oppresseurs rebelles au grand-sultan notre allié (que Dieu l'entoure de gloire), et à dix mille esclaves venus du Canada et de la Géorgie. Adriel, ange de la mort, a soufflé sur eux ; nous sommes venus, et ils ont disparu.

*M.* Noble successeur de Scander\*\*, honneur à tes armes invincibles, et à la foudre inattendue qui sort du milieu de tes guerriers à cheval\*\*\* !

*B.* Crois-tu que cette foudre soit une œuvre des enfans des hommes ? le crois-tu ? Allah l'a fait mettre en mes mains par le génie de la guerre.

*Ib.* Nous reconnaissons, à tes œuvres, Allah qui t'envoie. Serais-tu vainqueur si Allah ne l'avait permis ? Le Delta et tous les pays voisins retentissent de tes miracles.

*B.* Un char céleste montera par mes ordres jusqu'au séjour des nuées, et la foudre descendra vers la terre le long d'un fil de métal, dès que je l'aurai commandé.

*S.* Et le grand serpent, sorti du pied de la colonne de Pompée, le jour de ton entrée triomphante à Scandérinh\*\*\*\*, et qui est resté desséché sur le toit de la colonne, n'est-

\*Jésus-Christ.

\*\*Alexandre.

\*\*\*L'artillerie volante qui a beaucoup étonné les Mameloucks.

\*\*\*\*Alexandrie.

ce pas encore un prodige opéré par ta main ?

*B.* Lumières des fidèles, vous êtes destinés à voir encore de plus grandes merveilles, car les jours de la régénération sont venus.

*Ib.* La divine unité te regarde d'un œil de prédilection, adorateur d'Issa, et te rend le soutien des enfans du prophète.

*B.* Mahomed n'a-t-il pas dit : Tout homme qui adore Dieu, et qui fait de bonnes œuvres, quelle que soit sa religion, sera sauvé ?

*Suleiman, Muhamed, Ibrahim* (ensemble en s'inclinant). Il l'a dit.

*B.* Et si j'ai tempéré par ordre d'en haut l'orgueil du vicaire d'Issa, en diminuant ses possessions terrestres, pour lui amasser des trésors célestes, dites, n'était-ce pas pour rendre gloire à Dieu dont la miséricorde est infinie ?

*M.* (d'un air interdit). Le muphti de Rome était riche et puissant ; mais nous ne sommes que de pauvres muphtis.

*B.* Je le sais. Soyez sans crainte, vous avez été pesés dans la balance de Baltazar, et vous avez été trouvés légers. Cette pyramide ne renfermait donc aucun trésor qui vous fût connu ?

*S.* (les mains sur l'estomac) Aucun, Seigneur. Nous le jurons par la cité sainte de la Mecque.

*B.* Malheur et trois fois malheur à ceux qui recherchent les richesses périssables et qui convoitent l'or et l'argent semblable à la boue !

*S.* Tu as épargné le vicaire d'Issa et tu l'as traité avec clémence et bonté.

*B.* C'est un vieillard que j'honore ; (que Dieu accomplisse ses devoirs, quand ils seront réglés par la raison et la vérité !) mais il a le tort de condamner au feu éternel tous les musulmans, et Allah défend à tous l'intolérance.

*Ib.* Gloire à Allah et à son prophète, qui t'a envoyé au milieu de nous pour réchauffer la foi des faibles, et r'ouvrir aux fidèles les portes du septième ciel.

*B.* Vous l'avez dit, très-zélés muphtis, soyez fidèles à Allah, le souverain maître des sept cieux merveilleux, à Mahomed son visir, qui parcourut tous ces cieux dans une nuit. Soyez amis des Francs, et Allah, Mahomed et les Francs vous récompenseront.

*Ib.* Que le prophète lui-même te fasse asseoir à sa gauche, le jour de la résurrection, après le troisième son de la trompette.

*B.* Que celui-là écoute, qui a des oreilles pour entendre. L'heure de la résurrection politique est arrivée pour tous les Peuples qui gémissaient sous l'oppression. Muphtis, imans, mullahs, derviches, kalenders, instruisez le Peuple d'Egypte. Encouragez-le à se joindre à nous pour achever d'anéantir les beys et les Mameloucks. Favorisez le commerce des Francs dans vos contrées, et leurs entreprises, pour parvenir d'ici à l'ancien pays de Brama. Offrez-leur des entrepôts dans vos ports, et éloignez de vous les insulaires d'Albion, maudits entre les enfans d'Issa ; telle est la volonté de Mahomed. Les trésors, l'industrie et l'amitié des Francs, seront votre partage, en attendant que vous montiez au septième ciel, et qu'assis aux côtés des houris aux yeux noirs, toujours jeunes et toujours pucelles, vous vous reposiez à l'ombre du *laba*, dont les branches offriront d'elles-mêmes aux vrais musulmans tout ce qu'ils

pourront désirer.

S. (s'inclinant) Tu as parlé comme le plus docte des mullahs. Nous ajoutons foi à tes paroles, nous servirons ta cause, et Dieu nous entend.

B. Dieu est grand et ses œuvres sont merveilleuses. Salut de paix sur vous, très-saints muphtis.

Le général est alors ressorti, avec sa suite, de la pyramide de Chéops, et il est retourné au Caire, laissant les autres membres de l'Institut national occupés à terminer leurs observations.

(Dialogue non signé)<sup>(5)</sup>  
(MONITEUR du 7 frimaire an VII)

**Lettre au Vicomte Louis de Noailles du 23 thermidor VII <sup>(6)</sup>**

Paris, 23 thermidor VIII, 11 août 1800

Vous serez sans doute étonné, mon ami, que, malgré mes demandes répétées, l'affaire qui vous concerne et qui m'intéresse autant que vous-même ne soit pas encore terminée. Ce n'est pas que l'on m'ait opposé aucune difficulté, pas même le titre de cit. américain (déjà comme dans la personne dont vous me parlez), mais il semblerait que d'une part l'on eût voulu se réserver un mérite direct, et de l'autre se montrer indépendant d'une influence trop indiquée par le public. Ce serait une double qualité de plus dans un gouvernant. Par malheur pour lui et pour nous, l'avantage qu'il a pu s'en promettre a été gâté par des intrigues subalternes auxquelles il n'a pas échappé. J'eusse réussi d'emblée avec de tels moyens, mais je me suis ressouvenu que vous ne vouliez et ne deviez rentrer que par des portes d'honneur. A cet égard, l'issue n'est pas équivoque ; car dernièrement, sans provocation de ma part, l'on me cita votre nom comme l'un des 7 ex-constituans placés sur la liste prochaine, et cela avec des détails qui prouvent une information préméditée. Au reste, votre position est trop bonne pour consentir à la gâter par précipitation, même à la changer sans précautions. Outre les motifs de sentiment que vous avez d'attendre en paix — motifs respectables et chers à mon amitié — il en est de sage prévoyance qui ne vous échappent pas et que je vous indiquerais si vous les ignoriez. Sans doute, depuis neuf mois, la situation de notre patrie s'est améliorée à un degré qui tient du prodige. Sans doute, nous avons lieu d'espérer le progrès et l'affermissement de cette situation. Cependant, il ne faut pas se taire que l'édifice repose sur une base fragile soumise à beaucoup de hasards. Si Bonaparte vit, selon les probabilités de sa santé et de son âge, non seulement le gouvernement de la France, mais ceux de toute l'Europe prendront une consistance durable, car le spectacle de la barbarie et de la dissolution de tout ordre social en Turquie l'a fortement pénétré de la nécessité d'un gouvernement quelconque. Alors notre patrie sera un séjour préférable à une terre d'hospitalité, fût-elle plus bienveillante que je ne l'ai

quittée. Mais si, par les accidens de la vie humaine ou par la démenche des passions, cette digue venait à manquer, le torrent révolutionnaire recommencerait ses ravages avec plus de violence, et pour la France et pour l'Europe entière, qui ne retire aucune instruction de notre exemple. Ce que je vous ai souvent dit à ce sujet n'a pas cessé d'être vrai : le système vieilli de l'Europe ne saurait se maintenir ; toute la sagesse consiste à le modifier selon les mœurs et les opinions présentes. Trouvant cette sagesse réunie à d'autres circonstances heureuses dans une tête extraordinaire, j'en tire des présages et des calculs de conduite pour vous comme je ferais pour moi-même. Dans ces calculs je fais entrer la variation possible que trop de prospérité précoce peut amener dans une âme à volontés fortes : cette variation qui de l'Alexandre d'Issus fit l'Alexandre de Babylone. Or, dans tous les cas, le meilleur système pour vous sera toujours d'avoir un point d'appui là où vous êtes, et pourtant je ne partage pas les rêves de votre pauvre Dupont (de Nemours). Je me borne à voir que les circonstances des Etats-Unis sont plus favorables à la liberté civile et à l'aisance domestique que celles de notre Europe. Du moins, on a de l'espace chez vous pour tuer les tyrans, et pendant longtemps le travail sera la plus précieuse denrée. Notre pays est peut-être davantage celui des jouissances parce qu'on se hâte de vivre ; le vôtre est plus celui des espérances parce qu'on y est plus sûr du lendemain : c'est dire qu'il est davantage le pays des pères de famille. Ce sujet m'amène à vos enfans. Je les ai vus souvent, et j'ai pris sur eux des renseignemens indirects, mais sûrs. Vous ne pouvez trouver d'instituteur plus dévoué que le leur ; mais, à mesure que les élèves deviennent plus forts, la main directrice le devient moins. Vos alarmes sur la jeunesse de ce tems sont trop raisonnables pour être négligées, et je pense que, si vous faisiez respirer à vos enfans l'air de l'Amérique, ils y affermeraient des habitudes de simplicité, d'égalité et de travail que se piquent ici de n'avoir point les enfans de ceux qui ont souffert de la révolution à tort ou à raison. Examinez à loisir cette question d'attirer à vous vos deux fils si vous tardez à venir.

Vos pronostics sur une campagne brillante sont vérifiés. Une paix continentale paraît probable : sous vingt jours la question sera décidée. La paix avec l'Angleterre est plus difficile, sans être impossible. Elle me sourit par l'idée de vous voir l'an prochain.

Nous ferons avec vos amis du moins une visite de voyageurs. Ici, nous comptons sur le rétablissement de l'harmonie entre les Etats-Unis et nous, quoique le traité Jay y jette des dissonances bien difficiles à sauver, surtout quand les enfans n'apportent d'autre pouvoir que de nous faire signer l'acte qu'on a dressé à Philadelphie. Je reconnais là la liberté de son irascible auteur. S'il est vrai que le public en soit désengoué, vous y gagnerez plus que nous, car d'habiles diplomates tireraient meilleur parti de la fougue de Mr J. A. que du flegme de Mr Jefferson. Nous verrons si mon horoscope est vrai ; mais je prétends que les anti-fédéralistes seront encore plus américains qu'anti-anglais. D'ailleurs, il nous suffira qu'ils soient justes et sensés. Le système du gouvernement actuel étant que chacun soit maître chez soi, sauf à le traiter comme il traite, quel que soit le ministre que l'on nous enverra, il est probable qu'il sera choisi avec précaution, vu l'importance éprouvée de n'être pas follement représenté. Dès ce

moment, rien n'empêche qu'il ne s'établisse par tout moyen sûr une correspondance entre vous et moi, à laquelle j'attache tout le prix et porterai tout le zèle de l'amitié. Adressez-moi qui il vous plaira d'envoyer ici pour vos spéculations de commerce. L'on peut en faire de bonnes si l'on ne rencontre pas certains personnages en son chemin. Veuillez même me considérer comme l'un de vos banquiers, et tirer à votre convenance sur moi jusqu'à une somme égale à celle que vous portâtes aux Etats-Unis : je me la rappelle bien, et vous me comprenez. Nos papiers ont gagné : nos fonds de terre montent un peu. Malgré les prétendus bons marchés, à peine a-t-on eu 6 et 7% en patrimoniaux : maintenant 5 bien clairs sont beaux. Peu de ventes sûres. Les biens de clergé à 8 sont très bien. J'ai tout vendu chez moi et placé en cette nature près de Meaux. Les masses qui passent 5,000 sont les meilleures. Mais à la paix le commerce emportera tout. Les biens d'émigrés sont au plus bas. Au reste, vous aurez ici de bien meilleurs thermomètres, mais vous n'aurez pas d'ami plus attaché que

C. Volney

Comment va la santé à Philadelphie cette année ? Je pense avoir trouvé les causes de vos fièvres : elles sont radicales. C'est un mauvais climat des siècles. Je prépare lentement un mémoire qui sera court et plein. Veuillez offrir mes respects à Mme Bingham. Mr Jefferson doit être content de moi : il me pria à mon départ de ne pas lui écrire ; je lui ai obéi. Les notes sur le commerce des colonies espagnoles paraîtront sous huit jours dans le *Moniteur*.

Lettre à Thomas Jefferson,  
Président des Etats-Unis, du 24 juin 1801 (7)

Paris, 3 messidor an 9, 24 juin

Monsieur le Président,

J'attendais avec impatience la permission de vous écrire pour vous exprimer la satisfaction vivement sentie par tous les amis de la raison et du bonheur général de votre avènement à la présidence des Etats-Unis. Votre discours d'inauguration a été pour moi un sujet d'orgueil et de triomphe, puisque là ils ont pu montrer le modèle du langage de la véritable philosophie, inséparable quoi qu'on en dise du véritable art de gouverner. J'ai dû plus que personne être sensible à ce langage, qui en me rappelant celui de votre amitié privée m'a retracé par contraste le tems où je fus contraint de m'en priver et de quitter un pays que je voulus considérer comme ma seconde patrie. Maintenant que cette époque de *terreur* est passée je veux l'oublier comme la nôtre en

vous pressant néanmoins d'en empêcher le retour par l'application des principes d'une indispensable justice.

Je reçus en son tems l'envoy que vous eûtes la bonté de m'adresser par M. Maclure, mais d'après la note qui y était jointe, je craignis d'embarrasser vos vues même en vous en accusant la réception. Dès lors Mr Barlow s'était chargé de continuer le travail et il l'a poursuivi et achevé avec le talent que vous lui connaissez, et le zèle de l'amitié qu'il vous a vouée. Après divers délais, je me suis décidé à faire imprimer ici une édition que j'envoyerai aux Etats-Unis afin d'assurer la conservation d'un travail, précieux sous tant de rapports. J'ai remis une copie de l'invocation au C<sup>o</sup> Pichon pour la faire imprimer dans les papiers publics comme un échantillon. J'ignore s'il l'a fait. Il n'en soupçonne pas la vraie source. Le manuscrit reste dans mes mains à votre disposition : j'attendrai vos ordres à cet égard. Mr Maclure a passé ici près de trois mois : il a dû prendre des idées justes de notre situation. Il pourra vous en faire part de Londres où il s'est rendu pour terminer ses affaires. Le tableau comparé de ce pays là et du nôtre doit être curieux : mais je ne doute pas que l'on puisse le tracer aussi librement car ce qu'on nous en dit par des voyes détournées ressemble à notre période de terreur.

Les changements opérés parmi nous depuis 20 mois sont presque fabuleux : nous étions en dissolution putride au dedans et au dehors, et nous sommes plus recomposés que jamais. Cependant vous pensez avec raison que la désorganisation révolutionnaire a laissé de fortes traces dans nos mœurs publiques et privées ainsi qu'il est arrivé chez vous. Quelques années du gouvernement actuel nous rétabliront, mais notre situation a l'inconvénient d'être viagère. Il est vrai que celle de nos voisins l'est presque également, et depuis dix ans les ennemis nous ont appris à compter plutôt sur notre bonheur que sur les calculs de la prévoyance. Nos plus grandes plaies, celle des finances et celle de la sûreté, se cicatrisent à vue d'œil. Les tribunaux spéciaux ont produit tout le bien que nous en attendions : il nous reste le mal sacerdotal et le retour du balancier de ce côté est étonnant d'hypocrisie et de fanatisme. Mais sous peu une bulle papale rétablira un équilibre supportable, ou sa dénégaration ramènera le système dans son fondement.

Quant à la paix, il est difficile de penser après les violentes secousses des passions et des intérêts de tous les états et de toutes les classes que l'Europe envisage d'ici à plusieurs années des périodes durables. Les partis se donneront des trêves, mais non de complètes amnisties. Sur le continent notre pays ne concevra peu de souci, puisqu'il a rendu sa balance difficile à contrepeser. C'est autre chose sur la mer, et là est maintenant le nœud gordien pour tous. Le sort quelconque de l'Egypte ne le tranchera pas, car si l'Angleterre cédait ce pays en restant maîtresse de la mer, rien ne l'empêcherait de préparer une plus efficace invasion et une saisie simultanée de tous nos vaisseaux, et, si elle en demeurait maîtresse elle en rendrait plus insupportables ses prétentions. Le rôle que prendront dans cette lutte les Etats du Nord aura sans doute de l'influence, mais ce sera peut-être plus sur sa durée que sur son issue, à moins qu'elles n'adoptent un système plus ferme et plus positif. Le vôtre pourrait devenir le meilleur de tous, si le peuple des Etats-Unis avait le bon esprit de mettre l'Europe en quaran-

*saine*, non seulement pour le reste de la guerre, mais aussi pour celle du commerce dont on leur a trop infiltré le poison. Quand on nous atteste ici que ce *jeune peuple* consomme dans un an pour 25 millions de vin et 22 millions de rubans, dentelles, linons, etc., nous trouvons qu'il a besoin de la férule des loix, s'il ne veut pas tomber sous celle de la ruine et de la tyrannie. Si comme il est certain ce qui est vertu et sagesse dans un individu l'est également dans une nation, l'économie, la tempérance, le bon ordre peuvent seuls fonder la prospérité des Etats-Unis et leur politique doit être d'éviter la compagnie amie ou ennemie de deux voisins puissans et querelleurs qui dans leurs haines n'ont de but que de se donner des auxiliaires de combat sans se soucier de ce qu'ils deviendront. Etre indépendant et maître chez soi, et ne pas aller chez les autres se mêler de leurs querelles ni même de leurs affaires, voilà quelle doit être la devise des Américains, s'ils ont envie de ne pas ressembler à l'Irlande ou à l'Italie.

Je ne vous dirai rien de ma situation privée ; elle est aussi douce que le comporte notre calme intérieur. Ma santé, encore plus que mon goût me tient éloigné du tourbillon des affaires, pour ne pas être le témoin impatient des vilainies qui les accompagnent. Le corps politique comme le corps humain ne gagne pas à être vu dans ses entrailles. Je prépare un tableau physique des Etats-Unis. Peut-être sera-t-il suivi d'un tableau civil ; mais comme ces études me fatiguent beaucoup, je les mène lentement. Vous savez que Mme Helvétius est morte ; elle a parlé de vous avec espérance jusqu'au dernier moment. Cabanis me charge de vous adresser tous ses sentimens de la plus haute estime ; en me joignant à lui, permettez-moi de vous offrir l'assurance du plus constant attachement.

C. Volney,  
rue de la Rochefoucauld, N° 7.  
*red. Sep. 5*

**Lettre à Thomas Jefferson  
du 21 mars 1803 (30 ventose an xi)<sup>(8)</sup>**

Mr Jefferson. Paris, 30 ventose an xi, 21 mars

Monsieur le Président des Etats-Unis,

Je profite de l'occasion de M. Curwen de Philadelphie qui retourne chez lui par Norfolk, pour vous adresser un exemplaire de la nouvelle traduction anglaise de mes *Ruines* qui a enfin paru. Le paquet sera remis à M. le docteur Thornton à Washington avec recommandation de vous le faire parvenir. J'attache un grand prix à ce que ce travail obtienne votre approbation et que sa publication vous soit agréable. Votre ordre

pour annuler des feuilles manuscrites a été ponctuellement exécuté. Je crains que déjà mon envoy actuel n'ait été prévenu par celui de l'éditeur qui a fait passer mille à 1.200 copies à New-York : mais M. Stone ne m'a délivré les miennes que trois semaines après son expédition.

Ce sont là d'ailleurs de bien petits intérêts auprès de ceux qui vous entourent et dont vous êtes le foyer. Nous voyons avec anxiété les événements publics qui se préparent. Si la guerre a lieu, et tôt ou tard une disposition constante d'irritation la déterminera, elle causera dans le monde politique et moral des changemens plus grands et plus prompts que l'on ne veut ici le croire ou le prévoir. On parle d'exclure de l'Europe un grand peuple, mais il pourrait arriver en revanche que l'Europe fût exclue des deux Indes. Spectateur solitaire et presque infirme de passions que je ne partage point, et de mouvemens tragiques qui m'affligent, mon rôle est de souhaiter la paix publique et de faire des vœux constants pour le bonheur particulier des hommes qui comme vous, Monsieur, placent le leur à faire celui de la pauvre humanité.

Agréez mon respectueux attachement,

C. Volney

Volney, Paris, Mar. 31, 1803, red. June 11.

Lettre à Thomas Jefferson  
du 23 avril 1803 (8 floréal an XII<sup>(9)</sup>)

M. Jefferson

Paris, 8 floréal, an XII, 23 avril

Monsieur le Président,

Cette lettre vous sera remise ou renvoyée par M. Robert Fulton qui ne me prévint de son départ qu'hier soir. Il vous entretiendra mieux que nos journaux des détails de notre grand drame politique. Je pense qu'il ne vous parlera point de la paix prochaine, mais bien plutôt de l'extension probable de l'activité guerrière qui tourmente l'Europe. C'est dommage de ne pas avoir 25 ans pour partager une si noble ardeur ; mais vieux comme je deviens, et un peu imbu de l'esprit calculateur des Américains, je trouve que la dépense passe le profit et que le plaisir ne vaut pas la peine. Heureusement dans cette grande scène historique, le sort m'a accordé une place en petite loge d'où je puis assez tranquillement contempler le spectacle. J'avoue pourtant que plus ami du genre comiqué que du genre larmoyant, je préférerais à cette grande tragédie quelque petite pièce ; mais puisque cela *était écrit ainsi*, je me résigne en bon musulman, ou en *bon chrétien concordatiquement*. Vous m'eussiez trouvé plus triste il y a six mois, Monsieur le Président, alors qu'en vendémiaire je faisais mon testament,

persuadé que sous cinq jours mon extrême faiblesse touchait à sa *fin* ; mais depuis que j'ai cessé tout travail de bureau et que j'ai fait un tour de France à Hières, d'Hières à Montpellier, à Narbonne, à Toulouse, à Pau, à Bordeaux, à Rochefort, à Nantes, ma santé s'est réparée et mon Héraclitisme s'est démocratisé. Je viens de vous parler de mon livre ; et j'ai l'espoir que depuis mars il est dans vos mains. Dès le mois de décembre, j'en adressai 12 exemplaires à M. Lee à Bordeaux, et l'un d'eux in-4° vous était destiné. J'en attends votre jugement comme celui qui me donnera la plus exacte mesure de mon travail. Ici notre journal de Paris, c'est-à-dire M. Roederer m'a Cobbetisé. La chose est toute naturelle, il *flattait le maître* et mordait le passant. Tout était profit. Je prendrai ma défense dans quelque journal d'Amérique, parce qu'au moins là on n'est pas épouvanté de la liberté de la presse. Ma lettre qui accompagnait les deux volumes in-4° répondait à la vôtre du 6 février 1803. Je vois avec regret combien l'éloignement du pays et la captivité de la mer apportent d'obstacles à une correspondance régulière que j'ai tant de raisons de désirer. Cabanis qui dernièrement a reçu une lettre de votre main regrettera de son côté de ne pouvoir profiter du départ de M. Fulton. Sa santé continue d'être fort délicate, et à mon tour je suis inquiet pour lui des assauts répétés qu'elle éprouve. Il vient de publier un excellent volume sur les révolutions et la réforme de la médecine. Il va se reposer, mais en campagne. Sous quinze jours commence le procès de Georges, Pichegru, Moreau, etc. Les faits avérés ont déconcerté et déconcerteront l'opinion publique. C'est un tableau curieux de la conduite de tous nos grands chefs depuis 12 ans. Pas un seul n'a gardé sa ligne du devoir et de ses sermens. Vous apprendrez presque en même temps que le Sénat aura voté l'*hérédité*. Le monde censurera et il y aura à lui répondre ; eussiez-vous préféré le vote par l'armée ? Voilà où en sont les pays à population surabondante et mercenaire. Attendons l'Angleterre. J'espère qu'à ce moment vous jouissiez de tous les agrémens de Monticello et je forme tous les souhaits pour que vous y soyez heureux, aussi content que si vous n'étiez pas un homme d'état, puisqu'avec le sentiment et la conscience des devoirs qu'imposent et votre tâche et votre caractère, en faisant tout le bien possible l'on craint de n'avoir jamais assez fait. Je retourne l'hyver prochain à Montpellier où j'ai loué une maison et si comme je le désire, vous me gratifiez de quelques lignes, elles m'y parviendront soit directement, soit par la voye de Paris. Agréez l'hommage de mes sentimens invariables d'attachement et de respect.

C. Volney  
red. Aug. 16. 104

NOTES

1. Ce titre est le fait des présentateurs, bien qu'il existe un article de Volney intitulé « Sur Bonaparte ». Il nous a paru intéressant de réunir divers textes de Volney, d'époques diverses, sur le grand personnage, qu'il a connu de près, soutenu ; dont il s'est écarté ensuite progressivement ; votant finalement, en mai 1804, contre la nomination du Premier Consul comme Empereur héréditaire.

2. Publiée par J. Gaulmier dans *L'Idéologue Volney*, p. 426-428 : J. Gaulmier la date de l'an VIII, « car — dit-il — dès l'an IX, les relations entre Volney et Bonaparte sont déjà considérablement refroidies ». Il donne comme référence : *Moniteur parisien*, 2 octobre 1844, qui n'existe pas à la B.N. ; et *Sainte-Beuve à Juste Olivier*, 8 octobre 1844, dans Bonnerot, *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, v, 690.

3. *Moniteur*, réimpression, tome 29, n° 59, 26 brumaire an VII (19 novembre 1798), p. 492.

4. *Moniteur*, réimpression, tome 29, n° 61, 1° frimaire an VII (21 nov. 1798), p. 497 (imprimé au-dessous de la proclamation de Bonaparte, depuis le Caire, à l'armée d'Orient).

5. Texte et dialogue non signés attribués à Volney (voir J. Gaulmier : *L'Idéologue Volney*, Introduction, Esquisse d'une bibliographie volneyenne, p. xxxiv) *Moniteur*, réimpression, tome 29, du 7 frimaire an VII (novembre 1798), p. 272-273.

Une critique interne - a défaut d'information externe décisive - permet d'attribuer très probablement ce texte étonnant à Volney : familiarité avec les faits et gestes publiés (calculés) du général durant l'expédition d'Égypte ; connaissance et approbation des plans de développement civilisateur pour ce pays - ainsi entraîné dans l'"ère française" - de la lutte contre la féodalité militaire étrangère des mameloucks ; connaissance directe de la civilisation égyptienne, de ses monuments, de l'Islam et du Loran, des modes de la politesse et du parler musulmans, ne peuvent être le fait que de Volney (très intime avec le général, à cette époque.) Il existe de nombreuses convergences entre les jugements de l'auteur du *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787) et les actions de durant l'expédition d'Égypte (1798-1799), que pourtant Volney n'avait pas recommandée, Enfin le sens du dialogue et de la mise en scène des représentants de la religion et de la politique musulmanes, que révèle cette *Entrevue*, sont typiquement volnéens (voir à la fin des *Ruines*, ch. XXI *Problème des contradictions religieuses*). La fable persane passe à la politique et justifie l'expansion coloniale.6. Au Vicomte Louis de Noailles, à Philadelphie, in *Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1931, p. 749-755.

7. Lettre de Volney à Th. Jefferson du 3 messidor an IX (24 juin 1801), reproduite d'après G. Chinard, « *Volney et l'Amérique* », Baltimore, John Hopkins, et Paris, P.U.F., 1923 (p. 120-123). (voir supra, p.116-117 note sur la traduction de parties des *Ruines* par Th. Jefferson).

8. De Volney à Th. Jefferson, Lettre du 30 ventose an XI (21 mars 1803) reproduite d'après G. Chinard, *Volney et l'Amérique*, p. 133-134.

9. De Volney à Th. Jefferson, Lettre du 8 floréal an XII (23 avril 1804) d'après G. Chinard, *ibidem*, p. 164-165. (V. fait référence du C.R. très critique par ROEDERER de son *tableau du climat et du sol, des E.V.* dans le *journal de Paris* des 8,10,11,14,15 janvier 1804).

---

**Simplification des langues orientales  
ou Méthode nouvelle et facile  
d'apprendre les langues arabe, persane  
et turke, avec des caractères européens.**

La diversité des langues est un mur de séparation entre les hommes ; et tel est l'effet de cette diversité, qu'elle rend nulle la ressemblance parfaite d'organisation qu'ils tiennent de la nature.

Augustin, *de la Cité de Dieu*.

**DISCOURS PRELIMINAIRE<sup>1</sup>**

C'est un phénomène moral vraiment remarquable que la ligne tranchante de contrastes qui existe et se maintient opiniâtrement depuis tant de siècles entre les Asiatiques, surtout les Arabes, et les peuples européens. Nous ne sommes éloignés d'Alger et de Tunis que de soixante heures de navigation ; quatorze jours seulement nous mènent en Egypte, en Syrie, en Grèce ; dix-huit à Constantinople : et cependant l'on dirait que ces peuples habitent une autre planète ; que, contemporains, nous vivons distans de plusieurs siècles. Le vulgaire se contente de voir pour raison de ces contrastes la différence des religions, des mœurs, des usages ; mais cette différence elle-même a ses causes ; et lorsqu'enfin las du joug des préjugés et de la routine, l'on recherche avec soin ces causes radicales, on trouve que la plus puissante, que l'unique peut-être consiste dans la différence des langues, par qui s'est établie et par qui se maintient la difficulté des communications entre les personnes. C'est parce que nous n'entendons pas les langues de l'Asie, que depuis dix siècles nous fréquentons cette partie du monde sans la connaître : c'est parce que nos ambassadeurs et nos consuls n'y parlent que par interprètes, qu'ils y vivent toujours étrangers, et n'y peuvent étendre nos relations ni protéger nos intérêts : c'est parce que nos officiers envoyés à la Porte ne savaient pas le turk, qu'ils n'ont pu opérer dans les armées les réformes que désirait le divan même : c'est parce que nos facteurs ne savent pas la langue de leurs échelles, qu'ils y vivent comme prisonniers, ne se montrant point dans les marchés, vendant peu ou mal ; de manière que toute la masse de notre commerce est obligée de passer par l'étroite filière de quelques censals\*, et de quelques drogmans. Supposons tout-à-coup la facilité de communiquer établie ; supposons l'usage familier et commun des langues, et tout le commerce change de face : les marchands se mêlent ; des colporteurs pénètrent jusque dans les villages ; les marchandises se distribuent ; la circulation s'anime ; l'industrie s'éveille ; les esprits s'électrisent ; les idées se

\*Nom des courtiers en Levant.

répandent, et bientôt, par ce contact général, s'établit entre l'Asie et l'Europe une affinité morale, une communication d'usages, de besoins, d'opinions, de mœurs, et enfin de lois qui, de l'Europe jadis divisée, ont fait une espèce de grande république d'un caractère uniforme ou du moins ressemblant.

Tel est le but vers lequel je me propose en cet ouvrage de faire un premier pas, un pas fondamental. Par une opération d'un genre neuf, et cependant simple, j'entreprends de faciliter les langues orientales ; de les débarrasser des entraves gratuites qu'une habitude routinière leur a imposés ; enfin, de les rendre accessibles, presque populaires, en les ramenant à la condition des langues d'Europe dont elles ne diffèrent point essentiellement. Le développement des idées qui ont amené mon opération va mettre le lecteur en état de prononcer sur sa valeur et sur sa fécondité.

Ce dernier fait posé, que la différence du langage est l'unique ou du moins la principale barrière élevée entre les peuples d'Asie et d'Europe, trois questions se sont présentées :

1° Les langues orientales, et spécialement les langues arabe, persane et turke, sont-elles réellement plus difficiles que les langues d'Europe ?

2° En quoi consiste leur difficulté principale ?

3° Quel est le moyen d'en simplifier l'étude et la pratique ?

A l'égard de la première question, il faut distinguer en deux classes les difficultés d'une langue quelconque : difficulté de prononciation, et difficulté de mécanisme ou de construction. Considéré sous le premier rapport, il est vrai que l'arabe offre à nos oreilles des prononciations dont la nouveauté les étonne : non qu'elles soient réellement plus difficiles que les nôtres ; mais tel est pour chaque peuple, comme pour chaque individu, l'empire de l'habitude et de l'amour-propre, qu'il regarde comme *barbare tout son qui lui est étranger*. Ainsi nous nous récrions sur le *jota* des Espagnols, sur le *th* des Anglais, sur le *c* des Italiens ; et à leur tour ils se récrient sur notre *u*, sur notre *j*, et sur nos nasales *ou*, *an*, *in*, qui leur semblent aussi dures que désagréables : nous trouvons doux notre *p*, notre *v*, notre *gné* ; et les Arabes les trouvent pénibles à prononcer. La vérité est que cette difficulté gît dans l'habitude, et qu'une habitude contraire la sait effacer.

Quant au persan et au turk, cette difficulté est presque nulle, leur prononciation étant presque aussi coulante et plus harmonieuse que celle d'aucune langue d'Europe.

Vient la difficulté de mécanisme ou de construction : or il est certain qu'aucune langue d'Europe n'a la régularité, ni la simplicité de l'arabe, encore moins du persan ; dans aucune, les phrases ne sont plus claires, plus méthodiques : c'est notre construction française. Le turk seul déroge à cette clarté, et il faut avouer qu'avec ses phrases à pleines pages, avec ses inversions qui portent le nom et le verbe gouvernans au bout de nombreuses périodes, il a l'inconvénient que l'on reproche à l'allemand et au latin. Néanmoins toute compensation faite, ces trois langues asiatiques n'ont essentiellement rien de plus difficile que les nôtres. D'où vient donc l'idée que l'on en a ? En quoi consiste leur difficulté ?

Sur cette seconde question il faut convenir que ce n'est pas sans motif que le préjugé s'est établi ; mais ce qu'il reproche de rebutant et de barbare à l'arabe et à ses

analogues, appartient bien moins au fond du langage qu'à ses accessoires, qu'à ses signes représentatifs, et pour le dire en un mot, consiste uniquement dans la figure des lettres, dans le système vicieux de l'alfabet.

En effet, c'est une première difficulté, un premier abus que cette figure bizarre des lettres arabes : si, à l'instar de l'anglais ou du polonais, l'arabe se fût écrit avec des caractères qui nous fussent connus, jamais l'on n'eût érigé sa difficulté en proverbe ; mais parce qu'à l'ouverture de ses livres, l'œil est frappé de figures étranges, la surprise et même l'amour-propre se récrient sur la nouveauté, et s'exagèrent les obstacles. Cependant ils ne sont qu'apparens, ou pour mieux dire, que superflus et gratuits ; car l'on ne peut éviter ce dilemme : ou les prononciations arabes sont autres que les nôtres, et alors il faut pour les peindre des signes qui nous manquent ; ou elles sont les mêmes, et dès-lors il devient inutile de les peindre par des signes différens des nôtres. Si, comme il est vrai, la majeure partie des prononciations, voyelles, aspirations, consonnes, est la même de langue à langue et de peuple à peuple, quelle est la nécessité de leur donner des signes, c'est-à-dire, des caractères alfabétiques divers ? Pourquoi cette diversité d'alfabets éthiopien, tartare, chinois, thibétan, arabe, malabare ? Pourquoi une même prononciation, par exemple *a, b, t*, aura-t-elle vingt figures différentes ? Pourquoi consumer en frais de lecture une attention et un temps si précieux au fond du sujet ? Je le répète : à des sons divers donnez des signes divers, puisqu'ils les distinguent ; mais à des sons identiques donnez des signes identiques, sans quoi vous les multipliez onéreusement pour l'esprit.

Je compte pour peu le contraste de la marche de l'écriture arabe, qui, tandis que nous traçons nos lignes de gauche à droite, trace les siennes de droite à gauche, et commence un livre où nous le finissons ; mais une troisième difficulté, la plus grave, la plus radicale, c'est son système alfabétique lui-même ; c'est la manière incomplète, réellement vicieuse, dont l'arabe peint la parole. Dans nos langues d'Europe, tout élément de cette parole, voyelle, consonne, aspiration, suspension de sens, interrogation, admiration, tout est peint avec détail, précision, scrupule, et les images nettes passent à l'esprit sans fatigue et sans confusion. Nous regardons même une langue comme d'autant plus parfaite que son écriture peint plus exactement toute sa prononciation ; que cette langue s'écrit comme elle se prononce : et tel est le mérite que tout étranger aime à reconnaître dans l'italien, l'espagnol, l'allemand, le polonais ; tandis que dans l'anglais et le français, le vice contraire, c'est-à-dire, écrire comme l'on ne prononce pas, fait le tourment même des naturels de ces deux idiomes.

Dans l'arabe au contraire et dans ses analogues, éthiopien, persan, turk, non-seulement l'on n'écrit pas comme l'on parle, mais l'on n'écrit réellement que la moitié des mots : dans la plupart il n'y a de tracé que les consonnes, qui en sont la base principale, et les quatre voyelles longues, peintes dans l'alfabet : les trois voyelles brèves qui jouent le plus grand rôle dans la prononciation, et qui en sont la partie intégrante, sont supprimées et sous-entendues, il faut les suppléer d'imagination et en impromptu : quelquefois l'une des consonnes veut en être privée, l'autre non ; quelquefois il faut redoubler l'une des consonnes, changer la valeur naturelle de l'une des grandes voyelles : et si l'on manque une seule de ces conditions, si l'on introduit une voyelle

brève pour autre, tout est confondu : je cite un exemple. Les trois consonnes *k t b*, forment un mot arabe : pour être prononcé il a besoin de voyelles ; or, selon celles qu'on lui donne, il change de signification : si l'on prononce *k<sup>a</sup> t<sup>a</sup> b*, c'est, *il a écrit* ; *k<sup>o</sup> t<sup>o</sup> b*, *il a été écrit* ; *k<sup>o</sup> t<sup>o</sup> b*, *des livres* ; *k<sup>a</sup> t<sup>a</sup> b*, *il a fait écrire* ; et même *k<sup>a</sup> t b*, *l'action d'écrire*, tout sens très-divers et néanmoins enveloppés sous une même forme *k t b* ; car, ainsi que je l'ai dit, les voyelles brèves ne s'écrivent pas dans l'usage ordinaire ; ce n'est que dans des cas très-particuliers, pour des livres sacrés : et alors la manière dont je les ai ajoutées représente assez bien l'état de l'arabe, car lorsqu'on les écrit, par exemple, dans le *Qôran*, on les rapporte ainsi en seconde ligne, et elles y figurent comme une broderie sur le canevas (*Voyez planche ière*).

Ce n'est pas tout ; l'alphabet arabe, quoi qu'en aient dit les grammairiens d'Europe, porte des voyelles, et ces voyelles, longues par leur nature, ont une valeur propre, déterminée : néanmoins il arrive sans cesse que ces valeurs sont changées par l'influence, toujours secrète, des voyelles brèves supprimées ; et que, par exemple, *i* devient *a* ; que *a* devient *é*, ou *ô*, etc. Ainsi l'on écrit *rmi*, *il a jeté*, et l'on dit *r<sup>a</sup>ma* : l'on écrit *ali*, *sur*, *dessus* ; et l'on lit *ala*, même *alai* ; *alaikom*, *sur vous*. L'on écrit *anbia*, les *prophètes*, et l'on prononce *onbia* ; *anam*, les *nations*, et l'on lit *omam* ; sans compter que le bon goût est de n'avoir ni virgules, ni point-virgules, ni alinéa, etc. : de manière que la lecture est une divination perpétuelle, au point qu'il n'est aucun érudit arabe, persan ou turk, capable de lire couramment un livre s'il n'en a fait une préparation préalable.

Tel est le nœud radical des difficultés de la langue arabe et de ses analogues ; voilà l'obstacle qu'il s'agit de faire disparaître, et le moyen s'en indique par la chose elle-même. Puisque la difficulté ne réside point dans le fond du langage, mais dans sa forme, dans la manière de le peindre, et dans un système vicieux d'alphabet, il faut abroger ce système, et lui en substituer un plus simple et plus parfait : or, comme le système alphabétique d'Europe réunit une partie de ces conditions, comme il nous est déjà connu, familier, et que l'on peut l'étendre et le perfectionner, c'est faire tout d'un coup un pas considérable dans la connaissance des langues asiatiques, que de le leur appliquer, et de peindre leurs prononciations par nos caractères ; c'est, pour ainsi dire, une transposition comme l'on en pratique en musique, et comme les Arabes eux-mêmes l'usitent quelquefois en écrivant de l'arabe en lettres syriaques, ou de l'arménien en arabe, ce qu'ils appellent écriture *kerchouni* : dès-lors la lecture de l'arabe, du persan, du turk, maintenant si rebutante, devient tout acquise : l'espèce de voile hiéroglyphique qui la couvrait, disparaît ; et ces langues ramenées à la condition de l'espagnol, de l'allemand, du polonais, ne demandent plus qu'un degré d'attention et de travail dont tout le monde est capable.

Telle est l'opération simple en principes et féconde en conséquences, que j'exécute en cet ouvrage. Depuis plusieurs années j'en recueille par ma propre expérience et pour mon usage des avantages qui m'en ont constaté la justesse, la solidité, et qui me font regarder comme un service rendu au commerce de publier aujourd'hui ma méthode.

Une seule objection se présente : l'on ne manquera pas de dire qu'en écrivant les langues orientales avec nos caractères déjà existans, secondés de quelques caractères

de convention, l'on n'apprendra point à lire ni à écrire ces langues en leurs propres lettres, et qu'alors on restera privé de leurs livres, privé des moyens de correspondance ; en un mot, que l'on ne pourra les apprendre.

Je ne dénie point cette objection ; mais en l'admettant de toute sa force, je soutiens qu'ayant à choisir entre divers inconvénients, ceux que l'on évite sont infiniment plus grands que ceux auxquels on se soumet, qui d'ailleurs, susceptibles d'être atténués, emportent avec eux des avantages immenses et incalculables. Faisons-en la balance respective.

1° Il découle immédiatement de mon plan de faire des dictionnaires arabe, persan et turk en lettres européennes ; et ce travail ne serait pas long : car il s'agit simplement de transposer la partie orientale, et de traduire la partie latine des dictionnaires déjà existants, en les réduisant à ce qui est d'utilité pratique ; et cette opération est si simple, que les principes de transposition étant une fois établis, il n'est point de copiste qui ne soit capable de l'exécuter : dès-lors ces dictionnaires, ramenés à la condition des nôtres, présentent tous les moyens et toutes les bases d'étude et d'instruction.

2° Il est de fait que presque tous les livres arabes, persans et turks, vraiment utiles ou curieux, sont traduits en nos langues d'Europe ; qu'il en reste peu qui méritent la peine d'apprendre leurs langues ; que malgré l'enthousiasme de quelques amateurs de la littérature orientale, elle est infiniment au-dessous de l'opinion que l'on s'en fait ; et que tout bien pesé, il nous reste peu, pour ne pas dire rien, d'un grand intérêt à recevoir d'elle ;

3° Que si l'on en excepte quelques livres de dévotion chrétienne, imprimés par les Maronites, et quelques livres de géographie et d'histoire, imprimés en turk à Constantinople, tous les autres livres existant en Turquie, Arabie et Perse, sont des livres écrits à la main, par cela même, rares, coûteux, hors des moyens et de la portée des voyageurs et marchands, et, par-là encore, ne pouvant être regardés comme un vrai secours pour l'étude de ces langues.

D'où il résulte que renonçant même entièrement à ces prétendus trésors littéraires nous ne ferions aucune perte grave ; et cependant je ne veux renoncer à rien : car dans mon plan, tout livre sera transposé à volonté, sans l'altération d'une syllabe ; et, lu selon ma méthode, il sera aussi parfaitement entendu d'un naturel que dans le caractère arabe, encore que le lecteur le lût sans y rien comprendre.

Le seul inconvénient qui subsiste est pour la correspondance par écrit ; car dans ma méthode, elle ne se trouve pas établie entre ceux qui ne connaîtraient que le système européen, ou que le système arabe. Mais j'observe à cet égard qu'en Asie la correspondance pour le commerce est très-faible, peu de naturels sachant ou voulant écrire ; et que pour la diplomatique, et en général pour tout genre d'affaires, on traite bien plus par entretien que par écrit. Or si, comme il est vrai, l'entretien a une utilité bien plus habituelle, bien plus puissante, bien plus vaste, mon système qui s'y applique immédiatement compense d'abord le défaut qu'on lui reproche ; défaut d'ailleurs volontaire et momentané, rien n'empêchant les naturels eux-mêmes d'adopter ou de connaître notre alfabé, dont ils trouveraient l'écriture bien plus courante et bien plus commode, ainsi que je l'ai constaté avec les religieux Maronites à qui j'en ai

communiqué les premiers essais.

Au reste, à cet inconvénient unique, j'oppose une foule d'avantages importants.

1° La facilité soudainement acquise d'une lecture ci-devant énigmatique, difficile et lente ; facilité telle que je suis certain, par mon expérience, d'avancer plus en six mois un élève interprète, qu'il ne le serait en deux ans par la méthode actuelle ; car non-seulement il n'aura plus à vaincre les obstacles nombreux de la lecture arabe, mais encore il se trouvera affranchi d'une foule de règles de grammaire que ma méthode rend nulles : règles de *mutation* d'une voyelle en une autre ; règles d'*élision*, dites de *hamza* et de *djazzm* ; règles de *doublement* ou *cheddi* ; règles de *jonction*, *madda* et *ouesla* ; enfin règles des terminaisons grammaticales qui forment la science du *Nahou* ; de manière que, après avoir analysé les grammaires, soit de l'école d'Adjroum, soit celle d'Erpenius, j'ai vu que plus de la moitié en devenait complètement inutile.

2° L'avantage d'écrire avec un caractère bien plus expéditif, puisque le meilleur scribe arabe, avec son roseau au lieu de plume, avec son encre grasse comme pour imprimer, et avec les délinéamens entortillés de la plupart des lettres, écrit plus lentement que le scribe européen ; et que sitôt qu'il se hâte, il ne forme plus qu'un griffonnage illisible, comme celui des scribes coptes ou des marchands syriens.

3° Mais le plus grand et le plus important avantage, c'est la facilité et l'économie pour l'impression. Dans le système arabe, les frais d'impression sont tellement énormes, que, pour réimprimer le Golius et le Meninski, il n'en coûterait pas moins de 1,500,000 livres ; et il faudra les réimprimer, car ces ouvrages fondamentaux manquent entièrement. Dans mon plan, au contraire, les frais se réduisent au prix le plus modique : d'abord j'économise tous ceux de fonte, de gravure, d'emploi des caractères infiniment compliqués ; je n'ai besoin que de caractères européens déjà gravés et fondus, et d'un très-petit nombre de caractères additionnels. J'économise les protes et les correcteurs orientalistes devenus très-rares, très-dispendieux ; je n'ai besoin que de protes ordinaires ; en sorte que ce qui, dans le système arabe, coûterait 1,500,000 livres, n'en coûtera pas la dixième partie : or, que l'on étende cette économie à tout ce qui s'imprimerait par la suite, que l'on calcule la facilité de mettre en circulation des livres dont aujourd'hui chaque copie manuscrite coûte 5 à 600 livres le seul in-4°, qui, imprimé et transposé, ne coûterait pas 20 livres, et que l'on juge de quel côté est l'avantage.

4° Enfin la facilité de former, à moins de frais, des interprètes qui chaque jour deviennent plus rares et plus dispendieux. Dans l'état actuel, on élève des jeunes gens, dès l'âge le plus tendre, sans connaître leurs dispositions ; pendant vingt ans, l'on fait pour eux les frais d'une éducation recherchée : au bout de ce terme, sur vingt sujets, à peine deux ont-ils réussi parfaitement ; en sorte qu'un bon interprète coûte réellement à la nation plus de 100,000 livres. Au contraire, par ma méthode, l'on n'a plus besoin de préparer des sujets expressément et de longue main : il se formera naturellement des interprètes, par le besoin des affaires, et par des goûts personnels. Nos négociateurs et nos négocians apprendront ces langues comme ils apprennent l'espagnol, l'italien, l'anglais ; et leur intérêt personnel, combiné avec leur aptitude, deviendra la

mesure de leurs succès et de leurs fortunes. Il est possible, il est même naturel que cette nouveauté éprouve des obstacles, ne fût-ce que ceux de l'habitude ; c'est au plan lui-même à se défendre par ses propres moyens. S'il est défectueux, il tombera, et je n'aurai d'autre regret que de n'avoir pu atteindre le but d'utilité que je me propose ; s'il est solide, il résistera, et la critique même, en l'épurant, le fortifiera. Alors, après ce premier essai de dépense, mesuré avec sagesse, le gouvernement pourra faire exécuter les dictionnaires qui en dépendent, et dix ans ne s'écouleront pas sans qu'il s'opère dans l'étude des langues orientales une révolution complète.

Appliquée au commerce, cette révolution est d'un véritable intérêt ; car du sort de ces langues parmi nous dépend en partie celui de notre commerce en Levant ; et ce commerce prend une importance qui croît de jour en jour. C'est lui qui par les blés de la côte barbaresque alimente et doit alimenter le midi trop sec de la France ; c'est par lui que l'Égypte nous envoie des riz, des safranons, des cafés, et elle pourrait y joindre toutes les productions des Tropiques ; c'est enfin lui dont la masse, dans toute la Turquie, nous procure un mouvement de soixante-trois millions d'échanges, plus réellement riche que la possession de terres vastes et lointaines... Et si l'on soulève un instant le voile de l'avenir, si l'on calcule que la secousse actuelle de l'Europe entraînera la subversion générale du système colonial, et l'affranchissement de toute l'Amérique ; que de nouveaux états formés rivaliseront bientôt les anciens sur l'Océan atlantique ; que, concentrée dans ses propres limites, l'Europe sera contrainte d'y restreindre son théâtre d'industrie et d'activité ; l'on concevra qu'il nous importe de nous assurer de bonne heure du bassin de la Méditerranée, qui, portant nos communications dans le Nord par la mer Noire, dans le Midi par la mer Rouge, et liant à-la-fois l'Asie, l'Europe et l'Afrique, peut devenir à notre porte et dans nos foyers, le théâtre du commerce de tout l'univers.

Que si je considérais cette révolution sous des rapports moraux et philosophiques, il me serait facile de lui développer des effets immenses ; car à dater du jour où s'établiront de l'Europe à l'Asie de faciles communications d'arts et de connaissances, à dater du jour où nos bons livres traduits pourront circuler chez les orientaux, il se formera dans l'Orient un ordre de choses tout nouveau, un changement marqué dans les mœurs, les lois, les gouvernements. Et quand on observe l'heureuse organisation de ces peuples, comparée à leur arrièrément en civilisation et en connaissance, l'on est tenté de croire que la cause première de cet arrièrément n'a résidé que dans le vice de leur système d'écriture, qui, comme chez les Chinois, rendant l'instruction difficile, a, par une série de conséquences, rendu plus rare l'instruction, empêché la création des livres, leur publication, leur impression, et consolidé le despotisme des gouvernements par l'ignorance des gouvernés.

Je termine par quelques observations sur la langue arabe. Elle passe avec raison pour l'une des plus répandues sur la terre : en effet on la parle depuis Maroc jusqu'en Perse, et depuis la Syrie jusque vers Madagascar. L'idiome abyssin n'en est qu'un dialecte, et ceux d'une foule de peuplades d'Afrique en sont composés. On l'entend dans la plupart des ports de l'Inde ; elle y fait la base d'un langage vulgaire ; et si l'on remonte dans les siècles passés, on trouve que l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, le

copte et d'autres langues d'Asie ont avec elle une analogie marquée, ensorte qu'on la peut regarder comme la clef de l'Orient ancien et moderne.

Cependant il ne faut pas croire que l'arabe soit identique comme le français : au contraire, il subit des différences assez sensibles d'un canton à l'autre. Un Arabe d'Alger a de la peine à se faire entendre au Kaire ; un Arabe de Syrie comprend difficilement un Arabe d'Yemen : la raison en est simple : les peuples arabes vivant généralement isolés et indépendans, chacun d'eux s'est fait des mots particuliers et locaux sur nombre d'objets, d'où il est résulté une distinction d'arabe vulgaire et d'arabe littéral, par laquelle chaque canton appelle *vulgaire* ce qu'il usite, et *littéral* ce qui lui est étranger, parce que cet arabe étranger se trouve consigné dans des livres qui néanmoins ont cours dans toute l'Arabie ; et ils ont cours, parce qu'il y a un fond de mots universels et communs, et une syntaxe la même pour tous. Que s'il se formait parmi les Arabes un peuple dominateur et poli, il ferait dans la totalité de ces mots un choix suffisant à peindre toutes ses idées, et il laisserait à l'écart cette inutile multitude de redondances et de synonymes, faussement appelée richesse du langage, et qui n'en est véritablement que le chaos.

NOTES

1. « *Simplification des langues orientales* » (1795, an III), reproduite d'après les *Œuvres complètes*, Paris, Bossange frères, 1821, 8 vol., tome VIII, p. 187-204 ; titre complet : ...« ou *Méthode nouvelle et facile* d'apprendre les langues arabe, persane et turke, avec des caractères européens : grammaire de la langue arabe, l'hébreu simplifié par la méthode alphabétique ».

**Rapport fait à l'Académie Celtique,  
sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas,  
intitulé *Vocabulaires comparés des langues  
de toute la terre* ; par M. le sénateur Volney<sup>(1)</sup>.**

Messieurs,

L'ouvrage dont vous avez désiré que je vous rendisse compte, est en effet l'un des plus dignes de l'attention d'une société qui, comme la nôtre, s'occupe spécialement de l'étude comparative des langues, et nous devons des remerciemens réitérés à M. de Grave, pour le cadeau qu'il nous a fait du premier volume d'un livre si rare à Paris, que le second volume ne s'y trouve point ; que ce premier lui-même manque à la bibliothèque impériale, et qu'avant ce jour je ne connaissais qu'une seule personne\* qui en eût un exemplaire, d'ailleurs tronqué de la préface latine et du tableau alphabétique, sans lesquels votre exemplaire me fût resté inintelligible. Cette rareté, Messieurs, ne vous étonnera point si vous observez que les *Vocabulaires comparés* de M. Pallas, composés par ordre, et imprimés aux frais du Gouvernement russe, n'ont été tirés qu'à un petit nombre de copies ; que ces copies n'ont été distribuées qu'en présens, et qu'en outre, si vous exceptez la préface latine, qui explique la préface russe, tous ces Vocabulaires, au nombre de deux cents, sont écrits en caractères russes, dont l'usage est presque inconnu en Europe. L'on est embarrassé d'expliquer pourquoi un Gouvernement qui, depuis un siècle, a pris à tâche de s'assimiler à l'Europe, d'adopter tous nos arts et tous nos usages, a, dans cette occasion, écarté, repoussé notre alphabet, qui, sous le nom d'alphabet romain, domine désormais dans tout le Monde civilisé ; et comment, dans un sujet d'un intérêt si général, il a donné la préférence à un alphabet d'un ressort si borné, auquel le monde savant n'avait été préparé par aucun genre de littérature... Mais ce n'est pas ici le cas de faire des remarques critiques sur la forme, quand l'esprit et le fond nous commandent les sentimens d'une respectueuse gratitude.

En effet, dès le début de sa préface, M. Pallas nous avertit que cet ouvrage, vraiment grand dans son but comme dans ses motifs, fut conçu et dessiné par l'un des plus illustres souverains du dix huitième siècle ; que l'impératrice Catherine elle-même, vers 1784, choisit et traça de sa main un certain nombre de mots, pour être traduits et comparés dans toutes les langues connues ; et cela, non par l'impulsion d'une curiosité frivole, mais afin que cette comparaison des langues indiquât leurs affinités ou leur dissemblance, et qu'ensuite l'analyse de leurs emprunts mutuels, de leurs compositions et sur-compositions particulières pût faire remonter aussi haut que possible, dans l'échelle de leur généalogie, et jusque vers le berceau de leur origine, quelle qu'elle pût être.

---

\*M. Pougens... Depuis lors, M. Johanneau en a reçu un troisième exemplaire.

Maintenant, Messieurs, comparez cette méthode philosophique de procéder à l'inconnu par le connu, de n'admettre pour vérité que le corollaire quelconque résultant des faits ; comparez-la, dis-je, avec ces assertions scholastiquement impérieuses du 15ème et du 16ème siècle, qui, sans appel et sans examen, décidaient tantôt qu'il y avait quatre langues-mères, d'où dériveraient toutes celles que l'on ne connaissait point ; tantôt qu'il n'y en avait qu'une seule primitive, née subitement un matin, sans qu'il y eût eu ni société antérieure qui en eût eu le besoin, ni convention d'habitude qui eût donné aux sons, vagues par leur nature, une valeur significative des idées et des sentimens non encore développés : l'entêtement de ces préjugés était d'autant plus violent, que leurs auteurs et partisans n'ayant aucune idée des moyens naturels par lesquels se forme une langue, pas même de notions exactes sur celle qu'ils posaient en dogme, leur esprit n'offrait aucune prise au raisonnement, aucun moyen de le dissuader ni de le convaincre : tel est le funeste avantage de l'ignorance sur le savoir, que celui-ci, averti par l'expérience qu'il existe beaucoup d'êtres et de cas possibles qu'il ne connaît point, parle de tout avec circonspection, agit et croît avec mesure, tandis que celle-là, n'admettant que ce qu'elle voit ou croit voir, se cramponne avec ténacité à sa croyance, à son préjugé, et par suite agit avec véhémence et sécurité. Pour atténuer ces erreurs bien plus que pour les dissiper, il fallut que les sciences exactes vinssent au secours de la métaphysique ; que la géographie, le commerce et la politique accumulassent pendant trois siècles en Europe une foule de faits jusqu'alors méconnus ou ignorés... Enfin l'Amérique et l'Asie ayant jeté sur le scène des sciences et du raisonnement, une multitude de peuples et de langages que la vieille école n'avait pas soupçonnés, les antiques erreurs furent ébranlées, les idées furent généralisées ; alors, vers le milieu du dernier siècle, de bons esprits, entr'autres Leibnitz, énoncèrent cet axiome : *que pour juger avec certitude de la filiation et de la parenté des langues, il fallait d'abord connaître chacune d'elles, puis les comparer réciproquement*. De ce moment un grand pas fut fait : un problème nouveau et piquant fut offert à l'émulation. Par un hasard heureux il arriva qu'à cette époque un prince d'un génie élevé gouvernât sous les traits d'une femme un empire où se parlaient 60 langues diverses, où le commerce des étrangers en faisait entendre dans la capitale seulement plus de 80 autres : l'impératrice Catherine, qui eut pour les beaux-arts et pour les sciences ce goût qui sera toujours le cachet des esprits supérieurs saisit et s'appropriâ le projet de Leibnitz, et le savant Pallas fut chargé de l'exécution. Personne ne pouvant en rendre un meilleur compte que le rédacteur même, c'est de sa préface que je vais extraire cette portion de mon rapport.

D'abord M. Pallas compare l'Empire russe à l'Empire romain, et disputant à celui-ci le mérite de l'étendue, il veut lui ôter encore celui (si c'en est un) d'avoir possédé une plus grande diversité de langues et de nations. Sous ce rapport a-t-on bien analysé l'Empire romain ?

Il observe ensuite que la *très-auguste* (Catherine II), associant aux soins de la politique les études de la philosophie, daigna, en 1784, tracer de sa propre main un certain nombre de mots pour être comparés en toutes les langues du globe.

Dans le 3ème paragraphe, il nous apprend qu'ayant été chargé de ce vaste travail,

il l'a divisé en trois volumes, dont les deux premiers, formant une section première, contiennent 200 langues d'Europe et d'Asie : les langues d'Afrique et d'Amérique ont été réservées pour un tome 3ème, formant une section seconde. Il paraît que ce tome 3 n'a point été publié, et le laps de temps écoulé doit faire craindre qu'il ne le soit point du tout : peut-être cette perte sera-t-elle réparée par un savant Américain, M. le docteur Barton, qui dans un écrit récent m'apprend qu'il a rassemblé plus de 100 Vocabulaires d'Amérique et quelques-uns d'Afrique.

Dans le paragraphe 4ème, M. Pallas reconnaît que plusieurs erreurs n'ont pu manquer de s'introduire en des recherches si variées et si épineuses. Il invite à les corriger, et il fait un appel à tout amateur des langues pour remplir les mots demeurés vides.

Les dialectes usités dans l'Empire russe, continue-t-il, ont été recueillis par les ordres et par des agens du Gouvernement : il en a été de même des dialectes esclavons, dont la langue russe est le plus élégant et le plus riche.

Le *sousdalique* et le *malarossique* ont cette singularité, que le premier a une foule de mots grecs, et le second (parlé en Ukraine) a une quantité de termes polonais.

Les langues d'Europe, depuis le n° 1er jusqu'au n° 47, ont été recueillies, et leurs Vocabulaires dressés par M. Backmeister, sous-bibliothécaire et assesseur de l'Académie impériale de Pétersbourg. Le basque étant arrivé trop tard a été renvoyé au tome 2.

Les mots persans et arabes ont été tirés des *manuscrits* de divers auteurs.

Les langues du Caucase, depuis le n° 108 jusqu'au n° 119, présentent une affinité remarquable avec celle des Samoyedes, qui par un cas singulier se trouve aussi usitée dans les montagnes entre la Sibérie et la Mongolie.

Le Tongouze a de l'analogie avec le tatar mandjour (dont la nation gouverne la Chine).

Le japonais a été fourni par des hommes de cette nation, échoués dans la mer d'Ochotz.

On doit à M. Leontief les mots chinois et mandjours.

Le *tsingare* ou langage des vagabonds appelés *bohémiens*, se trouve placé parmi les dialectes indiens, à cause de son extrême ressemblance avec eux.

De ces dialectes, le *moultani* a été donné par des marchands indoux qui vivent à Astracan ; et le *dekani* par le savant Anglais M. Holwell. Le *bengali* est dû à d'autres voyageurs de cette nation.

Bien des vides, dit M. Pallas, bien des défauts se rencontrent dans les Vocabulaires des pays à l'est de l'Indostan ; dans ceux de Siam, de Pegou, d'Ava ; dans le Malais, etc.

«Au reste, dit-il en terminant, il est certain que la plupart des mots, surtout *barbares*, ne pouvaient être rendus par aucun alphabet, mieux que par l'alphabet russe, qui l'emporte sur tous ceux d'Europe par l'abondance de ses lettres, et ne cède à aucun par leur élégance : je m'en suis donc servi en obéissant à l'ordre suprême que j'en avais reçu, et quoiqu'il puisse au premier coup-d'œil paraître extraordinaire aux étrangers, cependant, à l'aide du grec, les savans l'entendront très-vite.»

Sans doute, Messieurs, plusieurs remarques se sont présentées à vous à mesure

que j'ai lu cette préface : le dernier article sur-tout exigeait une réclamation immédiate ; mais parce qu'elle viendra lorsque j'analyserai l'alphabet russe, je me bornerai en ce moment à vous observer que, malgré le tribut d'éloges rendu à l'amour-propre national par la gratitude de l'auteur, cet alphabet est si peu complet, que, dans son tableau qui suit immédiatement, M. Pallas est obligé d'inventer trois caractères pour peindre les voyelles *eu* et *u*, et l'aspiration *h* que le russe n'a point ; et cependant je démontrerai par la suite qu'il a encore omis plus de quinze voyelles et autant de consonnes que je puis spécifier et désigner dans trois langues seulement, le français, l'anglais et l'arabe.

Dans un dernier article, il avertit le lecteur que, pour l'ancienne langue des Keltés, les sources ont été :

- 1° Le Dictionnaire de Bullet, in-fol. Besançon.
- 2° Celui de la langue bretonne, par Pelletier. Paris, 1752.
- 3° Celui de Rostrenen, français-celtique, in-4°. Rennes, 1732.
- 4° Court de Gebelin, dans ses Etymologies.
- 5° Un Dictionnaire roman-valon-celtique et tudesque, in-4°. Bouillon, 1778.
- 6° Davies, Dictionnaire de l'ancienne langue bretonne ou kimrec.
- 7° L'Archéologie d'Edward-Lhuyd. Londres, 1632.
- 8° Le Glossaire mœso-gothique du professeur Ihre, et les Evangiles d'Ulphilas.
- 9° Enfin, le Dictionnaire saxo-gothico-latin, de Lye, édition de Manning, in-fol. Londres, 1772.

D'où il résulte, Messieurs, que, pour cette partie qui vous intéresse spécialement, vous pouvez de suite juger de son instruction, puisque tous ces livres vous sont connus.

Après la préface latine vient une préface russe, qui en est, non la traduction copiée, mais plutôt le modèle, et M. Pallas procède à la comparaison de 130 mots en 200 langues d'Europe et d'Asie : c'est la matière de son premier volume (grand in-4° en 411 pages)\*. La nomenclature de tant de langages ne pouvant qu'être un morceau curieux, comme littérature et comme histoire, et le tableau des mots cités étant nécessaire à éclairer votre opinion sur leur choix, je vais vous soumettre ces deux pièces dans l'ordre des numéros où l'original les a classées.

*LISTE des cent trente mots comparés dans les deux cents Vocabulaires de Pallas.*

- |          |             |
|----------|-------------|
| 1. Dieu  | 8. Sœur     |
| 2. Ciel  | 9. Mari     |
| 3. Père  | 10. Femme   |
| 4. Mère  | 11. Pucelle |
| 5. Fils  | 12. Garçon  |
| 6. Fille | 13. Enfant  |
| 7. Frère | 14. Homme   |

\*Il paraît que le volume 2 contient 130 autres mots, comparés dans les mêmes 200 langues.

## Rapport fait à l'Académie Celtique..., Textes

15.	Gens	58.	Parole
16.	Tête	59.	Sommeil
17.	Visage	60.	Amour
18.	Nez	61.	Douleur
19.	Narine	62.	Peine
20.	Œil	63.	Travail
21.	Sourcil	64.	Force
22.	Cil	65.	Puissance
23.	Oreille	66.	Pouvoir
24.	Front	67.	Mariage
25.	Cheveux, poil	68.	Vie
26.	Joue	69.	Taille
27.	Bouche	70.	Esprit
28.	Gorge	71.	Mort
29.	Dent	72.	Froid
30.	Langue	73.	Cercle
31.	Barbe	74.	Boule
32.	Cou	75.	Soleil
33.	Epaule	76.	Lune
34.	Coude	77.	Etoile
35.	Main	78.	Rayon
36.	Doigt	79.	Vent
37.	Ongle	80.	Tourbillon
38.	Ventre	81.	Tempête
39.	Dos	82.	Pluie
40.	Pied	83.	Grêle
41.	Genou	84.	Eclair
42.	Peau	85.	Neige
43.	Chair	86.	Glaces
44.	Os	87.	Jour
45.	Sang	88.	Nuit
46.	Cœur	89.	Matin
47.	Lait	90.	Soir
48.	Ouïe	91.	Été
49.	Vue	92.	Printemps
50.	Goût	93.	Automne
51.	Odorat	94.	Hiver
52.	Tact	95.	Année
53.	Voix	96.	le Temps
54.	Nom	97.	Terre
55.	Cri	98.	Eau
56.	Bruit	99.	Mer
57.	Hurlement	100.	Rivière

## CORPUS, revue de philosophie

101.	Vague	116.	Largeur
102.	Sable	117.	Longueur
103.	Glaise	118.	Trou
104.	Poussière	119.	Fosse
105.	Boue	120.	Fossé
106.	Montagne	121.	Pierre
107.	Côte et bord	122.	Or
108.	Colline	123.	Argent
109.	Vallon	124.	Sei
110.	Air	125.	Merveille
111.	Vapeur	126.	Forêt
112.	Feu	127.	Herbe
113.	Chaleur	128.	Arbre
114.	Profondeur	129.	Pieu
115.	Hauteur	130.	Verdure

*NOMENCLATURE des deux cents langues  
comparées du 1er volume des Vocabulaires de Pallas.*

1.	Le Slave-Russe	22.	Latin
2.	Le Slavo-Vende	23.	Italien
3.	L'illyrien	24.	Napolitain
4.	Bohémien	25.	Espagnol
5.	Servien	26.	Portugais
6.	Vende	27.	Romanche
7.	Sorâb	28.	Français
8.	Polâb	29.	Valesan
9.	Cachoub	30.	Gothique
10.	Polonais	31.	Anglo-Saxon
11.	Petit Russe ou Malo-Russe	32.	Anglais
12.	Souzdâl	33.	Teuton
13.	Kelte (Celte)	34.	Bas-allemand
14.	Bas-Breton	35.	Allemand
15.	Basque	36.	Cimbre
16.	Irlandais	37.	Danois
17.	Erse Ecossais	38.	Irlandais
18.	Gallois	39.	Suédois
19.	Cornwailles	40.	Hollandais
20.	Ancien grec	41.	Frisien
21.	Nouveau grec	42.	Lithuanien

**Simplification des langues orientales..., Textes**

- |     |                          |      |                            |
|-----|--------------------------|------|----------------------------|
| 43. | Lette                    | 86.  | Maltais                    |
| 44. | Livonien                 | 87.  | Assyrien                   |
| 45. | Albanais                 | 88.  | Turc                       |
| 46. | Wolosch (Valaque)        | 89.  | Tatar de Kazan             |
| 47. | Hongrois                 | 90.  | -- de Metcheriask          |
| 48. | Avare                    | 91.  | -- Baschkir                |
| 49. | Koubatsch                | 92.  | -- Nogai                   |
| 50. | Lezghi-Antzough          | 93.  | -- Kasag du Caucase        |
| 51. | Lesgui Djâr              | 94.  | -- de Tobolsk              |
| 52. | -- Xounzag               | 95.  | -- Tchaskoï                |
| 53. | -- Dido                  | 96.  | -- de Tcholim              |
| 54. | -- Tchou Xonn            | 97.  | -- de Yeniseï              |
| 55. | Estonien                 | 98.  | -- Kouznetska              |
| 56. | Korell                   | 99.  | -- Barabé                  |
| 57. | Olonez                   | 100. | Le Kangats                 |
| 58. | Lopare                   | 101. | Teléoute                   |
| 59. | Ziriann                  | 102. | Bouxare ou Bulgare         |
| 60. | Permien                  | 103. | Xivinz                     |
| 61. | Mordove                  | 104. | Kirguize                   |
| 62. | Mokehan                  | 105. | Trouxmens (Turcomans)      |
| 63. | Tcheremisse              | 106. | Iakoutsk                   |
| 64. | Tchouvache               | 107. | Arménien moderne           |
| 65. | Votiake                  | 108. | Kartalin                   |
| 66. | Vogoul-Tchouzove         | 109. | Jmret                      |
| 67. | -- de Verkotour          | 110. | Souanete                   |
| 68. | -- de Tchordima          | 111. | Tcherkasse de Cabarda      |
| 69. | -- de Berezova           | 112. | Alte Kesek                 |
| 70. | Ostiats de Berezova      | 113. | Kouchehazib d'Abaza        |
| 71. | -- de Narima             | 114. | Tchitekens                 |
| 72. | -- d'Yougan              | 115. | Ingouchevé                 |
| 73. | -- de Loumpokolsk        | 116. | Touchets                   |
| 74. | -- de Vassiougan         | 117. | Gazi Koumouk               |
| 75. | -- de la rivière de Tazé | 118. | Andii                      |
| 76. | Le Persan                | 119. | Acouchin                   |
| 77. | Kourde                   | 120. | Samoyede près de Poustozev |
| 78. | Avgân (Afgans)           | 121. | -- d'Obdor                 |
| 79. | Ossetz                   | 122. | -- de Dyourats             |
| 80. | Dougor                   | 123. | -- de Mangazaltz           |
| 81. | Hébreu                   | 124. | -- de Touroukansk          |
| 82. | Juif rabin               | 125. | -- de Tabguinsk            |
| 83. | Kaldéen                  | 126. | -- de Tomsk                |
| 84. | Siriak                   | 127. | -- de Narimsk              |
| 85. | Arabe                    | 128. | -- du Ketté (Gitté)        |

## CORPUS, revue de philosophie

- |                               |                                |
|-------------------------------|--------------------------------|
| 129. -- de Timsk              | 165. Le Tangoute               |
| 130. Le Kassarim ou Kouaresm  | 166. Le Tzigane                |
| 131. Tabginsk                 | 167. L'Indien de Mouthan       |
| 132. Kamachinsk               | 168. -- de Bengal              |
| 133. Kofbal                   | 169. -- de Decan               |
| 134. Motove                   | 170. Ancien Persan             |
| 135. Mongole                  | 171. Pahlevi                   |
| 136. Bratski                  | 172. Sanscrit (Samhkroutanski) |
| 137. Kalmouke                 | 173. Balaband                  |
| 138. Tongouze de Nerjinsk     | 174. Singal                    |
| 139. -- du Yenisseï           | 175. Koreï                     |
| 140. -- de Mangazeï           | 176. Kanare                    |
| 141. -- de Bargouzinsk        | 177. Malabare                  |
| 142. -- du haut Angarsk       | 178. Tamoule                   |
| 143. -- de Yakoutsik          | 179. Varougue                  |
| 144. -- d'Okotika             | 180. Bohemien ou Tzingare      |
| 145. Le Lamout                | 181. Siamois                   |
| 146. Tjapoguir                | 182. Tonkinois                 |
| 147. Le Youkaguir             | 183. Malais                    |
| 148. Le Arinsk                | 184. Yavanais (Java)           |
| 149. Kotov                    | 185. Savoan                    |
| 150. Assansk                  | 186. Pampan                    |
| 151. Inbatz                   | 187. Tagalan                   |
| 152. Lumpokold                | 188. Mahindan                  |
| 153. Koriatik                 | 189. Nouvelle-Guinée           |
| 154. -- de Kolima             | 190. Nouvelle-Hollande         |
| 155. -- de la Tigoula         | 191. Nouvelle-Zélande          |
| 156. Karaguin                 | 192. Nouvelle-Calédonie        |
| 157. Tjonhosk                 | 193. L'Isle de Tana            |
| 158. Kamachadele de Tigoula   | 194. -- Mallicolo              |
| 159. Kamachadele Oriental     | 195. Vaïgoû                    |
| 160. -- Méridional            | 196. L'Isle-des-Amis           |
| 161. Japonais                 | 197. Obchtetsva                |
| 162. Le Kourile               | 198. -- Kokosova               |
| 163. Le Mandjour ou Mantchoux | 199. -- Marquisas              |
| 164. Le Chinois (Kitaïski)    | 200. -- Sandavitche            |

En envisageant tant d'objets, il semblerait que leur combinaison eût dû être confuse, et qu'il dût y avoir de l'embarras dans l'usage de cet étonnant Dictionnaire, dans la recherche de ses langues et de ses mots ; mais l'auteur a imaginé ou adopté un mode de classement si heureux, que toute opération est devenue facile : il prend séparément chacun des 130 mots ; par exemple, le mot *Ciel* : il en fait un titre de chapitre,

et, rangeant en deux colonnes, sur chaque page, les 200 langues, il fait courir vis-à-vis d'elles ce mot *Ciel*, jusqu'à ce que le nombre des langues soit épuisé ; à ce moyen l'on voit, d'un coup d'œil, les analogies et les différences d'idiômes ; et comme M. Pallas a classé ces langues selon leurs affinités, il en résulte un ensemble aussi curieux qu'il est simple et clair.

Lorsque l'on réfléchit que, pour co-ordonner cet ensemble, il a fallu comparer 200 fois 130 mots, c'est-à-dire, faire 26,000 combinaisons ; feuilleter autant de fois les pages de 200 Dictionnaires ; traduire non-seulement le sens des mots, mais encore leurs figures, et transformer en caractère russe les 30 ou 40 caractères de 36 à 40 alphabets divers, dans lesquels une même lettre prend souvent plusieurs formes (comme dans l'éthiopien, où chaque lettre prend sept figures diverses). Lorsque l'on songe que toutes ces recherches, tous ces détails, ont été faits et achevés *en trois ans*, l'on ne peut refuser un sentiment d'admiration à ce travail presque gigantesque ; aussi, quoique mon devoir de rapporteur m'impose la loi d'en scruter les imperfections, je ne l'en appellerai pas moins un magnifique monument littéraire, élevé à la plus brillante des facultés de l'homme, À LA PAROLE ; et quand les siècles si vantés de l'Asie et de l'Afrique n'ont su nous peindre leur génie que par des combats, que par des scènes de vaincus entraînés au char des vainqueurs farouches, ce serait pour notre 18ème siècle, maintenant calomnié, le sujet d'un bas-relief honorable et vrai, que celui qui représentait l'Europe sous l'emblème d'une femme reine, interrogeant les peuples, groupés autour d'elle sur leurs généalogies, et recherchant leurs titres de parenté pour les rappeler à des sentimens de famille.

Dans les premiers temps où je connus cet ouvrage, le sentiment de son utilité m'inspira l'idée d'en enrichir notre littérature, en le traduisant en nos lettres romaines. Ce travail me paraissait d'autant plus facile, que j'apercevais un moyen de le simplifier encore en supprimant la répétition des noms des langues, et en conservant seulement leur numéro d'indication, avec un tableau unique de renvoi que le lecteur eût tenu à volonté ouvert sous ses yeux ; j'aurais ainsi réduit, dans un petit volume in-8°, toutes les matières de l'in-4° russe.

Je jouissais déjà de ce projet lorsque, procédant à son exécution, je découvris des inconvéniens, qui bientôt devinrent de graves obstacles : j'avais compté d'après l'assertion de M. Pallas, et d'après la facilité générale des Russes à bien prononcer notre langue, qu'en effet la leur possédait toutes nos prononciations, et que leur alphabet contenait tous les élémens, tous les signes de la plupart des autres. Mais lorsque je vins à examiner avec scrupule comment, dans les 130 mots du Vocabulaire, nos sons français se trouvaient rendus en caractères russes, je reconnus que la plupart de ces mots étaient défigurés, altérés même, de manière à devenir méconnaissables. Mon dessein, comme mon devoir, n'étant pas, Messieurs, de vous donner une opinion d'après la mienne, mais d'après les faits, je vais vous offrir des exemples pris au hasard, qui vous feront juger par vous-mêmes de l'état des choses.

Le mot DIEU, mis en tête, est très-bien rendu en trois lettres, dont l'une, inventée par M. Pallas, équivaut à notre voyelle *eu* ; mais le mot *ciel* est écrit *cieul*, avec ce même *eu*, au lieu de *e*, et fait *cieul*. La même faute se répète dans le mot *frère*, écrit

*freure* ; dans le mot *pied*, écrit exactement comme *pieu* ; dans *chair*, écrit *cheur* ; dans le mot *ouïe*, écrit *ouïeu* ; dans *pluie*, écrit *plieu* ; dans *soleil*, écrit *soleul* ; dans *oreille*, écrit *oreul* ; dans *air*, écrit *eur*, etc. ; et il ne peut y avoir d'équivoque à cet égard, puisque c'est avec cette même lettre que sont écrits correctement les mots *sœur*, *cœur*, *pieu*, etc. La raison de cette erreur est que l'alphabet russe n'a pas nos quatre voyelles, représentées par la lettre *e*, laquelle, sous une même figure principale, a quatre valeurs tellement diverses, qu'il nous a fallu inventer trois accents pour les distinguer : de là sont résultés, 1° *é* bref dans *éménisé* ; 2° *è* ouvert dans *être* ; *ê* moins ouvert, comme dans *père*, *mère*, très-distinct de *pair* et *mer* : à cette occasion, Messieurs, il est curieux de rappeler que, jusqu'au règne de François Ier, l'on ne trouve aucun *e* accentué dans les manuscrits ni dans les livres français, quoique déjà les valeurs diverses de l'*é* fussent si distinctes, que pour certains noms terminés en *e*, on écrivait *ai* ; ce ne fut qu'en 1600 et 1615, que l'on inventa l'*accent aigu* sur l'*é* : l'*accent dit grave*, *è*, est postérieur à 1706, comme le circonflexe *ê* l'est à 1730, c'est-à-dire, à l'époque où l'abbé de Saint-Pierre écrivait sur l'ortographe un livre intéressant, alors contrarié et mal apprécié.

Il observe que chacune de ces innovations fit d'abord crier les *gens à routine* contre les novateurs ; mais que la convenance et le besoin l'emporteront sur les *arrêts mêmes des Académies*. C'est nous avertir que si aujourd'hui nous imaginions de nouveaux signes pour désigner notre *e* muet dans *que*, *je*, *me* (le même que dans l'allemand *wasser*), et pour désigner notre *ée* long dans *fée*, *née*, *nez*, les hommes d'habitude crieraient également contre nous ; mais la convenance et le besoin viendraient, à leur ordinaire, au secours de l'industrie et de la raison ; et déjà l'approbation que vous avez donnée à un essai de travail en ce genre, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part, prouve que les esprits sont mûrs pour cette amélioration de notre ortographe.

Revenons à l'alphabet russe. N'ayant point d'équivalent dans nos divers *é*, *è*, *ê*, *ée*, *e*, il a fait une confusion manifeste de la voyelle *eu* avec notre *e* dit muet, tel qu'il est dans *que*, *je*, *me*. Cette confusion se conçoit, vu l'analogie de leur son ; mais elle a lieu de surprendre pour notre *è* ouvert, comme dans *frère*, *chair*, *air*, où l'oreille n'entend rien d'analogue à *eu* : ce serait peut-être le cas d'observer que, pour quiconque n'a pas appris de bonne heure à parler diverses langues, la distinction des prononciations devient difficile, quelquefois même impossible ; mais cette remarque reviendra avec développement : une autre qui se place ici, est que nos deux consonnes, dites *mouillées*, *gne* et *lle* (dans *digne* et *fille*), n'ont pas de signe dans l'alphabet russe, et cependant les russes, dans la conversation, ont sans cesse le *lle* à la bouche, comme les Polonais répètent sans cesse le *gne*, dans *ogne*.

De l'absence de ces deux consonnes, il résulte des altérations assez graves dans les *Vocabulaires* comparés dont je traite. Par exemple, notre mot *fille* est écrit *file* comme la troisième personne du verbe *filer* ou comme *file* (de soldats) ; *oreille* est écrit *oreule* ; *soleil* est écrit *soleul* : on lit, *montane* au lieu de montagne, etc., etc.

Ces premières imperfections m'ayant averti de la possibilité de plusieurs autres, je voulus me rendre compte de l'organisation entière de l'alphabet russe ; et parce

que cette analyse ne sera pas ici une digression longue ni déplacée, je vais, Messieurs, vous la présenter en peu de mots.

L'alphabet russe compte 31 lettres : 7 ont été supprimées comme faisant emploi double : sur ces 31 lettres, 20 sont consonnes, 9 sont voyelles, et 2 sont des signes muets. Il n'y existe point d'aspiration, sans doute par imitation de l'alphabet grec, dont le russe dérive ; et néanmoins vous savez que dans le grec, de petits signes sous le nom d'*esprit rude* ou d'*esprit doux* désignaient l'aspiration. D'après les vrais principes des alphabets, l'on croirait que ces 31 lettres dussent exprimer 31 élémens de prononciations différentes et distinctes : cela n'est point. Parmi les lettres consonnes, trois font emploi double de consonnes simples déjà exprimées :

1° Le *tsi* (22e lettre), qui répète le *t* et l'*s* (lettres 17 et 18).

2° Le *iché* (lettre 23), qui répète le *t* et le *ché* (lettres 18 et 24).

3° Le *ch-t-ché* (lettre 26), qui cumule deux fois le *ch* avec le *té*.

Or, vous le savez, Messieurs, il est contraire aux principes des alphabets, d'exprimer par des signes simples des sons composés, comme, par inverse, d'exprimer des sons simples par des signes composés. Sous ce dernier rapport, l'alphabet russe est exempt d'un défaut qui se retrouve dans tous nos alphabets d'Europe, ses auteurs ayant eu le bon esprit de peindre par un caractère simple la consonne simple que mal-à-propos nous peignons par *ch*, que les Anglais peignent par *sh*, les Allemands par *sch*, les Polonais par *sz*, les Italiens par *sci* et *sce*, les Portugais par *x* et par *ch*, et qui manque totalement aux Espagnols.

Cette prononciation ayant aussi manqué aux Grecs et au Romains, les Goths et les Francs, qui adoptèrent leur alphabet, ne surent quelle lettre lui attribuer, et comme le leur, devenu le nôtre, fut composé dans des siècles barbares par des hommes qui ne se doutaient pas de la difficulté de ce genre de science ni de la finesse de ses analyses, l'on fit au hasard, dans chaque nation, des combinaisons vicieuses de diverses lettres. Il est à remarquer que dans le russe, la lettre appelée *ché* (24e) a exactement la figure du *chin* oriental (arabe, hébreu, syriaque) : sans doute parce que les auteurs ecclésiastiques de cet alphabet connurent ceux-là. Le russe rend très-bien la consonne gutturale que les Espagnols appellent *jota*, que les Allemands écrivent *ch* dans *nacht* (et non dans *ich*), et que les Grecs peignaient comme les Russes, par *x*, qui chez eux n'était pas *iks* comme chez les Français et chez les Anglais. Il n'en est pas moins vrai de dire que l'alphabet russe n'a que 17 consonnes\*, et qu'il a le défaut de prononcer la même lettre *g*, tantôt comme *r* grasseyé ou gamma grec, tantôt comme notre *ga go*, et même quelquefois comme *vé\*\**, quoiqu'il soit de principe qu'un même signe ne doit jamais avoir qu'une même valeur invariable comme lui. A l'égard des voyelles, la matière étant plus difficile, cette partie y est aussi plus défectueuse : l'on y compte 9 lettres de cette classe, et cependant elles n'expriment réellement que 7 voyelles simples, savoir : *a, é, i, o, ou, e\*\*\** dans la diphtongue appelée *yati*, et une voyelle

\*Il a perdu le *theta* des Grecs, (conservé chez les Anglais dans *thick*).

\*\*Par exemple, *Moïego*, qui au génitif se prononce : *Moïevo*.

\*\*\**Az, lest, igué, one, ou (y), yati, yeri.*

tout-à-fait particulière aux Russes, appelée *yeri*. Peut-être qu'une oreille exercée trouverait dans leurs discours des nuances distinctes de *a*, *e*, *o*. N'ayant pas eu l'occasion de faire cette étude, je me réduis à observer que l'on ne peut compter pour voyelles les lettres 26 et 28, appelées *ier*, attendu que l'on ne les prononce point, et que tout leur emploi consiste à faire appuyer ou glisser sur la lettre qui les précède ; emploi bizarre qui met après une chose faite le signe de ne la faire pas ou de la faire autrement. Quant aux deux dernières lettres 30 et 31, ce ne sont que des voyelles diphtongues ou doubles, qui dans *iou* et *ia* répètent des voyelles simples déjà énoncées au corps de l'alphabet. La dernière a la singularité de se retourner d'*ia* en *ai* sans autre règle que l'usage. Enfin, c'est encore l'usage seul qui enseigne certains cas où l'*x* (*jota* espagnol), se prononce *gamma*, c'est-à-dire *r* grasseyé moëlleusement, où l'*o* se prononce *a\**, ou l'*é* se prononce *ia*, comme dans le nom qui s'écrit *potemkine*, et qui se prononce *potiomkine*, etc.

Avec tant d'irrégularités, l'on ne peut donc reconnaître dans l'alphabet russe cette perfection qui, pour l'important travail des Vocabulaires, lui a valu la préférence sur l'alphabet européen ou romain. Il n'a pas même le mérite de l'abondance des prononciations, puisqu'il n'a que 7 ou 8 sons voyelles, tandis que nous autres Français en comptons 21 très-distinctes, y compris nos nazales *an*, *in*, *on*, *un* : que de plus il n'a que 17 consonnes quand nous en avons 18 ; et quand j'ai eu l'honneur de vous démontrer ici, Messieurs, que les trois seules langues vivantes, l'arabe, l'anglais et le français, fournissent 25 voyelles distinctes, deux aspirations, 34 consonnes, c'est-à-dire, plus de 60 élémens de prononciation ; en sorte que pour établir un alphabet, non pas encore universel, mais tendant à l'être, il faudrait classer près de 68 à 70 signes de prononciation, puisqu'il faudrait joindre à ceux-ci l'*t* barrée des Polonais, la voyelle *yeri* des Russes, le *ch* mineur des Allemands, dans *ich*, et deux ou trois consonnes sanscrites ou *indoues*, qui ne sont pas du tout connues en Europe, sans compter les 2 clapemens des Hottentots. Il est vrai qu'avec ces 68 à 70 signes, l'on pourrait écrire correctement toutes les langues connues, et supprimer les 10 ou 12 mille signes ou lettres, résultans de 40 à 45 alphabets divers, tant anciens que modernes, puisqu'il est certain que ces 10 ou 12 mille signes ne sont que des répétitions inutiles des mêmes voyelles et consonnes : par-là l'on introduirait, dans l'étude des langues, une simplicité, une clarté dont l'on n'a eu jusqu'ici presque aucune idée, et qui aurait les plus heureux résultats, ne fût-ce que de rendre infiniment facile la lecture et la comparaison de toutes les langues, et de régulariser l'art délicat, jusqu'ici trop vague, des étymologies et des analogies des mots.

Il est vrai aussi que, pour bien exécuter un tel ouvrage, il faudrait être dégagé des préjugés nationaux et des préventions de la routine ; avoir une justesse et une finesse d'ouïe que l'on n'acquiert que par les voyages et la pratique raisonnée et réfléchie de diverses langues. — Qu'il faudrait commencer par avouer que tous les alphabets européens sont irréguliers et défectueux ; que le nôtre sur-tout, et l'alphabet anglais, le sont à un tel point, qu'on les croirait la production de peuples barbares. Il faudrait

---

\**Croat*, par exemple, qui se prononce *cravat*.

repandre dans ses fondemens l'art de dresser des alphabets, en traiter de nouveau les règles et les principes ; et sans doute en ce tems où l'analyse a été appliquée avec tant de succès à diverses branches de nos connaissances, l'on a droit d'espérer qu'appliquée à celle-ci, elle y produira également une réforme aussi heureuse qu'elle est devenue nécessaire.

Les diverses imperfections du Vocabulaire dont je traite, quant aux mots français, m'ayant fait soupçonner d'autres défauts, j'étendis mes recherches à d'autres langues, dont la prononciation m'est connue et familière, et je constatai de plus en plus la justesse des observations que je viens de vous soumettre. Par exemple, dans le Vocabulaire anglais, l'eau, qui doit se prononcer *ouâter*, est écrite en russe, *vater* ; femme mariée, qui doit se prononcer *ouêfe* ou *ouaife*, est écrit *veife*, et cela parce que le traducteur allemand, selon un usage incorrect de sa nation, a conservé l'*w*, qui est *ou* en anglais, dans *water* et *wife*, la valeur du *w* allemand et belge, qui est *v* : de même dans le mot anglais, *brother*, frère, le russe a donné au *th* une valeur tenant de l'*s*, comme dans *thick*, tandis qu'elle est douce et tient du *z*, comme dans *there* et cela faute d'avoir les lettres *thêta*, grec, et *zal*, arabe.

Dans le latin, le mot *aqua* (l'eau), qu'avec toute l'Europe nous prononçons *akoua*, est écrit par le russe *akva*, parce que l'usage des peuples slaves est de prononcer *ou* (*u*) en *v* après les consonnes. Par ce même usage, prononçant le *c* latin jusques devant *a* et *o*, *tca*, *tso*, au lieu de *ca*, *co*, le russe a écrit *tseuloum*, le mot *coelum* (ciel), quoique, d'après la comparaison des mots latins tirés du grec et de l'arabe, ou traduits dans ces langues, le *c* romain ait toujours été prononcé *ka*, *ké*, *ki*, *ko*, *kou*, comme équivalent au *kappa* grec et au *kef* arabe. Ici même l'étymologie est en notre faveur, puisque le latin, qui a tiré une foule de ses termes de l'ancienne langue indo-scytique, appelée *Sanscrit*, ainsi que les formes de sa grammaire, a évidemment emprunté le mot *koel-oum* de *Kail-Asa*, nom de l'Olympe hindou, dans les Vedas et les Pouranas : tout concourt à prouver que les Romains prononçaient *Kaisar*, comme les Allemands et les Arabes, le nom prononcé maintenant *sézar* par les Français, et *ichézaré* par les Italiens, lesquels, pour habiter le sol de Rome, ne sont pas plus romains que les autres Goths de l'Europe : ces Goths ou Skythes, de tribus diverses, ont converti le *ké* en *iché* par le même mécanisme, qui fait qu'aujourd'hui encore les Arabes d'Egypte prononcent *kelb* le mot (chien) que les Bedouins prononcent *ichelb* ; *guemel* (chameau) le *camelus*, ou plutôt *kiamelous* des Latins, qui est le *djemel* des Syriens et des Bedouins ; *Guizéh*, le nom de la ville de *Djizah* : ce mécanisme est tellement naturel, que même dans notre *Brie* française, à dix lieues de Paris, le peuple, au lieu de dire : *quelqu'un m'a questionné*, dit *ichtchun m'a tchestionné*, et que par inverse, en Picardie, l'on dit un *kien* pour un *chien* : mais n'y eût-il que des doutes sur la valeur des lettres chez les Anciens, ces doutes devaient d'abord être éclaircis ; et avant de comparer les Vocabulaires, il fallait avoir comparé les alphabets, c'est-à-dire, les élémens des prononciations dont se composent les mots.

Dans le Vocabulaire russo-arabe j'ai trouvé des erreurs plus graves, et elles m'ont prouvé que, selon la méthode erronée de la plupart de nos écoles d'Europe, l'on a emprunté les mots de cette langue aux interprètes de Constantinople, qui, tous ou

presque tous, prononcent l'arabe à la turque, c'est-à-dire, avec les altérations les plus choquantes pour une oreille arabe.

- 1° Ainsi le mot *ebn*, enfant, est rendu par *ibn* dans l'orthographe russe ;
- 2° Le mot *oueled*, enfant, par *violet* ;
- 3° Le mot *qalb*, le cœur, par *kalp* ;
- 4° Le mot *oum*, mère, par *oumlé*.

Mais ce qui est bien moins excusable et qui ne peut s'attribuer qu'à l'ignorance absolue de la langue, ce sont les altérations suivantes :

- 5° Au lieu de *sama*, le ciel, le Russe lit *chama* ou *chemia*, signifiant chandelle ;
- 6° Au lieu de *bent*, fille, il lit *bintsi* ;
- 7° Au lieu de *nesouan*, les femmes, *mezouan* ;
- 8° Au lieu de *ouedjh*, visage, *vetse* ;
- 9° Au lieu de *ârd*, la terre, *aouf* ; *tourab*, poussière ; *aalem*, monde ;
- 10° Au lieu de *dahab*, l'or, *sahéb*, trivialement l'ami, etc., etc., etc.

De manière que sur trente mots pris au hasard, je n'en saurais citer cinq corrects. Or, si des fautes aussi graves, aussi nombreuses ont eu lieu dans cette langue vivante, et qui est à notre portée, quelle conséquence n'en tirerons-nous pas pour les langues mortes, telles que l'hébreu, le syriaque, l'éthiopien, sur la prononciation de qui nous ne raisonnons que par analogie avec l'arabe actuel.

Je ne puis pas moi-même juger du persan ; mais un savant étranger que nous possédons ici\*, et qui écrit et prononce correctement cette langue qu'il a apprise dans l'Inde, m'a fourni les mots suivans :

EN PERSAN		EN RUSSE
Le Ciel se dit	Behesht.... il est écrit	Asmon, mot altéré de l'arabe Sama.
Fils.....	Piser.....	Psar et Pizer
Sœur.....	Xaher.....	Xvar et Xager**
Mari.....	Chouher...	Chouvgar
Femme.....	Zon.....	San et Sen
La peau.....	Post.....	Poustiche
L'Air.....	Haoua.....	Xavvo et Gavo
L'Argent.....	Sim.....	Sipit, qui signifie blanc, et Noukra.

Ce même savant m'a fourni le moyen de comparer les mots du *Sanscrit*, du *Bengali* et d'autres dialectes indous. Selon la remarque de M. Pallas, ces Vocabulaires ont de très-grandes lacunes : il y a même une dizaine de langues de ces contrées, qui, sur les 130

\*M. Alexander Hamilton, membre de la Société asiatique, à qui S. M. L'Empereur, par la protection éclairée qu'il accorde aux sciences et aux lettres, a permis de résider à Paris, sur la demande et sous la caution de M. le sénateur Volney.

\*\*X vaut ici le jota espagnol.

mots, n'en ont pas 15 d'exprimés : en sorte que l'on ne peut les compter que pour titres de chapitres ; néanmoins les mots du sanscrit suffisent à indiquer qu'ils ont été fournis par des missionnaires chrétiens à la côte Malabar, lesquels n'ont point su le *Sanscrit* selon les vrais principes qu'enseignent les écoles régulières de Benarès et de Calcutta.

Vous n'attendez pas, Messieurs, que je procède à l'examen de tous les Vocabulaires de cette vaste collection : une telle tâche exigerait les forces réunies d'un grand nombre de savans voyageurs. Vous jugerez sans doute, et je crois avec raison, qu'il suffit des échantillons que je vous ai soumis, pour prendre des idées générales assez exactes de l'ouvrage des *Vocabulaires comparés*. En résumant mes diverses observations sur le plan, les motifs, le but et l'exécution de ce grand travail, je me trouve conduit par la nature des choses aux conclusions suivantes :

1° Que pour la grandeur des vues, l'abondance des matières, la nouveauté piquante des résultats, les *Vocabulaires comparés* de M. Pallas sont un livre d'un ordre distingué, infiniment supérieur à tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre ;

2° Que sur les 200 langues dont il traite, toutes celles qui par leurs prononciations se rapprochent de la langue russe et se plient à son alphabet, peuvent être considérées comme exactes ou très-voisines de l'exactitude ;

3° Mais que les langues qui ont pour élémens de prononciation quelques voyelles, consonnes et aspirations inconnues à l'alphabet russe, subissent dans un grand nombre de leurs mots des altérations qui les dénaturent quelquefois totalement.

4° Que l'on peut attribuer à trois causes principales les imperfections et les erreurs glissées dans ce livre.

La première, d'avoir supposé à l'alphabet russe une perfection qu'il n'a pas, et de l'avoir constitué alphabet universel sans avoir préalablement discuté s'il avait les conditions requises pour un si vaste emploi.

La seconde, d'avoir voulu comparer les mots des langues sans avoir d'abord comparé les prononciations dont se composent ces mots, sans avoir comparé les alphabets, et analysé leurs lettres, qui sont les signes des prononciations.

La troisième enfin, d'avoir accepté plusieurs de ces Vocabulaires de mains qui paraissent entièrement incompetentes, comme je l'ai prouvé pour l'arabe et le persan.

Que si l'on veut remonter à une cause radicale et première de ces causes secondaires, on la trouvera dans la brièveté, j'ose dire excessive, du tems employé à ce travail immense, comme aussi sans doute dans le nombre trop limité de ses agens. Pour qu'une opération si vaste, si remplie de détails eût tout le succès désirable, c'est-à-dire, eût cette justesse qui en est la base, il eût fallu employer à ses seuls préliminaires le tems que l'on a mis à l'exécuter ; il eût fallu organiser une société, une Académie presque uniquement dévouée à la recherche des langues ; et parce qu'en général les corps nombreux ont une action lente, il eût fallu dans cette Académie établir un bureau spécial, une *commission polyglote*, qui, usant de tout le crédit, de toutes les ressources, de toute l'influence du corps qu'elle eût représenté, eût ouvert par une correspondance étendue et active avec toutes les personnes instruites, étrangères ou regnicoles, capables de seconder ses vues ; il eût fallu qu'un alphabet, non pas d'abord universel, mais tendant à le devenir, qu'un alphabet *concordant* des langues les plus connues fût

imaginé, discuté par cette commission, proposé par elle à l'Académie, sanctionné et passé en loi pour tous ses membres ; qu'un Vocabulaire de mots bien choisis fût également convenu et adopté ; que ce Vocabulaire imprimé à grandes marges fût envoyé par la commission à toutes les personnes bienveillantes et capables, avec invitation de remplir les mots proposés en telle langue dont la prononciation leur serait bien connue, et d'employer, pour écrire ces mots, les lettres de l'alphabet *convenu* et arrêté par l'Académie, sans néanmoins exclure la faculté d'écrire selon une autre méthode ; pourvu qu'un tableau préalable d'analyse et de comparaison fit connaître la valeur des lettres et tout le système alphabétique de la langue traduite, bien entendu aussi qu'à ce travail fût jointe une esquisse du système grammatical : par ces moyens simples et efficaces l'Académie polyglote aurait, en deux ou trois années, obtenu un nombre considérable de Vocabulaires divers : ces Vocabulaires eussent été examinés, confrontés, mis en ordre dans le foyer central de la commission, qui alors eût commencé de les publier par cahiers successifs, rendant à chaque auteur l'honneur et le mérite de son travail, et par-là excitant une émulation profitable à tous : des prix eussent pu être proposés par des amateurs, par des protecteurs généraux, pour les Vocabulaires les plus rares, les plus difficiles ; pour déterminer la valeur des lettres dans les langues mortes ; pour recueillir en un même corps les mots des anciennes langues perdues, que l'on trouve épars dans les historiens. Des rayons de lumière, aujourd'hui divergens et faibles, se seraient concentrés sur un petit espace où ils auraient brillé. Au bout de dix ans cette société, cette Académie, aurait déjà en produit l'une des collections les plus curieuses, les plus authentiques qui aient encore existé : chacun des mots, chacune des phrases qu'elle eût tirés de l'obscurité, aurait valu l'une de ces médailles que les antiquaires sont si fiers de tirer des ruines ; et tandis que d'autres corps savans n'ont laissé après des demi-siècles ou des siècles entiers d'existence que des discussions volumineuses dont les résultats clairs et intéressans pourraient se réduire en deux ou trois in-8°, cette société aurait eu le mérite d'avoir recueilli et laissé plusieurs volumes de résultats positifs, et de monumens productifs de recherches nouvelles, sûres et étendues.

En achevant ce tableau, Messieurs, je m'aperçois que tout ce qui aurait dû être fait peut se faire encore, et que l'Académie celtique, par l'esprit même de son institution, par le caractère de ses fondateurs, peut-être même par les circonstances politiques où elle se trouve naître, semble être destinée à remplir cette mission honorable à la nation, utile au Gouvernement qui la protégera.

Mais parce que l'exécution de ce projet entraîne des délais, et parce que sous plusieurs rapports il pourrait convenir de profiter d'un travail déjà existant et d'en faire jouir le public, soit comme un objet de curiosité, soit comme un moyen d'instruction, soit comme motif d'émulation, mes conclusions actuelles sont, que l'Académie celtique veuille proposer pour sujet d'un prix qu'elle décernera en l'an..., de traduire en lettres romaines *les Vocabulaires comparés* de M. le professeur Pallas, en observant les conditions qui seront détaillées dans le programme. J'ai l'honneur de vous observer, Messieurs, que si vous admettez ces conclusions et si vous les

sanctionnez par une délibération, je suis autorisé par un membre de cette Académie, à mettre immédiatement à votre disposition la valeur d'une médaille d'or de...

L'Académie a nommé une commission, composée de MM. Prévost-d'Iray du Petit-Thouars et Eloi Johanneau, pour faire un rapport sur le sujet et le prix proposé par M. Volney.

FIN

NOTES

I. *Rapport fait à l'Académie Celtique* sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas, intitulé « Vocabulaires comparés des langues de toute la terre », par M. le Sénateur Volney. Nous le reproduisons d'après l'original, B.N.X. 5781 (s.l.n.d.) in-4°, 18 p. Inédit. — Sur les travaux de Volney à l'Académie celtique, voir J. Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, 3<sup>e</sup> Partie, ch. v, p. 514-516. (On consultera spécialement sur ces questions : le n° Revue "histoire, épistémologie, langage" : "*Les Idéologues et les sciences du langage*" (presses Universitaires de Lille, 1982). Et dans l'ouvrage : *Volney et les Idéologues*, colloque d'ANGERS, 1988, l'étude de C. DESIRAT, *Le rôle du prix Volney dans l'institution de la linguistique*, p.335 )

---

Lettre à BERARD(1)

Sarcelles, 26 décembre 1814

Monsieur,

Au début de votre lettre, j'ai cru qu'il s'agissait d'une affaire importante et d'une demande épineuse : bientôt j'ai vu que c'était un compliment adressé à l'amour-propre d'un auteur : les succès du genre sont assurés. Je m'empresse donc par *esprit de corps* de vous satisfaire...

Je fais un dernier volume de Recherches sur les Egyptiens. Il y a de ma part combat à outrance contre tous les compilateurs depuis 200 ans. Si j'ai raison, ils iront tous chez l'épicier, y compris le Roman juif de Bossuet tant prôné et le moindre de tous. Mais il faudra du tems pour juger ce procès, qui, me disait dernièrement un professeur de Gottingen, n'a pas (*mot peu lisible*)<sup>2</sup> 20 juges compétens... Mes livres se tireront de là comme ils pourront. C'est leur affaire : parmi quelques brochures de circonstance, la Réponse à Priestley est la plus plaisante. Je ne dis rien de la Sentinelle du peuple Breton : c'est de la politique de l'autre siècle qui ne se trouve plus. Si la réponse à Priestley peut vous intéresser, je me ferai un plaisir de vous l'offrir, Monsieur et de vous exprimer, avec la *gratitude d'un auteur*, mes sentiments particuliers de considération.

Volney

(D'une autre main : *Collection de M. Berard*)

NOTES

1. La photocopie de *la Lettre à Berard* — inédite — Sarcelles, 26 décembre 1814, qui fait partie de la Collection Parent de Rosan, dossier 12, nous a été aimablement communiquée par M. le Conservateur de la Bibliothèque du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

J. Gaulmier en avait publié, dans *l'Idéologue Volney* (3<sup>e</sup> P., ch. v, p. 524 et note 2) le court extrait, capital, sur « le combat à outrance » de l'auteur contre « le roman juif de Bossuet tant prôné » : nous publions la totalité de la lettre.

On remarquera — outre le ton de feinte désinvolture vis-à-vis de la destinée future de son œuvre — l'aveu exceptionnel de paternité de *la Sentinelle du peuple* — « politique de l'autre siècle » et bretonne ! (qu'il écartera de la réunion de ses

*Œuvres complètes*), et la tendresse d'auteur qu'il garde pour l'ironie de sa *Réponse à Priestley*... Les "Recherches sur les Egyptiens" désignent la dernière partie des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1813).

Le destinataire de la Lettre est J.-F. Berard, qui sera par ailleurs très lié à Cabanis et Claude Fauriel, et publiera une édition annotée de *la Lettre à M. F. sur les causes premières*, de Cabanis (posthume), Paris, 1824 : voir *Œuvres de Cabanis* au Corpus général des Philosophes français, P.U.F., 1956, tome 2, p. 256, note 1.

2. *Mot peu lisible* : on peut peut-être lire : « il faudra du tems pour juger ce procès qui (...) n'a pas *su trouver* 20 juges compétens » ?...

*Fragment autographe de la Bibliothèque Municipale classée d'Angers,  
cote Ms 2056 sur les "deux manières de lire les livres juifs".*

« Il y a deux manières de lire les livres juifs ; l'une avec  
ferme la / volonté d'y voir tout ce que l'on veut y trouver  
ce que l'on tout / ~~ce qu'il a plu à nos ancêtres et à nos docteurs~~  
de  
~~investi, induire d'y introduire ou d'en induire pour~~ soutenir leurs idées  
pr  
et leurs préjugés. L'autre manière consiste à n'y  
avec contention  
voir à n'y chercher que ce qui s'y présente de confor-  
droit et  
littéral et me au sens / naturel, et à un raisonnement impartial  
fondé sur la connaissance des mœurs des turcs (?\*), des usages natio-  
naux  
et locaux. La première manière n'exige  
qu'une seule qualité qui nivèle (?\*) (*effacé*) tous  
les esprits. C'est l'abnégation complète de sa raison  
en faveur non de la raison mais de la volonté d'autrui  
implicite Cela se nomme la foi c'est à dire la croissance / im-  
anticipée muable qui sans avoir vu ni entendu a / tout décidé  
d'avance  
tout jugé.  
La seconde manière exige du travail des recherches  
des raisonnements, la connaissance des langues, l'amour  
impartial de la vérité — nul n'y a trop de tous ses  
moyens — avec la première, le dernier des hommes  
s'égale au premier — C'est un véritable mahometisme  
Nous, mon ami qui sommes chrétiens, c'est à dire qui  
~~faisons~~ professons l'esprit d'humilité et de modestie  
la défiance de nos forces et de nos illusions, ouvrons  
tous...»

*(Le reste manque)(\*)*

\* *Fragment autographe*, sans date, rédigé par Volney à la plume sur une feuille de papier de 16 cm 5 ≃ 17 cm, qui a été photocopié et nous a été communiqué avec diligence par M. le Conservateur en second de la Bibliothèque classée d'Angers, sous la cote : Ms 2056.

J. Gaulmier l'a publié pour la première fois, sous la désignation d'*autographe Degrange*, dans son indispensable ouvrage, *L'Idéologue Volney*, 3<sup>e</sup> P., ch. v, p. 524-525 : J.G., rapporte que ce fragment lui a été communiqué par M. DEGRANGE, sans autre précision. selon lui, il peut avoir été rédigé, d'après l'écriture, vers les années 1805-1810. Il nous semble, d'après son contenu (« les deux manières de lire les livres juifs ») qu'il peut provenir indifféremment des années où l'auteur réunissait ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (1808, 1809, 1813) et confirme l'intention proclamée par lui, dans la *Lettre à Berard* du 26 décembre 1814 (inédite, Collection Parent de Rosan, XII, f<sup>o</sup> 191, citée en partie par J. Gaulmier, *ibidem*, p. 524, note 2) : « Il y a de ma part combat à outrance contre tous les compilateurs depuis 200 ans »...

Nous reproduisons ce fragment autographe de façon rigoureusement conforme à ce que révèle un déchiffrement serré du manuscrit, s'aidant parfois de la loupe pour certains *loci desperati* : nous allons à la ligne quand le scripteur le fait ; indiquons les ajouts et modifications portés dans la marge de gauche, les additions au-dessus de certains mots ; reproduisons les phrases barrées et lisibles ; soulignons ce que l'auteur souligne ; indiquons les passages illisibles.

Dans deux cas, dans cet Autographe, notre lecture diffère de celle de J. Gaulmier : — ligne 10, 6<sup>e</sup> mot, nous lisons « la première manière n'exige / qu'une seule qualité qui nivèle tous les esprits », alors que J. Gaulmier lit : « qui ravale tous les esprits »... Le deuxième cas est plus ardu à trancher, la graphie de Volney étant peu nette : ligne 8, J. Gaulmier lit : « les mœurs des turcs », alors que nous sommes tentés de lire : « les mœurs du tems ». Nous nous rallions finalement à la transcription de J. Gaulmier, bien qu'elle n'emporte pas entièrement notre adhésion. Nous indiquons ici les arguments en faveur de chacune de ces deux transcriptions :

1<sup>o</sup>. difficulté de l'interprétation « les mœurs des turcs » : elles sont d'abord graphologiques : les ouvrages imprimés de Volney portent constamment turcs avec un k : ainsi *les Considérations sur la guerre des Turcs et des Russes*, ainsi p. ex. au ch. 1 des *Ruines*, « le Voyage » : « Adb-ul-Hamid, empereur des Turcs » (éd. Ressources, p. 3) etc., etc. L'auteur écrivait-il « turc » sur ses brouillons et était-il ensuite imprimé « turk » ?... Il existe également une incertitude sémantique : spontanément, quoique nous connaissions la lecture différente de J. Gaulmier, nous avons lu, pour notre part : « les mœurs du tems » : il nous semblait en effet que Volney traitait des mœurs rapportées par les Écritures suivant les deux coordonnées du tems (« les mœurs du tems ») et de l'espace (« les usages nationaux et locaux »)... 2<sup>o</sup>. Incertitude probable de l'interprétation « les mœurs du temps » : si elle est séduisante dans

la logique supposée de la phrase, est-elle tenable par rapport à la graphie effective de l'autographe ? On peut faire valoir que Volney écrit « tems », comme il était courant à cette époque, qui serait ici possible, ce qui irait dans le sens de notre lecture : ainsi dans la *Lettre à Berard* du 26 décembre 1814 : « mais il faudra du *tems* pour juger ce procès » ; même chose dans le billet à Daunou du 21 décembre 1815 : il dit que son livre « démolit tout ce que l'on a écrit depuis 200 ans sur *les tems* antérieurs au conquérant Kyrus » (Inédit, B.N. mss. fr. f<sup>o</sup>. 334, cité par J; Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, p. 524, note 2). Enfin, notre interprétation « les mœurs du tems » qui n'est pas contraire de manière décisive à la graphie de Volney) fait perdre ce qu'il y a de plus frappant et de plus séduisant dans l'idée « des mœurs des turcs », à savoir : la seule exégèse « naturelle » du sens des récits bibliques est celle qui est confirmée par l'observation actuelle des habitus des peuples des régions intéressées, c'est-à-dire des peuples des provinces de la Turquie (il reste cependant très troublant pour nous que Volney pour exprimer cette idée —constante dans sa méthode d'exégèse historique n'ait pas écrit « Turks »...).

---

VOLNEY

TABLE DES MATIERES :

ETUDES

- Jean GAULMIER : Le Comité de salut public et la première grammaire arabe en France
- Sergio MORAVIA : La méthode de Volney
- Roger BARNY : La satire politique chez Volney (1788-1789)
- Henry DENEYS : Le récit de l'histoire selon Volney
- Anne DENEYS : Géographie, histoire et langue dans le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis* de Volney (1803)

DOCUMENTS

- J.-F. BODIN : « Chassebeuf, dit Volney... » (ch. 76, II des *Recherches historiques sur l'Anjou*, 1847).
- Baron de GRIMM : *Réponse de M. le Baron de Grimm* (à la lettre de Volney à l'Impératrice Catherine II du 4 décembre 1791)
- Livres nouveaux : annonce de *la Loi naturelle* (Moniteur, 6 septembre 1793)
- A. MATHIEZ : Volney « commissaire observateur » en 1793
- La réception de l'œuvre de Volney aux Etats-Unis : la traduction anglaise de l'*Invocation des Ruines* de Volney par Th. Jefferson
- C.-A. SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, tome VII (21 février 1853) (sur *les Ruines*)

TEXTES DE VOLNEY

- Lettre à Helvetius du 25 juillet 1785
- *La Confession d'un pauvre roturier angevin* (non signé) 1789, inédit
- Deux Lettres sur « la politique de la langue » : - Lettre à Barere du 10 pluviôse an II ; - Lettre à Grégoire du 3 brumaire an III
- *Sur Bonaparte*, et à propos de la politique du Consulat et de l'Empire (choix

- de textes) : - Lettre à *Bonaparte* du 26 frimaire (manque année, an VIII ?) ;  
- *Sur Bonaparte* (Moniteur, 19 novembre 1798, jamais republié) ; - *Continuation sur Bonaparte* (Moniteur, 21 novembre 1798, jamais republié) ; - *Entrevue de Bonaparte et de plusieurs Muphtis et Imans...* dialogue non signé (Moniteur, 7 frimaire an VII, jamais republié) ; - Lettre au *Vicomte Louis de Noailles* du 11 août 1800 ; - Lettre à *Thomas Jefferson* du 24 juin 1801 ; - Lettre à *Jefferson* du 21 mars 1803 ; - Lettre à *Jefferson* du 23 avril 1804.
- *Simplification des langues orientales* (1795, an III), Discours préliminaire (*Œuvres complètes* Bossange, Paris, 1821, tome VIII).
  - *Rapport fait à l'Académie celtique sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas* (1805 ?) in-4°, 18 p. B.N. X.5781, jamais réédité
  - Lettre à *Bérard* du 26 décembre 1814
  - Fragment autographe sur « *les deux manières de lire les livres juifs* ».

---

**Corpus n° 11/12**  
**Volney**

**Sommaire**

Par l'originalité de sa carrière, par la mythologie révolutionnaire des *Ruines*, la figure de Volney se détache sur le fond de la nébuleuse des Idéologues. A l'articulation des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, son œuvre ne relève pas seulement de l'histoire politique de la Révolution française, du Directoire, de l'Empire... Avec ses deux voyages, en Orient et en Amérique, elle a eu d'autres ambitions que la littérature de dépaysement ou l'exotisme : Volney pensait que « le genre des voyages appartenait à l'histoire, non au roman » ; le voyage est moyen philosophique de la constitution d'une anthropologie culturelle et d'un certain discours historique.

A l'occasion de la publication par le *Corpus des œuvres de philosophie en langue française* de deux tomes d'œuvres de Volney (t. I - Politique, morale, histoire: 1788-1795; t. II – Géographie, religion, étude des langues : 1796 -1820) la revue *Corpus* présente ce numéro spécial qui peut contribuer à une réévaluation de l'« assez haute figure » de Volney (Sainte-Beuve) ...

**Articles**

Le comité de salut public et la première grammaire arabe en France, <i>Jean Gaulmier</i> .....	3
La méthode de Volney, <i>Sergio Moravia</i> .....	19
La satire politique chez Volney, <i>Roger Barny</i> .....	33
Le récit de l'Histoire selon Volney, <i>Henry Deneys</i> .....	43
Géographie, histoire et langue dans le <i>Tableau du climat et du sol des Etats Unis</i> , <i>Anne Deneys</i> .....	73

**Documents**

J.F.BODIN, Chassebœuf dit Volney.....	91
BARON DE GRIMM, Réponse à Volney.....	99
LE MONITEUR, Annonce de <i>La loi naturelle</i> .....	105
A. MATHIEZ, Volney commissaire observateur.....	109
THOMAS JEFFERSON, traduction anglaise de l' <i>Invocation des Ruines</i> .....	115
SAINTE-BEUVE, Causeries du lundi.....	119

**Textes de Volney**

Confessions d'un pauvre roturier angevin.....	132
Sur Bonaparte.....	147
Simplification des langues orientales.....	165
Rapport fait à l'Académie celtique.....	173
Les deux manières de lire les livres juifs.....	193
et des lettres à Helvétius, Barère, Grégoire, Bonaparte, Louis de Noailles, Jefferson, Bérard	